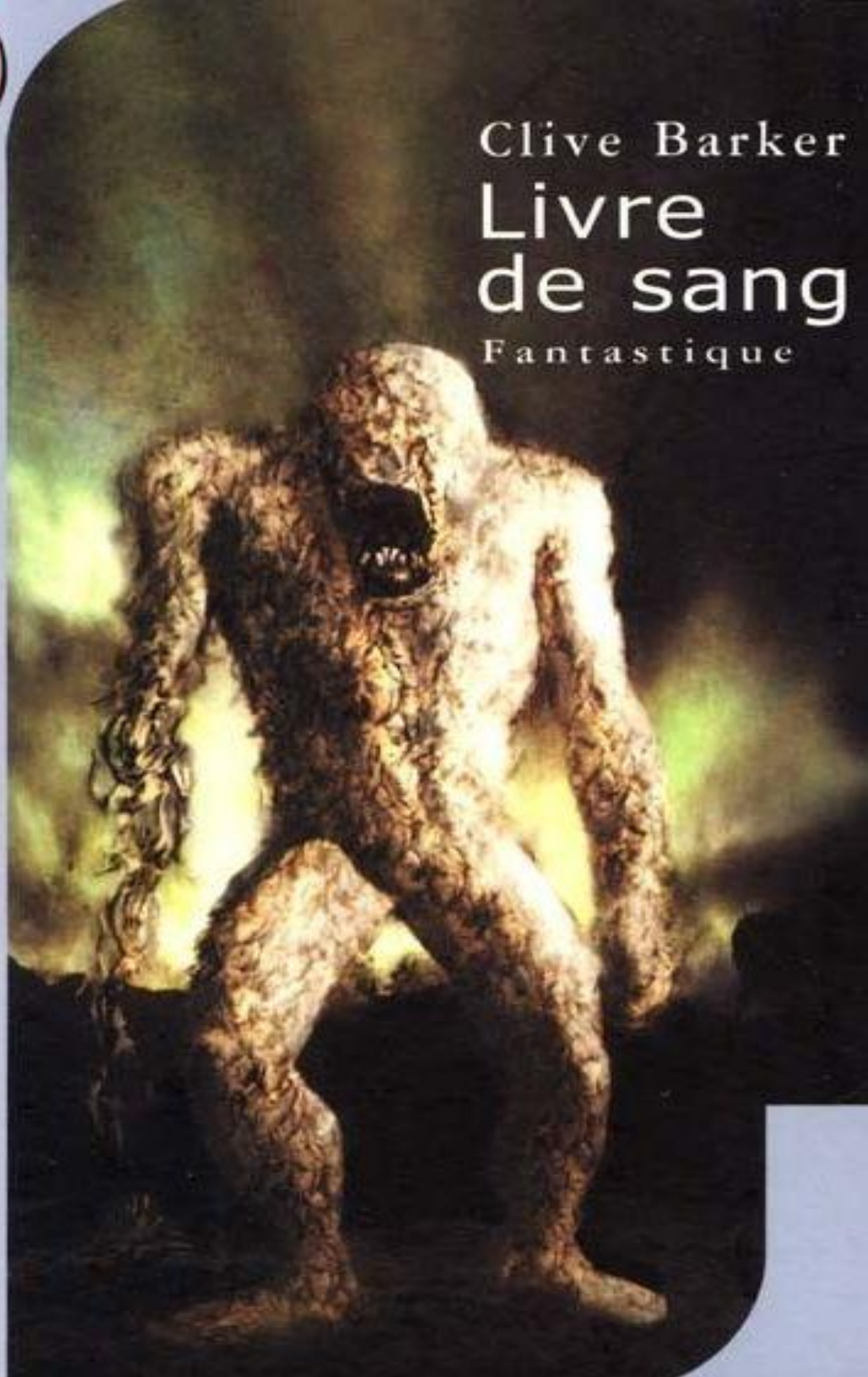




Clive Barker  
**Livre  
de sang**  
Fantastique



**Clive Barker**

**Livre de sang**

**(Clive Barker's books of blood, volume 1)**

1984

*Traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque*



*Pour ma mère et mon père.*

# **Le Livre de sang**

Les morts ont leurs artères.

Elles défilent, infaillibles alignements de trains-fantômes, de rames de rêve, à travers la désolation qui s'étend derrière nos vies, portant un trafic éternel d'âmes envolées. On les entend frémir et gronder dans les brèches du monde, à travers des fissures créées par les actes de cruauté, de violence et de perversité. On aperçoit leur charge, les morts en errance, quand le cœur est près de se rompre, et des spectacles qui auraient dû demeurer cachés sont alors offerts à la vue.

Elles ont leurs panneaux de signalisation, ces artères, et leurs ponts et leurs aires de repos. Elles ont leurs carrefours et leurs croisements.

C'est à ces carrefours, là où des foules de morts se croisent et se mêlent, que ces artères interdites ont le plus de chances de déboucher sur notre monde. La circulation est dense à ces endroits et c'est là que les voix des morts se font le plus aiguës. Là que les barrières qui séparent une réalité de l'autre sont érodées par le passage de pieds innombrables.

Un de ces carrefours sur l'artère des morts était situé au numéro 65, Tollington Place. Cette maison à la façade de brique, bâtie dans un style pseudo-classique, n'avait rien de remarquable par ailleurs. Le numéro 65 n'était qu'une vieille bâtisse oubliée, dépouillée de la grandeur vulgaire qu'elle avait jadis revendiquée, une maison vide depuis une décennie ou plus.

Ce n'était pas l'humidité qui chassait les locataires du numéro 65. Ce n'était pas la cave envahie par la moisissure, ni l'affaissement qui avait tracé sur sa façade une fissure qui courait du toit aux fondations, c'était le bruit du passage. À l'étage supérieur, le vacarme de la circulation était incessant. Il faisait se craqueler le plâtre des murs et ployer les poutres. Il faisait trembler les fenêtres. Il faisait aussi trembler l'esprit. Le numéro 65, Tollington Place, était une maison hantée et personne ne pouvait la posséder longtemps sans être habité par la folie.

A un certain moment de son histoire, on avait commis une horreur dans cette maison. Personne ne savait laquelle, ni quand elle avait eu lieu. Mais même pour un observateur non averti, l'atmosphère oppressante de la maison, et particulièrement de l'étage supérieur, était indéniable. Il y avait dans l'air du numéro 65 un souvenir et une promesse de sang, un parfum qui pénétrait dans les sinus et faisait se retourner l'estomac le plus robuste. L'immeuble et ses environs étaient évités par la vermine, par les oiseaux, même par les mouches. Aucun ver ne rampait dans sa cuisine, aucun moineau n'était venu se nicher dans son grenier. Quelle qu'eût été la violence qui avait été commise en ce lieu, elle avait percé la maison, aussi sûrement qu'un couteau vient percer le ventre d'un poisson ; et à travers cette plaie, cette blessure au flanc du monde, les morts venaient glisser un œil, et prendre la parole.

Ou du moins telle était la rumeur...

On en était à la troisième semaine d'enquête au numéro 65, Tollington Place. Trois semaines de succès sans précédent dans le royaume du paranormal. En utilisant comme médium un nouveau venu dans la discipline, un jeune homme de vingt ans nommé Simon McNeal, l'unité parapsychologique de l'université d'Essex avait enregistré des preuves quasi irréfutables de la vie après la mort.

A l'étage supérieur de la maison, dans une pièce qui n'était qu'un cauchemar de claustrophobe, le jeune McNeal avait apparemment invoqué les morts, et ceux-ci avaient laissé à sa requête de nombreuses traces de leur visite, des déclarations écrites sur les murs ocre par une centaine de mains différentes. Ils écrivaient, semblait-il, tout ce qui leur passait par la tête. Leur nom, bien sûr, ainsi que la date de leur naissance et celle de leur mort. Des fragments de souvenirs, et des saluts à leurs descendants encore en vie, d'étranges phrases elliptiques qui faisaient allusion à leurs tourments présents et pleuraient leurs plaisirs perdus. Certaines de ces déclarations étaient rédigées dans une écriture laide et grossière, d'autres dans une calligraphie délicate et féminine. On trouvait des dessins obscènes et des plaisanteries inachevées à côté de quatrains

romantiques. Une rose mal dessinée. Un jeu de morpion. Une liste de commissions.

Les célébrités étaient venues sur ce mur des lamentations – Mussolini était là, et Lennon et Janis Joplin – et des inconnus, des êtres oubliés avaient signé leurs noms à côté de ceux des grands. C'était une liste d'appel des morts, et elle croissait chaque jour, comme si le bouche à oreille s'était répandu dans la tribu des âmes perdues, pour venir les séduire et les faire sortir de leur silence, pour les amener à signer de leur présence sacrée cette pièce stérile.

Après toute une vie de travail dans le domaine de la recherche psychique, le Dr Florescu était habituée aux manifestations de l'échec. Il était presque confortable de se réfugier dans la certitude que jamais ne lui apparaîtrait une preuve. A présent, confrontée à ce succès soudain et spectaculaire, elle se sentait à la fois extatique et désorientée.

Elle était assise, comme elle l'avait été durant ces trois incroyables semaines, dans la pièce principale du premier étage, à un escalier de distance de celle où se trouvaient les inscriptions, et écoutait la clameur en provenance de l'étage supérieur avec une sorte de terreur sacrée, osant à peine croire qu'il lui était permis d'être présente durant ce miracle. Il y avait eu des bribes auparavant, les échos frustrants des voix de l'outre-monde, mais c'était la première fois que ce royaume insistait ainsi pour se faire entendre.

En haut, les bruits cessèrent.

Mary consulta sa montre : il était dix-huit heures dix-sept.

Pour une raison seulement connue de leurs visiteurs, le contact ne se prolongeait jamais bien longtemps après dix-huit heures. Elle attendrait qu'ils soient partis jusqu'à la demie. Que pouvait-il s'être passé aujourd'hui ? Qui avait pu venir dans cette petite pièce sordide pour y laisser sa marque ?

« Est-ce que je prépare les appareils photo ? demanda son assistant, Reg Fuller.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle, distraite par son impatience.

— Je me demande ce qu'on aura eu aujourd'hui.

— Nous allons lui laisser dix minutes.

— Entendu. »

En haut, McNeal s'effondra dans un coin de la pièce et regarda le soleil d'octobre à travers la fenêtre minuscule.

Il se sentait un peu isolé, tout seul dans ce foutu endroit, mais il sourit quand même, de ce sourire pâle et angélique qui faisait fondre même le cœur le plus universitaire. Surtout celui du Dr Florescu ; oh oui, cette femme était entichée de son sourire, de ses yeux, de cet air perdu avec lequel il la regardait...

C'était un chouette jeu.

En fait, ce n'avait été que cela au début – un jeu. A présent, Simon savait que l'enjeu était de taille ; ce qui avait commencé comme une sorte de test au détecteur de mensonges s'était transformé en une partie sérieuse : McNeal contre la Vérité. La vérité était simple : il n'était qu'un escroc. Il rédigeait lui-même les « messages des fantômes » sur les murs avec les bâtonnets de graphite qu'il avait dissimulés sous sa langue : il tapait sur les murs, criait et gesticulait, poussé par rien d'autre que par la malice : et ces noms d'inconnus qu'il écrivait, ha ! il riait rien que d'y penser, étaient des noms qu'il avait trouvés dans l'annuaire téléphonique.

Oui, c'était vraiment un chouette jeu.

Elle lui promettait tant de choses, elle le tentait avec la gloire, encourageait le moindre des mensonges qu'il inventait. Promesses de richesse, d'applaudissements lors de ses apparitions à la télévision, promesses d'une adulation qu'il n'avait jamais connue auparavant. Aussi longtemps qu'il produirait des fantômes.

Il sourit de nouveau de son sourire d'ange. Elle l'appelait son Messenger : porteur innocent des messages des morts. Elle serait bientôt en haut de l'escalier – les yeux sur son corps, la voix brisée d'excitation pathétique devant une nouvelle série de gribouillages de noms et d'absurdités.

Il aimait bien la voir contempler sa nudité, ou sa quasi-nudité. Durant ses séances il était seulement vêtu d'un short, afin d'écarter toute possibilité de trucage. Une précaution ridicule. Il n'avait besoin que des bâtonnets de graphite dissimulés sous sa langue, ainsi que de l'énergie nécessaire pour



bondir de mur en mur pendant une demi-heure en criant à tue-tête.

Il transpirait. Le creux de sa poitrine était luisant de sueur, ses cheveux étaient plaqués sur son front pâle. Cette journée avait été particulièrement dure : il était impatient de quitter cette pièce, de se plonger dans un bain et de se laisser griser par l'adulation. Le Messenger plongea la main dans son short et se caressa avec nonchalance. Une mouche ou peut-être plusieurs bourdonnaient quelque part dans la pièce. C'était un peu tard dans la saison pour les mouches, mais il les entendait non loin de lui. Elles vrombissaient en se cognant contre la fenêtre ou contre l'ampoule. Il entendait leurs voix ténues de mouches, mais ne questionnait pas leur présence, trop occupé à penser au jeu et trop absorbé par le plaisir tout simple de la masturbation.

Elles bourdonnaient, ces inoffensives voix d'insectes, elles bourdonnaient et chantaient et gémissaient. Comme elles gémissaient.

Mary Florescu tambourinait des doigts sur la table. Son alliance était lâche aujourd'hui, elle la sentait frémir au rythme de ses mouvements. La bague serrait parfois son doigt, coulissait parfois dessus : un de ces mystères triviaux qu'elle n'avait jamais analysés correctement mais qu'elle se contentait d'accepter. En fait, la bague était fort lâche aujourd'hui : presque sur le point de tomber. Elle pensa au visage d'Alan. Au visage chéri d'Alan. Elle le vit au fond d'un trou formé par son alliance, comme au fond d'un tunnel. La mort avait-elle ressemblé à cela : une course infinie le long d'un tunnel qui conduisait aux ténèbres ? Elle enfonça l'alliance vers la base de son doigt. Elle eut presque l'impression de goûter le métal amer avec les extrémités de son pouce et de son index. C'était une sensation curieuse, sans doute une illusion.

Pour chasser son amertume, elle pensa au garçon. Son visage apparut facilement, si facilement, envahissant sa conscience de son sourire et de son physique quelconque, encore exempt de virilité. Comme une fille, en fait, avec ses rondeurs, la douce clarté de sa peau, son innocence.

Ses doigts étaient toujours posés sur l'alliance et l'amertume qu'elle avait ressentie crût un peu plus. Elle leva la tête. Fuller

était en train de préparer son équipement. Autour de son crâne dégarni, un nuage de lumière vert pâle frémit et ondoya...

Elle se sentit soudain prise de vertige.

Fuller ne voyait rien et n'entendait rien. Sa tête était penchée, absorbée par son travail. Mary le regarda fixement, observant le halo autour de lui, sentant des sensations nouvelles s'éveiller en elle, la traverser de part en part. L'air parut soudain animé de vie : les molécules d'oxygène, d'hydrogène et d'azote se bousculaient contre elle pour venir l'étreindre. Le nuage autour de la tête de Fuller s'étendait, faisant naître un rayonnement jaune de chacun des objets de la pièce. La sensation qui était née au bout de ses doigts s'étendait aussi. Elle distinguait la couleur du souffle qu'elle exhalait : lueur rose et orangée dans l'air bouillonnant. Elle entendait, très clairement, la voix du bureau près duquel elle était assise : le sourd gémissement de sa présence solide.

Le monde s'ouvrait à elle, plongeait ses sens dans l'extase, les aiguillonnait vers une sauvage confusion de leurs fonctions. Elle devenait soudain capable d'appréhender le monde en tant que système, un système qui n'avait rien de politique ni de religieux, mais un système régi par et pour les sens, un système qui englobait sa chair vivante et la reliait au bois inerte du bureau, à l'or terne de son alliance.

Et plus loin. Au-delà du bois, au-delà de l'or. La brèche s'ouvrit qui conduisait à l'artère. Elle entendit dans sa tête des voix qui n'étaient issues d'aucune bouche vivante.

Elle leva la tête, ou plutôt une force la poussa à rejeter violemment la tête en arrière, et ses yeux se fixèrent au plafond. Celui-ci était couvert de vers. Non. C'était absurde ! Mais il *paraissait* vivant, grouillant de vie – de mouvements, de pulsations.

Elle voyait le garçon à travers le plafond. Il était assis sur le sol, son membre éjaculant dans sa main. Sa tête était rejetée en arrière, comme la sienne. Il était tout aussi perdu dans son extase qu'elle dans la sienne. Sa nouvelle acuité perçut la lumière qui frémissait dans le corps du garçon et autour de lui, dénicha la passion qui agitait ses entrailles, et sa tête étincelante de plaisir.

Elle aperçut autre chose, le mensonge qui était en son cœur, l'absence de tout pouvoir là où elle avait cru discerner quelque chose de merveilleux. Il n'avait aucun don de communiquer avec les morts, n'en avait jamais eu, elle le voyait clairement. Ce n'était qu'un petit menteur, un gamin espiègle, un gentil petit menteur qui n'avait ni la compassion ni la sagesse qui lui auraient permis de comprendre ce qu'il avait osé faire.

A présent, tout était fini. Les mensonges avaient été dits, la partie était achevée, et le peuple des artères, écoeuré d'avoir été ainsi bafoué et spolié, bourdonnait près de la brèche dans le mur, exigeant réparation.

Cette brèche, c'était *elle* qui l'avait ouverte : *elle* qui, sans le savoir, l'avait caressée du doigt et l'avait peu à peu élargie. Son désir pour le garçon avait accompli cette prouesse : ses pensées obsédantes, sa frustration, sa fièvre et son dégoût devant cette fièvre avaient ouvert le passage. De tous les pouvoirs qui poussaient le système à se manifester, l'amour, ainsi que son compagnon, le désir, et leur conséquence, le désespoir, étaient les plus puissants. Et elle était là, incarnation de ces trois pulsions. Elle aimait, elle désirait, et elle sentait avec acuité l'impossibilité de son amour et de son désir. Prisonnière d'un supplice des sentiments qu'elle s'était interdit d'éprouver, croyant n'aimer le garçon que parce qu'il était son Messager,

Ce n'était pas vrai ! Ce n'était pas vrai ! Elle le désirait, le désirait *tout de suite*, enfoncé en elle. Mais maintenant il était trop tard. Cette foule ne pouvait plus être ignorée : elle exigeait, oui, elle *exigeait* d'avoir accès au petit truand.

Elle était impuissante à prévenir ce qui allait arriver. Elle ne fut capable que de pousser un petit cri d'horreur lorsqu'elle vit l'artère s'ouvrir devant elle, comprenant qu'ils ne se trouvaient pas à un croisement quelconque.

Fuller entendit un bruit.

« Docteur ? »

Il leva les yeux et son visage – badigeonné d'une lueur bleue qu'elle apercevait du coin de l'œil – avait un air interrogateur.

« Vous avez dit quelque chose ? » demanda-t-il.

Elle pensa, sentant son estomac se soulever, à la façon dont tout cela allait se terminer.

Les visages éthérés des morts se détachaient clairement devant elle. Elle percevait la profondeur de leur souffrance et compatissait à leur poignant désir d'être entendus.

Elle vit que les artères qui se croisaient à Tollington Place n'étaient pas des avenues comme les autres. Elle ne contemplait pas le trafic heureux et indolent des morts ordinaires. Non, cette maison donnait sur une route parcourue seulement par les victimes et les coupables d'actes de violence. Par les hommes, les femmes et les enfants qui avaient péri en endurant toutes les souffrances que leurs nerfs étaient capables de supporter, et dont l'esprit était marqué au fer rouge par les circonstances de leur mort. Éloquents au-delà des mots, leurs yeux proclamaient leur supplice, leurs corps spectraux portaient toujours les blessures qui les avaient tués. Elle voyait également, mêlés aux innocents, les bouchers et les bourreaux. Ces monstres sanguinaires, frénétiques et débiles, jetaient leur regard sur le monde : créatures sans pareilles, miracles indicibles et interdits de notre espèce, bavardant et hurlant comme le Jabberwock.

Le garçon au-dessus d'elle sentit lui aussi leur présence. Elle le vit se tourner légèrement dans la pièce silencieuse, comprenant que les voix qu'il entendait n'étaient pas des voix de mouches, que les gémissements qu'il percevait n'étaient pas des gémissements d'insectes. Il fut soudain conscient de n'avoir vécu jusque-là que dans un coin minuscule du monde, se rendit compte que le reste du monde, que les Troisième, Quatrième et Cinquième Mondes se pressaient contre son dos, affamés et impitoyables. Le spectacle de sa panique, elle le goûta et elle le sentit aussi. Oui, elle le goûta comme elle avait depuis longtemps désiré le goûter, mais ce ne fut pas un baiser qui vint marier leurs sens, ce fut la panique grandissante du garçon. Cette panique vint l'emplir : son empathie était totale. Ce regard de terreur était celui du garçon autant que le sien ; leurs gorges asséchées émirent les mêmes mots :

« Je vous en prie... »

Ces mots que l'enfant apprend.

« Je vous en prie... »

Ces mots qui amènent l'amour et les cadeaux.

« Je vous en prie... »

Ces mots que même les morts, sûrement, même les morts devaient connaître et respecter.

« Je vous en prie... »

Aujourd'hui, il n'y aurait pas de réponse à leur prière, elle en était sûre. Les morts avaient erré sur l'artère durant une éternité de deuil, portant les blessures avec lesquelles ils avaient péri et la démence avec laquelle ils avaient massacré. Ils avaient supporté ses moqueries et son insolence, ses idioties, ses falsifications qui avaient fait un jeu de leur supplice. Ils voulaient clamer la vérité.

Fuller l'examinait de plus près, son visage baignant à présent dans un océan de lumière orangée. Elle sentit ses mains sur sa peau. Elles avaient goût de vinaigre.

« Est-ce que ça va ? » dit-il dans un souffle de fer.

Elle secoua la tête.

Non, ça n'allait pas, plus rien n'allait.

La brèche s'élargissait un peu plus à chaque seconde : à travers elle, elle voyait un autre ciel, un ciel d'ardoise qui pesait sur l'artère. Ce ciel outrepassait la réalité même de la maison.

« Je vous en prie », dit-elle, les yeux roulant vers la substance du plafond qui s'estompait.

Plus large. Plus large...

Le monde fragile dans lequel elle habitait était étiré jusqu'au point de rupture.

Soudain, il se brisa, comme un barrage, et des eaux noires se déversèrent en lui, venant inonder la pièce.

Fuller savait que quelque chose se passait (c'était visible à la couleur de son aura, cette peur soudaine), mais il ne comprenait pas quoi. Elle sentit son échine frémir : elle vit son cerveau bouillonner.

« Que se passe-t-il ? » dit-il.

La banalité de cette question lui donna envie de rire.

Là-haut, une cruche d'eau se fracassa dans la salle des inscriptions.

Fuller la lâcha et se précipita vers la porte. Celle-ci se mit à trembler et à vibrer alors qu'il s'en approchait, comme si tous les habitants de l'enfer avaient tapé du poing de l'autre côté. La

poignée tourna, tourna et tourna. La peinture se gonfla de cloques. La clé devint incandescente.

Fuller tourna la tête vers le docteur, qui était toujours immobilisée dans une position grotesque, la tête rejetée en arrière, les yeux grands ouverts.

Il tendit la main vers la poignée, mais la porte s'ouvrit avant qu'il ne l'ait touchée. Le palier avait complètement disparu. Là où s'était trouvé cet endroit familier, l'artère s'étendait jusqu'à l'horizon. Cette vision tua Fuller en un instant. Son esprit n'avait pas la force d'absorber ce panorama – il était impuissant à contrôler le flot de sensations qui traversait le moindre de ses nerfs. Son cœur s'arrêta de battre ; une révolution vint anéantir l'ordre de son système ; sa vessie le trahit, ses entrailles le trahirent, ses membres se convulsèrent avant de s'effondrer. Lorsqu'il s'écroula sur le sol, son visage se couvrit de cloques comme la porte et son corps se mit à vibrer comme la poignée. Il n'était déjà plus que de la matière inerte : aussi apte à ces indignités que le bois ou l'acier.

Quelque part à l'est, son âme rejoignit la caravane des suppliciés, en route vers le croisement où il était mort un instant auparavant.

Mary Florescu savait qu'elle était toute seule. Au-dessus d'elle, ce garçon si joli, son tricheur si beau se convulsait et hurlait tandis que les morts posaient sur sa peau douce leurs mains vengeresses. Elle connaissait leur intention : elle pouvait la lire dans leurs yeux – rien de nouveau là-dedans. Cette torture figurait dans les traditions de toutes les Histoires. Ils allaient l'utiliser pour enregistrer leurs testaments. Il allait devenir leur page, leur livre, le réceptacle de leurs autobiographies. Un livre de sang. Un livre fait de sang. Un livre écrit avec le sang. Elle pensa à ces grimoires faits de peau humaine : elle les avait vus, les avait touchés. Elle pensa aux tatouages qu'elle avait vus : certains dans des baraques de foire, d'autres sur les dos des ouvriers qui travaillent torse nu dans la rue, un message d'amour à leur mère rédigé sur le dos. Ce n'était pas une chose inconnue que d'écrire un livre de sang.

Mais sur une telle peau, sur une peau si luisante... oh, mon Dieu, c'était là le vrai crime. Il hurla quand les aiguilles de verre

brisé vinrent taillader et labourer sa chair. Elle sentit son supplice comme s'il avait été le sien, et il n'était pas si terrible...

Et pourtant, il hurlait. Et luttait, et déversait un torrent d'obscénités sur ses tortionnaires. Ils y restaient sourds. Ils se massaient autour de lui, insensibles à toute prière, et travaillaient sur son corps avec l'enthousiasme de créatures que l'on avait forcées à garder trop longtemps le silence. Mary écouta sa voix se lasser de lancer des suppliques, et lutta contre le poids de la peur dans ses membres. Elle avait la vague impression qu'il lui fallait se lever et monter jusqu'à la petite pièce. Ce qui se trouvait derrière la porte ou sur l'escalier n'avait pas d'importance – il avait besoin d'elle, et cela suffisait.

Elle se leva et sentit ses cheveux se dresser au-dessus de sa tête, s'agitant comme les serpents de la Gorgone. La réalité fluctuait – c'était à peine si le plancher était visible sous ses pieds. Les poutres de la maison étaient taillées dans un bois spectral, et derrière elle des ténèbres bouillonnantes béaient et rageaient. Elle dirigea son regard vers la porte, ressentant une léthargie qu'elle avait toutes les peines du monde à secouer.

De toute évidence, ils ne voulaient pas d'elle là-haut.

« Peut-être, pensa-t-elle, me craignent-ils même un peu. » Cette idée renforça sa détermination ; pourquoi se soucieraient-ils de l'intimider, sinon parce que la présence de celle qui avait ouvert cette blessure au flanc du monde les menaçait à présent ?

La porte ravagée par les cloques s'était ouverte. Derrière elle, la réalité de la maison avait complètement succombé au chaos de l'artère. Elle franchit le seuil, se concentrant sur ses pieds, qui semblaient toujours toucher le sol bien que ses yeux ne pussent pas percevoir celui-ci. Le ciel au-dessus d'elle était d'un bleu de Prusse, l'artère était large et battue par les vents, les morts se pressaient de tous côtés. Elle se fraya un chemin à travers eux comme à travers une foule d'êtres vivants, tandis que leurs visages débiles et bavants l'observaient, hostiles à son invasion.

Le « je vous en prie » avait disparu. A présent, elle ne disait plus rien ; se contentait de serrer les dents et de plisser les yeux en regardant l'artère, avançant un pied à la recherche de la réalité des marches qu'elle savait être là. Elle trébucha en les

touchant et un hurlement s'éleva de la foule. Elle ne pouvait pas dire s'ils riaient de sa maladresse ou s'ils lui enjoignaient de ne pas aller plus loin.

Première marche. Deuxième marche. Troisième marche.

Bien qu'elle fût bousculée de tous côtés, elle l'emportait sur la foule. Devant, elle voyait à travers la porte de la pièce dans laquelle gisait son petit menteur, entouré de ses tortionnaires. Son short était baissé sur ses chevilles : cette scène ressemblait à celle d'un viol. Il ne hurlait plus, mais ses yeux étaient fous de terreur et de souffrance. Au moins était-il encore vivant. La souplesse naturelle de son jeune esprit avait à moitié accepté le spectacle qui s'était déployé sous ses yeux.

Soudain, sa tête eut un sursaut et il regarda droit vers elle à travers la porte. Dans ces circonstances extrêmes, il s'était trouvé un talent authentique, un don qui n'était qu'une fraction de celui de Mary, mais assez puissant pour lui permettre d'entrer en contact avec elle. Leurs yeux se rencontrèrent. Dans un océan de ténèbres bleutées, entourés de tous côtés par une civilisation qui leur était inconnue et incompréhensible, leurs cœurs vivants se connurent et s'épousèrent.

« Je suis désolé », dit-il en silence. C'était infiniment pitoyable. « Je suis désolé. Je suis désolé. »

Il détourna les yeux, son regard fut arraché à celui de Mary.

Elle était certaine d'être arrivée à peu près en haut de l'escalier, les pieds flottant toujours dans l'air selon ses yeux, les visages des errants au-dessus, au-dessous et tout autour d'elle. Mais elle distinguait, très faiblement, les contours de la porte, ainsi que les poutres et les murs de la pièce dans laquelle gisait Simon. Il n'était plus à présent qu'une masse de sang, de la tête aux pieds. Elle apercevait les marques, les hiéroglyphes du supplice qui couvraient chaque centimètre carré de son torse, de son visage, de ses membres. L'espace d'un instant, son image sembla se définir dans un éclair et elle l'aperçut dans la pièce vide, éclairé par le soleil qui filtrait à travers la fenêtre, la cruche brisée à côté de lui. Puis sa concentration faiblit et elle découvrit le monde invisible devenu visible et flotta dans l'air tandis qu'ils écrivaient sur lui de tous côtés, arrachant les poils de sa tête et de son corps pour dégager de nouvelles pages, écrivant sous ses



aisselles, écrivant sur ses paupières, écrivant sur ses testicules, dans le creux de ses fesses, sur la plante de ses pieds.

Seules les blessures se retrouvaient dans les deux visions. Qu'elle le vît assiégé par les auteurs ou seul dans la pièce, il saignait, saignait.

Elle avait atteint la porte à présent. Ses mains tremblantes se tendirent pour toucher la réalité solide de la poignée, mais même si elle rassemblait toutes ses facultés de concentration, la poignée refusait de devenir distincte. Elle disposait à peine d'une image spectrale pour se guider, mais cela fut suffisant. Elle agrippa la poignée, la tourna et ouvrit en grand la porte de la salle des inscriptions.

Il était là, devant elle. Il n'y avait pas plus de deux ou trois mètres d'air sacré pour les séparer. Leurs yeux se rencontrèrent de nouveau, et un regard éloquent, commun aux vivants et aux morts, passa entre eux. Il y avait de la compassion dans ce regard, et de l'amour. Les fictions s'effondrèrent, les mensonges tombèrent en poussière. A la place du sourire manipulateur du garçon se trouvait une douceur authentique – à laquelle son visage répondit.

Et les morts, redoutant ce regard, tournèrent leurs têtes. Leurs visages se pincèrent, comme si leur peau s'était étirée sur leurs os, leur chair s'assombrit comme sous l'effet d'une blessure, leur voix s'emplit du regret d'une défaite anticipée. Elle tendit la main pour le toucher, n'ayant plus à lutter contre la horde des morts ; ceux-ci s'écartaient de leur proie autour d'elle, comme des mouches mortes tombant d'une fenêtre.

Elle le toucha, tout doucement, sur le visage. Ce contact fut une bénédiction. Les larmes emplirent ses yeux et coulèrent sur sa joue meurtrie, se mêlant au sang.

Les morts n'avaient plus de voix à présent, ni même de bouches. Ils étaient perdus le long de l'artère, leur malice était damnée.

Plan par plan, la pièce commença à se reformer. Les lattes du plancher devinrent visibles sous le corps du garçon agité par les sanglots, chaque clou, chaque planche souillée. Les fenêtres apparurent – et au-dehors, la rue crépusculaire s'emplit des échos de clameurs enfantines. L'artère avait complètement

disparu au regard des yeux vivants. Ses voyageurs avaient tourné leurs visages vers les ténèbres pour replonger dans l'oubli, ne laissant que leurs signes et leurs talismans dans le monde concret.

Au premier étage du numéro 65, le corps fumant et ravagé de Reg Fuller était piétiné par les voyageurs qui traversaient le croisement. Finalement, l'âme de Fuller apparut au milieu de la cohue et jeta un coup d'œil machinal vers l'enveloppe de chair qu'elle avait naguère occupée, avant que la foule ne la pousse vers son jugement.

En haut, dans la pièce sombre, Mary Florescu s'agenouilla près du jeune McNeal et caressa sa tête sanguinolente. Elle ne voulait pas quitter la maison pour chercher de l'aide sans s'être assurée que ses tortionnaires n'allaient pas revenir. On n'entendait plus un bruit à présent, hormis le gémissement d'un avion qui se dirigeait vers le matin à travers la stratosphère. Mais le souffle du garçon était faible et régulier. Aucun nuage de lumière ne l'entourait. Tous les sens étaient à leur place. La vue. L'ouïe. Le toucher.

Le toucher.

Elle le toucha à présent, comme elle n'avait jamais osé le faire auparavant, le caressant des doigts, oh ! si doucement, tout le long de son corps, faisant courir leurs extrémités sur sa peau labourée, comme une femme aveugle en train de lire une page de braille. Il y avait des mots minuscules sur chaque millimètre carré de son corps, rédigés par une multitude de mains. Même à travers le sang, elle discernait la méticulosité avec laquelle on avait tracé les mots dans sa chair. Elle parvenait même à lire, dans la lumière faiblissante, une ou deux phrases. C'était une preuve irréfutable et elle souhaitait, oh, mon Dieu ! comme elle souhaitait, ne l'avoir jamais découverte. Et pourtant, après toute une vie d'attente, elle était là : la révélation d'une vie au-delà de la chair, écrite dans la chair elle-même.

Le garçon survivrait, c'était évident. Le sang séchait déjà et la myriade de blessures était en voie de guérison. Il était fort et en bonne santé, après tout : il n'y aurait aucun dommage de nature fondamentale. Sa beauté s'était évanouie à jamais, bien sûr. Désormais, il ne serait au mieux qu'un objet de curiosité, et

au pire, de répugnance et d'horreur. Mais elle le protégerait et il apprendrait, avec le temps, à la connaître et à lui faire confiance. Leurs cœurs étaient liés de façon inextricable.

Et ensuite, quand les mots rédigés sur son corps seraient devenus des cicatrices, elle le lirait. Elle déchiffrerait, avec un amour et une patience infinis, les histoires que les morts avaient racontées sur lui.

Le récit sur son abdomen, écrit dans un style cursif tout en finesse. Le témoignage rédigé en élégantes lettres d'imprimerie qui couvrait son visage et son cuir chevelu. L'histoire sur son dos, et sur son mollet, et sur ses mains.

Elle les lirait toutes, les transcrirait toutes, jusqu'à la moindre des syllabes qui luisaient et sinuaient sous ses doigts d'amour, afin que le monde prenne connaissance des histoires que racontaient les morts.

Il était un Livre de Sang, et elle, sa seule traductrice.

Quand les ténèbres s'abattirent sur la ville, elle interrompit sa veillée et le conduisit, nu, dans la nuit consolatrice.

Voici les histoires écrites sur le Livre de Sang. Lisez-les, si cela vous agrée, et apprenez.

Elles dessinent une carte de cette sombre artère qui conduit hors de la vie vers une destination inconnue. Peu d'entre vous auront à la prendre. Pour la plupart, vous marcherez en paix le long des rues éclairées, après avoir quitté cette vie avec des prières et des caresses. Mais pour quelques-uns, pour quelques élus, les horreurs viendront, et vous conduiront vers l'artère des damnés.

Aussi, lisez. Lisez et apprenez.

Il vaut mieux se préparer au pire, après tout, et il est sage d'apprendre à marcher avant d'exhaler son dernier soupir.

# ***Le Train de l'Abattoir***

Leon Kaufman n'était pas un nouveau venu dans la ville. Le Palais des Plaisirs, c'était ainsi qu'il l'avait baptisée du temps de son innocence. Mais c'était lorsqu'il vivait à Atlanta, lorsque New York n'avait été qu'une sorte de Terre promise, un endroit où tout était possible.

A présent, cela faisait trois mois et demi que Kaufman vivait dans la ville de ses rêves et le Palais des Plaisirs lui paraissait bien moins plaisant.

Ne s'était-il écoulé qu'une seule saison depuis qu'il était sorti de la gare routière de Port Authority, découvrant la 42<sup>e</sup> Rue qui s'étendait jusqu'au carrefour de Broadway ? Si peu de temps pour perdre tant d'illusions chéries.

A présent, il était embarrassé rien qu'en pensant à sa naïveté. Une grimace naissait sur son visage quand il se souvenait de la façon dont il s'était dressé pour proclamer à voix haute : « New York, je t'aime. »

De l'amour ? Jamais.

Cela avait été tout au plus une amourette.

Et aujourd'hui, après avoir vécu durant trois mois auprès de l'objet de son adoration, après avoir passé des journées et des nuits en présence de son idole, celle-ci avait perdu son aura de perfection.

New York n'était qu'une ville.

Il l'avait vue s'éveiller comme une pute au petit matin, l'avait vue ôter de ses dents les hommes assassinés, l'avait vue secouer ses cheveux pour en faire choir les suicidés. Il l'avait vue au cœur de la nuit, ses ruelles souillées courtisant sans honte la perversion. Il l'avait observée dans la moiteur de l'après-midi, laide et apathique, indifférente aux atrocités qui se commettaient chaque heure dans ses rues sordides.

Ce n'était pas un Palais des Plaisirs.

Elle engendrait la mort, pas l'extase.

Tous ceux qu'il rencontrait s'étaient frottés à la violence ; c'était un des éléments de la vie. C'était presque chic de

connaître quelqu'un qui avait péri de mort violente. C'était une preuve que l'on vivait dans cette ville.

Mais Kaufman avait adoré New York de loin durant presque vingt ans. Il avait planifié sa liaison pendant la quasi-totalité de sa vie d'adulte. Ce n'était donc pas facile de rejeter cette passion comme s'il ne l'avait jamais éprouvée. Il y avait des moments, à l'aube, avant que ne résonnent les sirènes des flics, et au crépuscule, où Manhattan était encore un miracle.

Durant ces moments, et au nom des rêves qu'il avait faits, il lui accordait encore le bénéfice du doute, même lorsque son comportement n'avait rien de celui d'une dame.

Elle ne faisait pas grand-chose pour se faire pardonner. Durant les quelques mois que Kaufman avait vécus à New York, ses rues avaient été baignées de sang.

En fait, il ne s'agissait pas tant des rues elles-mêmes que des tunnels qui couraient sous elles.

« Massacre dans le métro » était la phrase que l'on entendait partout ce mois-ci. Rien que durant la semaine précédente, on avait fait état de pas moins de trois meurtres. Les corps avaient été découverts dans une des rames de la ligne Avenue des Amériques, tailladés et partiellement étripés, comme si un employé des abattoirs avait été interrompu en plein travail. Ces meurtres avaient été accomplis avec tant de professionnalisme que la police avait entrepris d'interroger tous les criminels connus pour avoir eu des relations avec la boucherie, industrielle ou non. On avait mis sous surveillance les usines de traitement de la viande situées sur les quais, on avait fouillé les abattoirs municipaux à la recherche d'indices. On avait promis une arrestation pour les prochains jours, mais aucune n'était intervenue.

Ce n'était pas la première fois que des cadavres étaient retrouvés dans un tel état ; le jour même de l'arrivée de Kaufman, le *New York Times* avait publié un article dont toutes les secrétaires de son bureau parlaient encore avec des frissons morbides.

Cet article racontait comment un touriste allemand, égaré dans le métro au milieu de la nuit, avait découvert un corps dans un train. La victime était une femme âgée d'une trentaine

d'années, attirante et bien bâtie, qui demeurait à Brooklyn. On l'avait complètement dépouillée. De ses vêtements, de tous ses bijoux. Même de ses boucles d'oreilles.

De façon plus bizarre encore, ses vêtements avaient été soigneusement et méticuleusement pliés et rangés dans des sacs en plastique que l'on avait retrouvés sur le siège à côté du corps.

Ce n'était pas l'œuvre d'un simple maniaque du couteau, mais celle d'un esprit hautement organisé : un dément doué d'un sens profond des convenances.

De plus, et ce détail était encore plus bizarre que le déshabillage minutieux du cadavre, il y avait l'outrage que l'on avait perpétré sur celui-ci. Le reporter affirmait, bien que la police n'ait jamais confirmé ce fait, que le corps avait été méticuleusement rasé. Le moindre poil avait été ôté : de la tête, du pubis, des aisselles ; tous rasés ou épilés. Même ses cils et ses sourcils avaient été arrachés.

Enfin, cette carcasse trop nue avait été suspendue par les pieds à l'une des poignées encastrées dans le toit du wagon, et un seau en plastique noir, garni d'un sac en plastique noir, avait été placé sous le cadavre pour recueillir le flot de sang qui coulait avec régularité de ses blessures.

C'était dans cet état, déshabillé, rasé, suspendu et pratiquement saigné à blanc, que le corps de Loretta Dyer avait été découvert.

C'était répugnant, c'était méticuleux, et c'était profondément déconcertant.

Il n'y avait pas eu viol, il n'y avait aucun signe de torture. La jeune femme avait été abattue rapidement et efficacement comme si elle n'avait été qu'un quartier de viande. Et son boucher courait toujours.

Les Pères de la Ville, dans leur sagesse infinie, avaient décrété un embargo total sur les communiqués de presse relatifs à ce massacre. On disait que l'homme qui avait découvert le corps était retenu pour sa propre protection quelque part dans le New Jersey, hors de vue des journalistes curieux. Mais cette tentative pour y étouffer l'affaire avait échoué. Un flic vénal avait livré les détails saillants à un reporter du *Times*. Tous les habitants de New York connaissaient à présent l'horrible récit

du massacre. C'était un sujet de conversation dans tous les salons de thé et dans tous les bars ; et, bien sûr, dans le métro.

Mais Loretta Dyer n'était que la première.

A présent, on avait découvert trois cadavres dans des circonstances identiques ; bien que le tueur ait été interrompu dans sa besogne à cette occasion. Tous les corps n'avaient pas été rasés, et on ne leur avait pas ouvert la veine jugulaire pour les saigner à blanc. Il y avait une autre différence, plus significative : ce n'était pas un touriste qui avait découvert par hasard la scène du crime, c'était un journaliste du *New York Times*.

Kaufman parcourut l'article qui s'étalait en première page du journal. Il n'avait aucun intérêt morbide pour cette histoire, contrairement à l'homme qui se trouvait à côté de lui au comptoir du bar. Tout ce qu'il éprouvait, c'était un léger dégoût, un dégoût qui l'amena finalement à repousser son assiette d'œufs trop cuits. Ce n'était qu'une nouvelle preuve de la décadence de sa ville, tout simplement. Il n'allait pas s'abaisser à jouer de sa maladie.

Néanmoins, étant humain, il ne pouvait pas ignorer les détails sanglants énumérés sur la page, devant lui. Le ton de l'article n'avait rien de sensationnel, mais la sobriété même de son style le rendait encore plus horrible. Il ne pouvait pas s'empêcher de s'interroger, lui aussi, sur le responsable de ces atrocités. N'y avait-il qu'un seul psychotique en liberté, ou bien plusieurs, qui s'étaient inspirés du meurtre originel pour le copier ? Peut-être n'était-ce que le commencement de l'horreur. Peut-être que d'autres meurtres allaient suivre, jusqu'à ce que l'assassin, trahi par son exaltation ou par l'épuisement, finisse par négliger de prendre ses précautions et se fasse prendre. Jusque-là, la ville, la ville que Kaufman adorait, vivrait dans un état intermédiaire entre l'hystérie et l'extase.

Un homme barbu heurta le coude de Kaufman et renversa sa tasse de café,

« Merde ! » dit-il.

Kaufman se déplaça sur son tabouret afin d'éviter le café qui coulait le long du comptoir.

« Merde, répéta l'homme.



— Il n'y a pas de mal », dit Kaufman.

Il détailla l'homme avec une expression de léger dédain sur le visage. Ce crétin maladroit tentait d'éponger le café avec une serviette en papier qui se désagrégeait peu à peu.

Kaufman se surprit à se demander si ce balourd aux joues couperosées et à la barbe mal taillée était capable de meurtre. Y avait-il un signe quelconque sur son visage bouffi, un indice dans la forme de sa barbe ou dans le dessin de ses petits yeux, pour trahir sa véritable nature ?

L'homme parla.

« Z'en v'lez un autre ? »

Kaufman secoua la tête.

« Café. Normal. Noir », dit le balourd à la fille derrière le comptoir. Celle-ci quitta des yeux la grille qu'elle nettoyait de sa graisse refroidie.

« Hein ? »

— Café. Z'êtes sourde ? »

L'homme sourit à Kaufman.

« Sourde », dit-il.

Kaufman remarqua qu'il lui manquait trois dents à la mâchoire inférieure.

« Pas terrible, hein ? » dit-il.

De quoi voulait-il parler ? Du café ? De ses dents absentes ?

« Ces trois types, là. Découpés. »

Kaufman acquiesça.

« Ça fait réfléchir, dit-il.

— Bien sûr.

— Je veux dire, c'est voulu, hein ? Ils savent qui a fait le coup. »

« Cette conversation est ridicule », pensa Kaufman. Il sortit ses lunettes et les mit dans sa poche : le visage barbu était devenu flou. C'était au moins une amélioration.

« Salauds, dit-il. Foutus salauds, tous. Je vous parie que tout ça, c'est voulu.

— Quoi donc ?

— Ils ont des preuves : mais ils ne nous disent rien. Il y a quelque chose de pas humain là-dessous. »

Kaufman comprit. C'était la théorie de la conspiration que ce balourd proférait. Il l'avait si souvent entendue : une panacée.

« Hein, ils font toutes ces histoires de clonage et ça finit par foirer. Peut-être qu'ils cultivent des monstres, pour ce qu'on en sait. Il y a quelque chose là-dessous dont ils veulent pas parler. C'est voulu, je vous dis. Je le parierais. »

Kaufman trouva séduisantes les certitudes de cet homme. Les monstres rôdent. Six têtes : une douzaine d'yeux. Pourquoi pas ?

Il savait pourquoi. Parce que cela excuserait sa ville : cela l'innocenterait. Et Kaufman croyait du fond de son cœur que les seuls monstres que l'on trouvait dans les tunnels étaient parfaitement humains.

Le barbu jeta quelques pièces de monnaie sur le comptoir et se leva, soulevant son lourd derrière du tabouret taché.

« Sans doute un foutu flic, décocha-t-il en guise de flèche du Parthe. L'a voulu être un foutu héros, mais l'est devenu un foutu monstre. » Il eut un sourire grotesque. « Je le parierais », conclut-il, et il sortit en titubant sans rajouter un mot.

Kaufman exhala un long soupir par les narines, sentant la tension nerveuse quitter peu à peu son corps.

Il détestait ce genre de confrontations : elles lui donnaient l'impression d'être muet et inefficace. A bien y réfléchir, il détestait ce genre d'hommes : ces brutes imbues de leurs opinions que New York cultivait si bien.

Il était presque six heures lorsque Mahogany se réveilla. La bruine du matin s'était transformée en légère averse une fois le crépuscule venu. L'air était aussi clair qu'il pouvait l'être à Manhattan. Il s'étira sur sa couche, écarta sa couverture sale et se leva pour aller travailler.

Dans la salle de bains, la pluie tambourinait sur la boîte du conditionneur d'air, emplissant l'appartement de son rythme saccadé. Mahogany alluma le poste de télévision pour couvrir ce bruit, indifférent à ce qu'il avait à lui offrir.

Il alla jusqu'à la fenêtre. La rue, six étages plus bas, était noire de passants et de voitures.

Après une dure journée de travail, New York rentrait à la maison : pour jouer, pour faire l'amour. Les employés coulaient hors de leurs bureaux pour se glisser dans leurs automobiles. Certains seraient énervés après une journée de labeur à suer dans des bureaux mal aérés ; d'autres, doux comme des moutons, rentreraient chez eux en marchant le long des rues, entraînés par un courant incessant de corps en mouvement. D'autres enfin se pressaient en ce moment même dans le métro, aveugles aux graffitis qui s'étalaient sur tous les murs, sourds au vacarme de leurs propres voix et au tonnerre froid qui grondait dans les tunnels.

Cela faisait plaisir à Mahogany de penser ainsi. Après tout, il ne faisait pas partie du troupeau. Il pouvait rester debout à sa fenêtre et contempler ces milliers de têtes en dessous de lui, sachant qu'il était un élu.

Il avait des délais et des horaires à respecter, bien sûr, tout comme les hommes et les femmes dans la rue. Mais son travail n'avait rien de commun avec leur labeur insensé, il ressemblait davantage à un devoir sacré.

Il avait aussi besoin de vivre, de dormir et de chier tout comme eux. Mais ce n'était pas la simple nécessité financière qui le motivait, plutôt les exigences de l'Histoire.

Il faisait partie d'une grande tradition, dont l'origine remontait à un passé plus lointain que celui de l'Amérique. Il faisait partie des rôdeurs de la nuit : comme Jack l'Éventreur, comme Gilles de Rais, il était une incarnation vivante de la mort, un spectre à visage humain. Il était celui qui hante le sommeil et qui réveille la terreur.

Les gens en dessous de lui ne reconnaîtraient pas son visage ; et ils ne se donneraient pas la peine de le regarder à deux fois. Mais son regard les capturait, les soupesait, ne sélectionnant dans ce défilé que ceux qui étaient mûrs, ne choisissant que les corps sains et jeunes pour les offrir à son couteau sanctifié.

Parfois, Mahogany brûlait d'envie de proclamer son identité au monde, mais il avait des responsabilités et elles pesaient lourdement sur lui. Il ne pouvait pas exiger la gloire. Sa vie était secrète et ce n'était que sa vanité qui désirait être reconnue.

« Après tout, pensa-t-il, le bœuf salue-t-il le boucher en ployant les genoux devant lui ? »

Quoi qu'il en soit, il était satisfait de son sort. Faire partie de cette grande tradition lui suffisait, devrait toujours lui suffire.

Récemment, cependant, son œuvre avait été découverte. Ce n'était pas de sa faute, bien sûr. Personne ne pourrait le lui reprocher. Mais les temps étaient durs. La vie n'était pas aussi facile qu'elle l'était dix ans auparavant. Il avait vieilli, bien sûr, et cela rendait son travail d'autant plus épuisant ; et ses obligations pesaient de plus en plus lourdement sur ses épaules. Il faisait partie des élus, et c'était un privilège difficile à vivre.

Il se demandait de temps en temps si le moment n'était pas venu pour lui d'entraîner un homme plus jeune destiné à lui succéder. Il aurait besoin de consulter les Pères à ce sujet, mais tôt ou tard, il faudrait bien qu'il se choisisse un remplaçant, et ce serait, pensait-il, un gaspillage criminel de son expérience que de ne pas prendre un apprenti.

Il y avait tant de joies qu'il pourrait lui transmettre. Les ficelles de son extraordinaire métier. La meilleure façon de traquer, de poignarder, de dépouiller, de saigner. Le genre de viande qui convenait le mieux. La façon la plus simple de se débarrasser des restes. Tant de détails, tant d'expérience accumulés au fil des années.

Mahogany se rendit dans la salle de bains et ouvrit les robinets de la douche. Tandis qu'il pénétrait dans le bac, il examina son corps. La légère brioche, les poils grisonnants sur sa poitrine flasque, les cicatrices et les boutons qui constellaient sa peau blanchâtre. Il vieillissait. Et pourtant, cette nuit, comme toutes les autres nuits, il avait une tâche à accomplir...

Kaufman se précipita dans le hall de l'immeuble, son sandwich à la main, retourna le col de son manteau et essuya la pluie qui maculait ses cheveux. L'horloge accrochée au-dessus de l'ascenseur annonçait dix-neuf heures seize. Il travaillerait jusqu'à vingt-deux heures, pas plus tard.

L'ascenseur le conduisit jusqu'au douzième étage, aux bureaux de l'agence Pappas. Morose, il traversa le labyrinthe de bureaux vides et de machines à écrire encapuchonnées avant de

parvenir à son petit territoire encore éclairé. Les femmes de ménage bavardaient dans le couloir : mis à part leur présence, l'endroit était sans vie.

Il ôta son manteau, le secoua pour en faire tomber la pluie et l'accrocha à un cintre.

Puis il s'assit devant la pile de commandes qui l'avait nargué durant les trois derniers jours et se mit au travail. Il lui suffirait d'une seule soirée de labeur, il en était persuadé, pour se remettre à jour, et il lui était plus facile de se concentrer sans le vacarme incessant des dactylos et de leurs machines autour de lui.

Il déballa son sandwich jambon-viande-mayonnaise et s'installa pour le soir.

Il était neuf heures, à présent.

Mahogany était vêtu pour le travail de nuit. Il avait enfilé son costume sobre habituel, avait soigneusement noué sa cravate marron, avait passé ses boutons en argent (un cadeau de sa première femme) dans les manchettes de sa chemise impeccablement repassée, ses cheveux rares étaient luisants de brillantine, ses ongles coupés et limés, son visage rougi par l'eau de Cologne.

Sa mallette était pleine. Les serviettes, les instruments, son tablier en cotte de mailles.

Il contrôla son apparence dans le miroir. Il pouvait encore, pensa-t-il, passer pour un homme de quarante-cinq ans, cinquante tout au plus.

Tout en examinant son visage, il se remémora sa tâche. Par-dessus tout, il devait être prudent. Il y aurait des yeux braqués sur lui à chaque pas, observant sa performance de cette nuit et la jugeant. Il devait se comporter comme un innocent, prendre garde à ne pas éveiller le moindre soupçon.

Si seulement ils savaient, pensa-t-il. Tous ces gens qui marchaient, qui couraient en passant près de lui dans la rue ; qui le bousculaient sans s'excuser ; qui croisaient son regard avec mépris ; qui souriaient en voyant son corps massif engoncé dans un costume trop petit. Si seulement ils savaient ce qu'il faisait, ce qu'il était et ce qu'il portait. « Prudence », se dit-il, et

il éteignit la lumière. L'appartement fut plongé dans l'ombre. Il alla jusqu'à la porte et l'ouvrit, habitué à marcher dans les ténèbres. Heureux en leur sein.

Les nuages de pluie avaient totalement disparu. Mahogany traversa Amsterdam Avenue en direction de la bouche de métro située sur la 145<sup>e</sup> Rue. Ce soir, il prendrait encore la ligne Avenue des Amériques, sa ligne préférée, et bien souvent la plus productive.

En bas des marches du métro, jeton en main. A travers les portillons automatiques. L'odeur des tunnels était à présent dans ses narines. Pas l'odeur des tunnels les plus profonds, bien sûr. Ils avaient un parfum qui leur appartenait en propre. Mais même l'air fade et électrique de cette ligne morne suffisait à le rassurer. Le souffle régurgité par un million de voyageurs circulait dans cette caverne, se mélangeant au souffle de créatures bien plus anciennes ; des choses aux voix douces comme la boue et aux appétits abominables. Comme il aimait ça ! Le parfum, la ténèbre, le tonnerre.

Il resta immobile sur le quai et examina les voyageurs d'un œil critique. Il y avait bien un ou deux corps qu'il envisageait de suivre, mais il se trouvait tant de déchet parmi eux : si peu de proies dignes de la chasse. Les émaciés, les obèses, les malades, les épuisés. Corps rongés par les excès et par l'indifférence. En tant que professionnel, il en était malade, bien qu'il pût comprendre les faiblesses qui gâchaient les meilleurs des hommes.

Il s'attarda dans la station pendant plus d'une heure, errant de quai en quai tandis que les rames allaient et venaient, allaient et venaient, et les voyageurs avec elles. Il y avait si peu de gibier de qualité autour de lui que c'en était désespérant. On aurait dit qu'il lui fallait attendre de plus en plus longtemps chaque soir avant de trouver de la chair digne d'être sacrifiée.

Il était presque vingt-deux heures trente à présent et il n'avait pas encore vu une seule créature idéale pour le massacre.

Aucune importance, se dit-il, il avait encore le temps. Très bientôt, une nouvelle foule émergerait des théâtres. Il s'y trouvait toujours un corps robuste ou deux. L'intelligentsia des

bien nourris, s'accrochant à leurs tickets et pontifiant sur l'art – oh oui, il trouverait bien quelque chose là-dedans.

Sinon, et il y avait des nuits où il semblait bien qu'il ne trouverait jamais rien de convenable, il lui faudrait se rendre en basse ville et coincer un couple d'amoureux en goguette, ou trouver un athlète ou deux fraîchement sortis du gymnase. Ce genre de proie lui garantissait toujours un matériel de premier choix, mais avec des spécimens en bonne santé, il y avait toujours un risque de résistance.

Il se rappela les deux mecs noirs qu'il avait attaqués un peu plus d'un an auparavant, un homme jeune en compagnie de son aîné de quarante ans, son père peut-être. Ils lui avaient résisté à coups de couteau et il avait été hospitalisé pendant six semaines. Il s'en était tiré de justesse et c'est à partir de ce moment qu'il avait commencé à douter de ses capacités. Pis, cet incident l'avait poussé à se demander ce que ses maîtres auraient fait de lui s'il avait été mortellement blessé. L'auraient-ils renvoyé à sa famille dans le New Jersey afin de lui assurer des funérailles décentes et chrétiennes ? Ou bien sa carcasse aurait-elle été jetée dans les ténèbres à leur intention ?

La manchette du *New York Post*, abandonné sur le siège à côté de lui, attira l'œil de Mahogany : « La police traque l'assassin. » Il ne put réprimer un sourire. Toutes ses idées de défaite, de faiblesse et de mort s'évaporèrent. Après tout, c'était lui, cet homme, cet assassin, et cette nuit, l'idée d'une capture était risible. Après tout, sa carrière n'était-elle pas approuvée par la plus haute des autorités ? Aucun policier ne pourrait l'incarcérer, aucune cour ne pourrait le juger. Les forces de la loi et de l'ordre, ces forces mêmes qui le poursuivaient à grand renfort de publicité, servaient les mêmes maîtres que lui ; il souhaitait presque qu'un flic minable parvienne à le capturer, l'amène triomphalement devant les juges, rien que pour voir leurs visages quand l'ordre viendrait des ténèbres, pour leur dire que Mahogany était un homme protégé, au-dessus de toutes les lois du code pénal.

Il était vingt-deux heures trente passées. La foule des amateurs de théâtre avait fait son apparition, mais il n'y avait rien d'attirant là-dedans. De toute façon, il devait laisser

s'écouler le flot : se contenter de suivre un ou deux morceaux choisis jusqu'au terminus de la ligne. Il rongea son frein, comme n'importe quel bon chasseur.

Kaufman n'avait pas encore fini à vingt-trois heures, une heure après le moment où il s'était promis de s'échapper. Mais l'exaspération et l'ennui rendaient la tâche plus difficile, et les colonnes de chiffres commençaient à se brouiller devant lui. A vingt-trois heures dix, il jeta son stylo et s'avoua vaincu. Il frotta ses yeux brûlants avec la paume de ses mains jusqu'à ce que sa tête s'emplisse de couleurs,

« Foutre », dit-il.

Il ne jurait jamais en compagnie. Mais une fois de temps en temps, dire « foutre » lui apportait une consolation certaine. Il sortit du bureau, le manteau encore mouillé jeté sur son bras, et se dirigea vers l'ascenseur. Ses membres paraissaient engourdis et ses yeux parvenaient à peine à rester ouverts.

Dehors, il faisait plus froid qu'il ne l'aurait cru et l'air glacé le fit sortir de sa léthargie. Il se dirigea à pied vers le métro de la 34<sup>e</sup> Rue. Il prendrait l'Express jusqu'à Far Rockaway. A la maison dans une heure.

Kaufman et Mahogany l'ignoraient, mais à l'intersection de la 96<sup>e</sup> Rue et de Broadway, la police avait arrêté celui qu'elle croyait être le Tueur du Métro, pris au piège à l'intérieur d'une rame. Un petit homme d'origine européenne, portant un marteau et une scie, avait coincé une femme dans le deuxième wagon et avait menacé de la couper en deux au nom de Jéhovah.

Il était fort douteux qu'il eût été capable de mettre sa menace à exécution. Quoi qu'il en soit, il n'en eut pas l'occasion. Tandis que le reste des passagers (y compris deux marines) observaient la scène, la victime potentielle envoya un coup de pied dans les testicules de son agresseur. Celui-ci laissa tomber son marteau. La jeune femme le ramassa et brisa sa mâchoire inférieure et sa pommette droite avant que les marines n'interviennent.



Quand la rame s'arrêta à la station de la 96<sup>e</sup> Rue, la police l'attendait pour arrêter le Boucher du Métro. Les policiers se précipitèrent dans le compartiment, hurlant comme des déments et complètement terrifiés. Le Boucher gisait dans un coin du wagon, le visage fracassé. Ils l'emportèrent, triomphants. La femme, après avoir été interrogée, rentra chez elle avec les deux marines.

Cet incident fournit une diversion à Mahogany, bien qu'il ne l'ait pas su sur le moment. Il fallut presque toute la nuit à la police pour identifier le prisonnier, celui-ci parvenant à peine à bafouiller et à baver dans sa mâchoire en bouillie. Ce ne fut qu'à trois heures trente du matin que le capitaine Davis, qui venait prendre son service, reconnut Hank Vasarely, un vendeur de fleurs à la retraite demeurant dans le Bronx. Hank, semblait-il, était régulièrement arrêté pour comportement agressif et exhibitionnisme, le tout accompli au nom de Jéhovah. Les apparences étaient trompeuses : il était aussi dangereux que le Lapin de Pâques. Ce n'était pas le Massacreur du Métro. Mais quand les flics l'eurent compris, Mahogany s'était déjà mis à l'œuvre depuis longtemps.

Il était vingt-trois heures quinze quand Kaufman embarqua dans l'Express de Mott Avenue. Il partageait le wagon avec deux autres voyageurs. Une femme noire âgée d'une quarantaine d'années et vêtue d'un manteau pourpre, et un adolescent boutonneux qui fixait avec des yeux égarés le graffiti au plafond proclamant : « Embrasse mon cul blanc. »

Kaufman se trouvait dans le premier wagon. Il avait un trajet de trente-cinq minutes devant lui. Il laissa ses paupières se clore, rassuré par le rythme régulier de la rame. C'était un trajet pénible et il était épuisé. Il ne vit pas les lumières s'éteindre dans le deuxième wagon. Il ne vit pas non plus le visage de Mahogany, regardant à travers la porte vitrée qui séparait les deux voitures, en quête d'un peu plus de viande.

La femme noire descendit à la 14<sup>e</sup> Rue. Personne ne monta.

Kaufman leva brièvement ses paupières, découvrant le quai désert de la station, puis les rabaissa. Les portes se refermèrent en sifflant. Il dérivait dans le *no man's land* tiède qui s'étend

entre le sommeil et l'éveil, et des rêves frémissants naissaient dans sa tête. C'était une sensation agréable. Le train était reparti, vibrant à l'intérieur du tunnel.

Peut-être qu'au fond de son esprit somnolent, Kaufman enregistra l'ouverture des portes qui séparaient les premier et deuxième wagons. Peut-être qu'il sentit le flot soudain de l'air glacé des tunnels et entendit le bruit des roues motrices s'intensifier. Mais il choisit de l'ignorer.

Peut-être même entendit-il les bruits de lutte lorsque Mahogany maîtrisa l'adolescent aux yeux égarés. Mais ces bruits étaient trop lointains et la promesse du sommeil trop tentante. Il continua de somnoler.

Pour une raison inconnue, il rêva à la cuisine de sa mère. Elle découpait des navets et souriait doucement. Il était tout petit dans son rêve et avait les yeux levés vers son visage radieux et absorbé par le travail. Coupe. Coupe. Coupe.

Ses yeux s'ouvrirent dans un sursaut. Sa mère s'évanouit. Le wagon était vide et l'adolescent avait disparu.

Combien de temps était-il resté endormi ? Il ne se rappelait pas avoir vu la rame s'arrêter à la 4<sup>e</sup> Rue Ouest. Il se leva, la tête emplie de coton, et faillit tomber lorsque le train se mit à tanguer violemment. La rame semblait avoir acquis une vitesse respectable. Peut-être le conducteur était-il impatient de rentrer chez lui, de se glisser dans son lit avec sa femme. Ils avançaient à vive allure ; en fait, c'en était même terrifiant.

Il y avait un rideau tiré à la fenêtre de la porte qui séparait les deux wagons, un rideau qu'il ne se rappelait pas avoir vu auparavant. Un soupçon d'inquiétude s'insinua dans l'esprit à présent éveillé de Kaufman. Et s'il avait dormi trop longtemps, et si le contrôleur ne l'avait pas vu en inspectant la rame ? Peut-être qu'ils avaient dépassé Far Rockaway et que le train se précipitait en ce moment même vers le dépôt où on devait le remiser pour la nuit.

« Foutre », dit-il à haute voix.

Devait-il se diriger vers l'avant du train pour aller voir le conducteur ? Quelle question stupide à poser : « Où suis-je ? » A cette heure de la nuit, que pouvait-il espérer d'autre qu'un tombereau d'injures en guise de réponse ?

Puis le train se mit à ralentir.

Une station. Oui, une station. Le train émergea du tunnel pour pénétrer dans la lumière sale de la station de la 4<sup>e</sup> Rue Ouest. Il n'avait manqué aucun arrêt.

Alors, où était passé l'adolescent ?

Ou bien il avait ignoré l'avertissement qui enjoignait aux passagers de ne pas changer de wagon durant le trajet, ou alors il était allé dans la cabine du conducteur à l'avant du train. « Probablement entre les cuisses du conducteur en ce moment même », pensa Kaufman, un rictus aux lèvres. Ça s'était déjà vu. C'était le Palais des Plaisirs, après tout, et tout le monde avait droit à un peu d'amour dans le noir.

Kaufman haussa les épaules. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire de savoir où le garçon était parti ?

Les portes se refermèrent. Personne n'était monté à bord du train. Celui-ci s'éloigna de la station, ses lumières clignotant quand il utilisa un surcroît d'énergie pour prendre de la vitesse.

Kaufman sentit le désir de sommeil l'envahir de nouveau, mais cette peur soudaine de s'égarer avait envoyé une giclée d'adrénaline dans son système et ses membres étaient parcourus par des picotements nerveux.

Et ses sens étaient aiguisés.

Même avec le vacarme des roues sur les rails et celui de la rame en train de tanguer, il entendit un bruit de tissu que l'on déchirait dans la voiture voisine. Est-ce que quelqu'un était en train de déchirer sa chemise ?

Il se leva, saisissant une poignée pour garder l'équilibre.

La fenêtre qui séparait les wagons était totalement occultée par le rideau, mais il la regarda fixement, fronçant les sourcils, comme s'il s'était cru capable d'acquérir soudain une vision aux rayons X. Le wagon roula et tangua. Il avait encore accéléré.

Un autre bruit de déchirure.

Était-ce un viol ?

Poussé par rien d'autre qu'un vague désir de voyeur, il traversa le wagon cahotant vers la porte de séparation, espérant qu'il y aurait un interstice dans le rideau. Ses yeux étaient toujours fixés sur la fenêtre et il ne remarqua pas les taches de sang qu'il piétinait.

Puis...

... son talon glissa. Il baissa les yeux. Son estomac aperçut le sang un peu avant son cerveau et le jambon-viande remonta le long de son œsophage avant de s'arrêter au fond de sa gorge. Du sang. Il aspira plusieurs gorgées d'air fade et détourna les yeux en direction de la fenêtre.

Sa tête disait : Du sang. Rien ne pouvait chasser ce mot de son esprit.

Il n'y avait pas plus d'un mètre ou deux entre lui et la porte à présent. Il fallait qu'il regarde. Il y avait du sang sur son soulier, et un mince filet qui conduisait jusqu'à la voiture voisine, mais il fallait quand même qu'il regarde.

Il le fallait.

Il fit deux nouveaux pas en direction de la porte et examina le rideau à la recherche d'un défaut dans sa cuirasse : un fil arraché à la trame serait suffisant. Il y avait un trou minuscule. Il y colla son œil.

Son esprit refusa d'accepter ce que ses yeux voyaient derrière la porte. Il rejeta ce spectacle incongru, cette vision de cauchemar. Sa raison lui clamait qu'elle ne pouvait pas être réelle, mais sa chair était persuadée du contraire. Son corps devint rigide de terreur. Ses yeux figés étaient impuissants à occulter la scène atroce aperçue à travers le rideau. Il resta près de la porte tandis que le train tanguait de plus belle, alors que son sang reflue des extrémités de son corps et que son cerveau tournoyait sous l'effet du manque d'oxygène. Des points de lumière vive éclatèrent dans son champ de vision, effaçant l'atrocité.

Puis il s'évanouit.

Il était inconscient quand la rame atteignit Jay Street. Il resta sourd à l'annonce du conducteur, qui avertissait tous les passagers de changer de train s'ils désiraient descendre à une station située en aval de la ligne. S'il l'avait entendue, il en aurait contesté le bien-fondé. Aucune rame ne se dégorgeait de tous ses passagers à Jay Street ; le terminus de la ligne se trouvait à Mott Avenue, au-delà du champ de courses de l'Aqueduc, au-delà de l'aéroport Kennedy. Il aurait demandé de

quel train il s'agissait là. Mais il le savait déjà. La vérité se trouvait dans la voiture voisine. Elle souriait d'un air satisfait derrière un tablier en cotte de mailles maculé de sang.

C'était le Train de l'Abattoir.

Il est impossible de mesurer la durée d'un évanouissement profond. Il pouvait s'être écoulé plusieurs secondes ou plusieurs heures quand les yeux de Kaufman se rouvrirent en clignotant et que son esprit entreprit d'évaluer sa situation.

Il était à présent étendu sous un siège, plaqué contre la paroi vibrante du wagon, hors de vue. Le sort était de son côté jusqu'ici, pensa-t-il : les mouvements de la rame avaient dû traîner son corps à l'abri.

Il pensa à l'horreur dans la deuxième voiture et ravala une giclée de vomissure. Il était seul. Où que fût le contrôleur (assassiné, peut-être), il n'avait aucun moyen d'appeler à l'aide. Et le conducteur ? Était-il mort à son tableau de bord ? Le train s'était-il engouffré dans un tunnel inconnu, un tunnel sans aucune station pour l'identifier, roulait-il en ce moment vers sa destruction ?

Et s'il ne risquait pas de mourir dans une collision, il y avait le Boucher, toujours en train de dépecer, séparé de Kaufman par la seule épaisseur d'une porte.

Où qu'il se tournât, un seul nom était écrit sur la porte : la Mort.

Le bruit était assourdissant, surtout maintenant qu'il gisait sur le sol. Les dents de Kaufman tressautaient dans leurs gencives et son visage était engourdi par les vibrations ; même son crâne était douloureux.

Peu à peu, il sentit des forces revenir à ses membres épuisés. Il étira les doigts avec précaution et serra les poings pour accélérer la circulation du sang.

Et à mesure que les sensations lui revenaient, la nausée l'envahissait. Il ne cessait pas de revoir la scène de brutalité sanglante dans la voiture voisine. Il avait déjà vu des photographies de victimes, bien sûr, mais ces meurtres-ci n'avaient rien de commun. Il était dans le même train que le

Boucher du Métro, ce monstre qui suspendait ses victimes par les pieds aux poignées, rasées et nues.

Combien de temps s'écoulerait-il avant que le tueur ne franchisse cette porte pour venir le chercher ? Il était sûr que, si le massacreur ne l'achevait pas, l'angoisse s'en chargerait.

Il entendit un mouvement derrière la porte.

Son instinct prit le dessus. Kaufman s'enfonça un peu plus sous son siège et se recroquevilla sur lui-même, tournant son visage blême d'angoisse vers la paroi. Puis il se recouvrit la tête de ses mains et ferma les yeux avec autant de force qu'un enfant terrorisé par le croquemitaine.

La porte s'ouvrit en glissant. Clic. Woosh. Une bouffée d'air venue des rails. Cet air avait une odeur comme jamais Kaufman n'en avait rencontré ; et il était plus glacé. C'était un air primitif qui envahissait ses narines, un air hostile et insondable. Il en frissonna.

La porte se referma. Clic.

Le Boucher était tout près, Kaufman le savait. Peut-être ne se tenait-il qu'à quelques centimètres de l'endroit où il gisait.

Contemplant-il le dos de Kaufman en ce moment même ? Se baissait-il, le couteau à la main, pour arracher Kaufman à sa cachette comme on arracherait une moule à sa coquille ?

Rien ne se produisit. Il ne sentit aucun souffle sur sa nuque. Son échine ne fut pas tranchée.

Il y eut simplement un bruit de pas près de la tête de Kaufman ; puis ce même bruit en train de s'éloigner.

Le souffle de Kaufman, confiné dans ses poumons jusqu'à la douleur, fut exhalé entre ses dents avec un son rauque.

Mahogany était presque déçu que l'homme endormi soit descendu à la 4<sup>e</sup> Rue Ouest. Il avait espéré une nouvelle pièce cette nuit, pour l'occuper tandis qu'ils descendraient. Mais non : l'homme était parti. De toute façon, cette victime potentielle ne lui avait guère paru robuste. Ce n'était probablement qu'un comptable juif et anémique, pensa-t-il. Sa viande n'aurait pas été de bonne qualité. Mahogany traversa le wagon jusqu'à la cabine du conducteur. Il allait passer le reste du trajet là-bas.

« Seigneur, pensa Kaufman, il va tuer le conducteur. »

Il entendit s'ouvrir la porte de la cabine. Puis la voix du Boucher : basse et rauque :

« Salut.

— Salut. »

Ils se connaissaient.

« Fini ?

— Fini. »

Kaufman fut choqué par la banalité de ce dialogue. Fini ? Qu'est-ce que ça signifiait : fini ?

Il n'entendit pas l'échange qui s'ensuivit car le train pénétrait dans une portion de voie particulièrement bruyante.

Kaufman ne put pas résister plus longtemps à l'envie de voir. Prudemment, il se déploya et regarda par-dessus son épaule vers le bout du wagon. Tout ce qu'il pouvait voir, c'étaient les jambes du Boucher et le bas de la porte ouverte de la cabine. Merde. Il voulait revoir le visage du monstre.

Il y eut un rire.

Kaufman calcula les risques de sa situation : l'arithmétique de la panique. S'il restait là où il était, le Boucher l'apercevrait tôt ou tard et ne ferait qu'une bouchée de lui. D'un autre côté, s'il quittait sa cachette, il courait le risque d'être vu et poursuivi. Quel était le pire des choix : ne pas bouger et mourir pris au piège ; ou tenter de s'enfuir et affronter son Créateur au milieu de la voiture ?

Kaufman se surprit lui-même par son courage : il allait foncer.

Avec une lenteur infinitésimale, il rampa sous le siège sans quitter des yeux une seule minute le dos du Boucher. Une fois sorti, il rampa en direction de la porte. Chaque nouveau pas était une torture, mais le Boucher paraissait trop captivé par sa conversation pour se retourner.

Kaufman avait atteint la porte. Il entreprit de se redresser, tout en essayant de se préparer au spectacle qu'il allait découvrir dans la voiture numéro 2. La poignée se lova dans sa main ; et il fit glisser la porte.

Le bruit des rails s'intensifia, et une vague d'air humide, empestant la glèbe, se jeta sur lui. Le Boucher allait sûrement entendre, ou sentir... Il allait sûrement se retourner...

Mais non. Kaufman se glissa à travers l'ouverture de la porte et pénétra dans la chambre sanglante.

Son soulagement le trahit. Il négligea de refermer correctement la porte derrière lui et les mouvements du train la firent se rouvrir.

La tête de Mahogany sortit de la cabine et ses yeux se braquèrent sur la porte au bout du wagon.

« Merde, qu'est-ce que c'est que ça ? dit le conducteur.

— Je n'ai pas bien refermé la porte. C'est tout. »

Kaufman entendit le Boucher se diriger vers la porte. Il se recroquevilla sur lui-même, boule de consternation, se plaqua contre la paroi, soudain conscient de ce qui grouillait dans ses entrailles. La porte fut refermée de l'autre côté et les bruits de pas s'éloignèrent de nouveau.

Sauvé, du moins pour un temps.

Kaufman ouvrit les yeux, s'endurcissant au spectacle de l'abattoir en face de lui.

Impossible de l'éviter.

Le moindre de ses sens en était envahi : l'odeur des entrailles béantes, la vision des cadavres, le contact du fluide qui maculait le sol sous ses doigts, le bruit des poignées qui craquaient sous le poids des corps, même l'air, auquel le sang donnait un goût de sel. Il était avec la mort absolue dans cette boîte, plongeant dans les ténèbres.

Mais il n'avait plus de nausées à présent. Ne restait comme sensation qu'une répugnance machinale. Il se surprit même à examiner les cadavres avec une certaine curiosité.

La carcasse la plus proche de lui était ce qui restait de l'adolescent boutonneux qu'il avait vu dans la voiture numéro 1. Son corps était suspendu la tête en bas, oscillant au rythme du train, à l'unisson avec ses trois congénères ; danse macabre et obscène. Ses bras pendaient lâchement aux épaules, dans lesquelles on avait pratiqué de larges entailles, afin que les corps se tiennent parfaitement à la verticale.

Chaque partie de l'anatomie du garçon se balançait dans un mouvement hypnotique. La langue, pendant de la bouche béante. La tête, oscillant sous la gorge tranchée. Même le pénis de l'adolescent ballottait de droite à gauche sur son bas-ventre



rasé. La blessure à sa tête et sa jugulaire ouverte déversaient toujours du sang dans un seau noir. Il y avait une certaine élégance dans ce spectacle : le signe d'un travail accompli avec soin.

Derrière ce premier corps se trouvaient les cadavres suspendus de deux jeunes femmes blanches et d'un mâle à la peau basanée. Kaufman inclina la tête pour regarder leurs visages. Ils étaient tout à fait inertes. L'une des deux filles était superbe. Il décida que le mâle avait été portoricain. Tous étaient débarrassés de leurs cheveux et de leurs poils. En fait, l'air était toujours imprégné de l'odeur acre de la tonte. Kaufman se redressa en glissant le long de la paroi et ce fut à ce moment-là que le cadavre de l'une des femmes pivota sur lui-même pour lui présenter une vue dorsale.

Il n'était pas préparé à cette ultime horreur.

La chair de son dos avait été complètement entaillée de la nuque aux fesses et les muscles avaient été écartés pour exposer les vertèbres luisantes. C'était le triomphe suprême de l'habileté du Boucher. Ils se balançaient là, devant lui, ces quartiers d'humanité rasés, saignés, dépecés, ouverts comme des poissons et prêts à être dévorés.

Kaufman faillit sourire devant la perfection de cette horreur. Il sentait une promesse de démence sourdre à la base de son crâne, la tentation de l'oubli, lui offrant sa morne indifférence au monde.

Il fut animé de tremblements incontrôlables. Il sentit ses cordes vocales tenter de former un hurlement. C'était intolérable ; et pourtant, hurler signifiait devenir à brève échéance pareil aux créatures en face de lui.

« Foutre », dit-il, plus fort qu'il n'en avait eu l'intention, puis il s'écarta de la paroi et commença à traverser la voiture en longeant les cadavres oscillants, observant les piles de vêtements et les effets personnels qui reposaient sur les sièges à côté de leurs propriétaires. Sous ses pieds, le sol était poisseux de sang et de lymphe. Même en fermant presque totalement les yeux, il voyait encore trop clairement le sang dans les seaux : il était épais et capiteux, agité d'un tourbillon de caillots.

Il avait dépassé le garçon et pouvait apercevoir devant lui la porte de la voiture numéro 3. Tout ce qu'il avait à faire, c'était franchir ces fourches caudines de l'atroce. Il se força à avancer, essayant d'ignorer ces horreurs, se concentrant sur la porte qui le conduirait vers la raison.

Il avait dépassé la première femme. Plus que quelques mètres, se dit-il, dix pas tout au plus, moins s'il avançait avec confiance.

Puis les lumières s'éteignirent.

« Seigneur », dit-il.

Le train tangua et Kaufman perdit l'équilibre.

Dans l'obscurité totale, il tendit la main à la recherche d'un point d'appui et ses bras vinrent étreindre le cadavre à côté de lui. Avant qu'il n'ait pu se ressaisir, il sentit ses mains s'enfoncer dans la chair tiédasse et ses doigts accrocher les lambeaux de muscles sur le dos de la femme morte, ses ongles toucher les os de son échine. Sa joue embrassa la chair nue de la cuisse.

Il hurla, et alors même qu'il hurlait, les lumières se mirent à clignoter.

Et quand elles se furent rallumées, et quand son hurlement se fut éteint, il entendit le bruit des pieds du Boucher qui traversait la voiture numéro 1 en direction de la porte de séparation.

Il relâcha le corps qu'il étreignait. Son visage était maculé du sang qui jaillissait de la jambe. Il pouvait le sentir sur sa joue, comme une peinture de guerre.

Le hurlement avait éclairci l'esprit de Kaufman et il se sentit soudain investi d'une sorte de force. Il n'y aurait pas de poursuite le long de la rame, il le savait : il n'y aurait plus de lâcheté, plus maintenant. Allait se dérouler une confrontation primitive, deux êtres humains, face à face. Et il n'existait aucune ruse – aucune – qu'il ne fût capable d'employer pour abattre son ennemi. C'était une question de survie, de survie pure et simple.

La poignée de la porte remua.

Kaufman regarda autour de lui à la recherche d'une arme, l'œil clair et calculateur. Son regard tomba sur la pile de vêtements à côté du corps du Portoricain. Il y avait un couteau

reposant au milieu des bagues voyantes et des chaînes plaqué or. Une lame immaculée, longue, probablement la fierté de son propriétaire. Dépassant le corps musclé, Kaufman s'empara du couteau sur la pile. Il se sentait bien avec cette arme dans sa main ; en fait, il se sentait positivement excité.

La porte s'ouvrait, et le visage du massacreur apparut.

Kaufman regarda Mahogany à l'autre bout de l'abattoir. Il n'était pas d'apparence redoutable, rien qu'un quinquagénaire obèse au crâne dégarni. Son visage était épais et ses yeux enfoncés dans leurs orbites. Sa bouche était plutôt petite et ses lèvres délicates. En fait, il avait une bouche de femme.

Mahogany ne comprenait pas d'où était sorti cet intrus, mais il était conscient qu'il s'agissait d'une nouvelle négligence de sa part, d'un nouveau signe d'incompétence manifeste. Il fallait se débarrasser sur-le-champ de cet épouvantail. Après tout, ils ne devaient pas être à plus de deux ou trois kilomètres du terminus. Il fallait qu'il équarrisse ce petit homme et qu'il ait fini de le préparer avant qu'ils n'aient atteint leur destination.

Il s'avança dans la voiture numéro 2.

« Vous dormiez, dit-il en reconnaissant Kaufman. Je vous ai vu. »

Kaufman ne dit rien.

« Vous auriez dû descendre du train. Qu'est-ce que vous essayiez de faire ? De vous cacher ? »

Kaufman gardait toujours le silence.

Mahogany agrippa la poignée du hachoir qui pendait à sa ceinture de cuir bien usagée. Il était maculé de sang, tout comme son tablier en cotte de mailles, son marteau et sa scie.

« Quoi qu'il en soit, dit-il, il faut que je me débarrasse de vous. »

Kaufman leva son couteau. Il avait l'air bien misérable devant l'attirail du Boucher.

« Foutre », dit-il.

Mahogany sourit devant les velléités agressives de ce petit homme.

« Vous n'auriez pas dû voir ceci : ça ne regarde pas les gens comme vous, dit-il, faisant un nouveau pas en direction de Kaufman. C'est un secret. »

« Oh, ainsi il est du genre inspiré par Dieu, hein ? pensa Kaufman. Ça explique tout. »

« Foutre », répéta-t-il.

Le Boucher fronça les sourcils. Il n'appréciait pas l'indifférence que ce petit homme manifestait pour son œuvre, pour sa réputation.

« Nous devons tous mourir un jour, dit-il. Vous devriez être heureux : vous n'allez pas être gaspillé comme tous les autres : je peux vous utiliser. Pour nourrir les Pères. »

La seule réponse de Kaufman fut un sourire. Il ne pouvait plus être terrorisé par ce balourd grotesque.

Le Boucher détacha le hachoir de sa ceinture et le brandit devant lui.

« Un sale petit juif comme vous, dit-il, devrait être content de se rendre utile : devenir un quartier de viande est la plus belle chose à laquelle vous puissiez aspirer. »

Sans prévenir, le Boucher frappa. Le hachoir fendit l'air avec une certaine vitesse, mais Kaufman fit un pas en arrière. Le hachoir déchira sa manche et vint s'enfouir dans le jarret du Portoricain. L'impact trancha à moitié la jambe et le poids du corps ouvrit un peu plus l'entaille. La viande ainsi exposée ressemblait à un steak de premier choix, succulent et appétissant.

Le Boucher essaya d'extraire le hachoir du corps, et ce fut à ce moment-là que Kaufman bondit. Le couteau se propulsa vers l'œil de Mahogany, mais une erreur d'appréciation le conduisit à plonger dans son cou. Il lui transperça la gorge et ressortit de l'autre côté orné d'une perle de sang. En plein dedans. Du premier coup. En plein dedans.

Mahogany ressentit la présence de la lame dans son cou comme une sensation d'étouffement, presque comme s'il s'était coincé un os de poulet dans la gorge. Il émit un toussotement machinal et ridicule. Du sang jaillit de ses lèvres, les peinturlurant comme du rouge à lèvres la bouche d'une femme. Le hachoir tomba sur le sol.

Kaufman retira le couteau. Des deux blessures jaillirent deux petites cascades de sang.

Mahogany s'effondra sur ses genoux, regardant le couteau qui l'avait tué. Le petit homme l'observait d'un air tout à fait impassible. Il disait quelque chose, mais les oreilles de Mahogany étaient sourdes à ses remarques, comme s'il s'était trouvé sous l'eau.

Mahogany devint soudain aveugle. Il eut une bouffée de nostalgie en pensant à ses sens quand il sut qu'il ne verrait ni n'entendrait plus jamais. C'était la mort : elle était sur lui, cela ne faisait aucun doute.

Mais ses mains percevaient encore le tissu de son pantalon, ainsi que les taches brûlantes sur sa peau. Sa vie paraissait s'éclipser sur la pointe des pieds tandis que ses doigts se tendaient vers un dernier sens... puis son corps s'affaissa, et ses mains, et sa vie, et son devoir sacré ployèrent sous une masse de chair grise.

Le Boucher était mort.

Kaufman aspira plusieurs bouffées d'air fade dans ses poumons et agrippa une poignée pour faire retrouver l'équilibre à son corps tremblant. Des larmes vinrent brouiller le spectacle autour de lui. Il s'écoula un certain temps : il n'en perçut pas la durée ; il était perdu dans son rêve de victoire.

Puis le train commença à ralentir. Il sentit, il entendit les freins que l'on actionnait. Les cadavres suspendus oscillèrent vers l'avant à mesure que la rame perdait de la vitesse, ses roues grinçant sur des rails qui exsudaient la fange.

La curiosité s'empara de Kaufman.

Le train allait-il stopper dans l'abattoir souterrain du Boucher, un abattoir décoré des quartiers de viande qu'il avait amassés au cours de sa carrière ? Et le conducteur hilare, si indifférent au massacre, qu'allait-il faire une fois le train immobilisé ? Ce qui allait arriver n'avait désormais plus d'importance. Il pouvait faire face à n'importe quoi ; observe et attends.

Le haut-parleur grésilla. La voix du conducteur :

« On est arrivés, mec. Vaut mieux prendre ta place, hein ? »  
Prendre ta place ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

Le train avait adopté l'allure d'un escargot. Derrière les vitres, tout était plus noir que jamais. Les lumières clignotèrent, puis s'éteignirent. Cette fois-ci, elles ne se rallumèrent pas.

Kaufman demeura dans des ténèbres absolues.

« Nous repartons dans une demi-heure », dit le haut-parleur, du même ton que celui d'une annonce banale.

La rame s'était immobilisée. Le bruit de ses roues sur les rails, le souffle de l'air sur son passage, auxquels Kaufman s'était habitué, étaient soudainement absents. Il n'entendait plus que le grésillement du haut-parleur. Il ne voyait toujours rien.

Puis un sifflement. Les portes s'ouvraient. Une odeur pénétra dans la voiture, une odeur si caustique que Kaufman plaqua une main sur sa bouche pour l'empêcher de s'insinuer en lui.

Il resta immobile, silencieux, la main à la bouche, durant ce qui lui sembla être une éternité. Je ne vois pas le mal. Je n'entends pas le mal. Je ne dis pas le mal.

Puis il y eut une faible lueur derrière la vitre. Elle découpa l'ouverture de la porte en silhouette et se fit peu à peu plus intense. Bientôt, il y eut assez de lumière dans la voiture pour que Kaufman puisse distinguer le corps affaîssé du Boucher à ses pieds et les quartiers de viande jaunâtres qui pendaient de chaque côté de lui.

Il y eut un murmure aussi, venu de l'obscurité autour du train, un rassemblement de voix ténues, comme des voix d'insectes. Dans le tunnel, titubant vers le train, se trouvaient des êtres humains. Kaufman distinguait leurs silhouettes à présent. Certains d'entre eux portaient des torches, qui brillaient d'une lumière brune et terne. Le bruit était peut-être produit par leurs pieds traînant dans la boue, ou par leurs langues claquant dans leurs bouches, ou par les deux.

Kaufman n'était plus aussi naïf qu'il l'avait été une heure auparavant. Pouvait-il subsister un doute sur les intentions de ces créatures qui émergeaient des ténèbres pour se diriger vers le train ? Le Boucher avait massacré ces hommes et ces femmes pour fournir de la viande à ces cannibales, et ils convergeaient,

comme des gourmets vers un dîner de têtes, afin de manger dans leur wagon-restaurant.

Kaufman se baissa et ramassa le hachoir que le Boucher avait laissé tomber. Le bruit des créatures qui approchaient était un peu plus fort à chaque instant. Il recula de quelques pas pour s'éloigner des portes ouvertes, mais ce fut pour s'apercevoir que les portes derrière lui étaient également ouvertes, et qu'il y avait aussi un murmure qui s'approchait dans cette direction. Il se plaqua contre l'un des sièges et il allait se réfugier sous lui quand une main, frêle et mince jusqu'à en être presque transparente, apparut à la porte.

Il ne parvenait pas à détourner les yeux. Ce n'était plus la terreur qui le figeait comme elle l'avait fait près de la vitre. Il voulait voir.

La créature pénétra dans la voiture. Les torches derrière elle plongeaient son visage dans l'ombre, mais ses contours étaient clairement visibles.

Elle n'avait rien de très remarquable.

Elle avait deux bras et deux jambes tout comme lui ; sa tête n'était pas d'une forme anormale. Son corps était petit, et les efforts qu'elle avait accomplis pour monter dans le train lui avaient donné un souffle court. Elle semblait plus gériatrique que psychotique ; des générations de mangeurs d'hommes fictifs ne l'avaient pas préparé à cette poignante vulnérabilité.

Derrière elle, des créatures similaires émergeaient des ténèbres, avançaient en titubant vers le train. En fait, il en arrivait à chaque porte.

Kaufman était pris au piège. Il soupesa le hachoir dans sa main, trouvant l'équilibre de l'arme, prêt à affronter ces monstres antiques. On avait apporté une torche dans la voiture et elle illuminait les visages des meneurs.

Ils étaient complètement chauves. La chair, flasque sur leur visage, était tendue au-dessus de leur crâne, tendue à en être luisante. Il y avait des taches de pourriture et de maladie sur leur peau, et par endroits, les muscles s'étaient flétris jusqu'à ne plus être que du pus noirâtre, à travers lequel on apercevait l'os d'une pommette ou d'une tempe. Certains d'entre eux étaient nus comme des nouveau-nés, et leurs corps charnus,

syphilitiques, étaient à peine sexués. Ne restait de leurs seins que des poches flasques qui pendaient à leur torse, leurs organes génitaux s'étaient contractés jusqu'à disparaître.

Il y avait pire que la vision de ces corps nus : le spectacle de ceux qui étaient couverts de lambeaux de vêtements. Kaufman eut vite fait de comprendre que les haillons pourrissants jetés par-dessus leurs épaules ou noués à leur taille étaient faits de peau humaine. Pas une, mais une douzaine ou plus, jetées en vrac les unes au-dessus des autres, comme des trophées pathétiques.

Les meneurs de cette grotesque caravane avaient atteint les corps à présent, et leurs mains graciles s'étaient posées sur les quartiers de viande et couraient le long de la chair rasée d'une façon qui suggérait un plaisir sensuel. Leurs langues dansaient au coin de leurs bouches, les jets de leur salive se posaient sur la viande. Les yeux des monstres clignotaient d'appétit et de passion.

L'un d'entre eux finit par apercevoir Kaufman.

Ses yeux s'arrêtèrent de cligner l'espace d'un instant, puis se fixèrent sur lui. Une expression interrogative envahit son visage, gravant sur ses traits une parodie d'étonnement.

« Toi », dit-il.

Sa voix était aussi asséchée que les lèvres dont elle était issue.

Kaufman leva légèrement le hachoir, calculant ses chances. Il y en avait peut-être une trentaine dans la voiture, et bien plus encore à l'extérieur. Mais ils avaient l'air si faibles, et ils n'avaient pas d'autres armes que leur peau et leurs os.

Le monstre reprit la parole, d'une voix tout à fait modulée, avec les accents d'un homme jadis cultivé, jadis charmant.

« Tu es venu après l'autre, n'est-ce pas ? »

Il baissa les yeux vers le corps de Mahogany. De toute évidence, il avait très vite saisi la situation.

« Trop vieux », dit-il, dirigeant à nouveau ses yeux glauques vers Kaufman, l'étudiant avec attention.

« Allez vous faire foutre », dit Kaufman.

La créature tenta d'esquisser un sourire cynique, mais elle avait presque oublié la technique nécessaire et le résultat ne fut



qu'une grimace, laquelle révéla une bouche pleine de dents systématiquement taillées en pointe.

« C'est toi qui dois accomplir cela pour nous à présent, dit-elle avec un sourire bestial. Nous ne pouvons pas survivre sans nourriture. »

Sa main tapota la masse de chair humaine. Kaufman n'avait aucune réponse en tête. Il se contenta de regarder avec dégoût les ongles de l'autre s'insinuer dans la raie des fesses, tâtant les contours des muscles tendres.

« Cela nous dégoûte autant que toi, dit la créature. Mais nous sommes obligés de consommer cette viande, sinon nous périrons. Dieu sait que je n'ai aucun appétit pour ceci. »

La chose n'en bavait pas moins de plus belle.

Kaufman retrouva sa voix. Elle était faible, plus en raison de la confusion de ses sentiments qu'à cause de la peur.

« Qu'êtes-vous ? » Il se souvint du barbu au comptoir du bar. « Etes-vous des accidents de la nature ?

— Nous sommes les Pères de la Ville, dit la chose. Et ses mères, et ses fils et ses filles. Ceux qui édifient ses immeubles, ceux qui édictent ses lois. Nous avons créé cette ville.

— New York ? dit Kaufman. Le Palais des Plaisirs ?

— Bien avant que tu ne sois né, bien avant que la vie ne soit née. »

Tandis que la créature parlait, ses ongles couraient sous la peau du corps équarri, découpant la mince couche élastique de muscle appétissant. Derrière Kaufman, ses congénères avaient commencé à décrocher les cadavres des poignées, et leurs mains reposaient avec la même délicatesse sur leurs seins et sur leurs flancs charnus. Eux aussi avaient entrepris de découper la viande.

« Tu nous en apporteras encore, dit le Père. Encore de la viande pour nous. L'autre était faible. »

Kaufman le regarda, incrédule.

« Moi ? dit-il. Vous nourrir ? Pour qui me prenez-vous ?

— Tu dois le faire pour nous, et pour ceux qui sont plus anciens que nous. Pour ceux qui sont nés avant l'avènement de cette ville, lorsque l'Amérique n'était que forêts et déserts. »

Sa main frêle désigna l'extérieur du train. Le regard de Kaufman suivit le doigt pointé vers les ténèbres. Il y avait quelque chose dehors, quelque chose qu'il n'avait pas vu auparavant ; quelque chose qui était plus vaste que n'importe quel être humain.

La horde de créatures s'écarta pour laisser passer Kaufman, pour qu'il puisse examiner de plus près ce qui se trouvait dehors, mais ses pieds refusaient de bouger.

« Va », dit le Père.

Kaufman pensa à la ville qu'il avait adorée. Étaient-ce là ses anciens, ses philosophes, ses créateurs ? Il était bien obligé de le croire. Peut-être se trouvait-il des personnes à la surface – des bureaucrates, des politiciens, des autorités de toute sorte – qui avaient connaissance de cet horrible secret et dont les vies étaient consacrées à la préservation de ces abominations, dont l'activité consistait à leur procurer de la nourriture, comme les sauvages offraient des agneaux à leurs dieux. Ce rituel avait quelque chose d'horriblement familier. Il trouvait une résonance en lui – pas dans l'esprit conscient de Kaufman, mais dans son moi plus profond, plus ancien.

Ses pieds, refusant d'obéir à son esprit, s'inclinant devant son instinct d'adoration, avancèrent. Il traversa l'allée formée par les corps et descendit du train.

La lueur des torches éclairait à peine les ténèbres infinies du dehors. L'air semblait solide tant il était imprégné du parfum de la glèbe ancienne. Mais Kaufman ne sentait rien. La tête baissée, il avait toutes les peines du monde à ne pas s'évanouir de nouveau.

Il était là : le précurseur de l'homme. Le premier Américain, qui avait fait cette terre sienne avant les Passamaquoddy et les Cheyennes. Ses yeux, s'il avait des yeux, étaient posés sur lui.

Son corps tressauta. Ses dents s'entrechoquèrent.

Il entendait les bruits émis par cette anatomie : cliquetis, craquements, sanglots.

Cela s'agita furtivement dans les ténèbres.

Le bruit de ses mouvements était foudroyant. Comme une montagne en train de se redresser.

Le visage de Kaufman était levé vers lui, et sans réfléchir à ce qu'il faisait ni à ses raisons, il tomba à genoux dans la merde devant le Père des Pères.

Chaque jour de sa vie l'avait conduit à ce jour, chaque instant l'avait poussé vers cet instant indicible de terreur sacrée.

S'il y avait eu assez de lumière dans cet abîme pour qu'il ait pu voir Sa totalité, peut-être son cœur médiocre aurait-il explosé. Il le sentit voleter dans sa poitrine quand il aperçut ce qu'il vit.

C'était un géant. Sans tête ni membres. Sans aucun trait analogue à ceux d'un être humain, sans le moindre organe sensé ni sensitif. Si cela rappelait quelque chose, c'était un banc de poissons. Un millier de mufles remuant à l'unisson, gonflant, s'épanouissant et se flétrissant en mesure. C'était iridescent, comme un monceau de perles, mais c'était d'une couleur plus profonde que toutes les couleurs que Kaufman avait jamais connues, d'une couleur innommable.

C'était tout ce que Kaufman pouvait voir, et c'était bien plus que ce qu'il aurait souhaité voir. Il y avait bien d'autres choses dans les ténèbres, clignotant et ondoyant.

Mais il ne pouvait pas regarder plus longtemps. Il détourna les yeux et à ce moment-là, un ballon de football fut lancé hors du train et alla rouler devant le Père.

Du moins crut-il qu'il s'agissait d'un ballon de football, jusqu'à ce qu'il regarde l'objet avec plus d'attention et s'aperçoive que c'était une tête, la tête du Boucher. La peau de son visage avait été réduite en lambeaux. Elle luisait de sang, gisant devant son Seigneur.

Kaufman détourna les yeux et se dirigea vers le train. Chaque partie de son corps semblait sangloter, excepté ses yeux. Ceux-ci avaient été brûlés par la vision de ce qui était derrière lui, les larmes s'évaporaient avant d'en sortir.

A l'intérieur de la voiture, les créatures avaient déjà entamé leur dîner. L'une d'elles, vit-il, avait extrait de son orbite ce morceau de choix qu'était l'œil bleu d'une femme. Une autre avait une main dans sa bouche. Aux pieds de Kaufman reposait le corps décapité du Boucher, saignant toujours abondamment là où on lui avait tranché la nuque à coups de dents.

Le petit Père qui avait parlé précédemment à Kaufman se tenait en face de lui.

« Tu nous serviras ? » demanda-t-il, doucement, comme on demande à une vache d'avancer.

Kaufman avait les yeux fixés sur le hachoir, symbole de la fonction du Boucher. Les créatures quittaient la voiture à présent, traînant derrière elle les corps à demi dévorés. A mesure que les torches désertaient le wagon, l'obscurité revenait.

Mais avant que les lumières n'aient complètement disparu, le Père tendit une main et saisit le visage de Kaufman, le forçant à tourner la tête afin de se regarder dans la vitre sale de la voiture.

Ce n'était qu'un pâle reflet, mais Kaufman voyait bien à quel point il avait changé. Plus blême que nul homme n'aurait dû l'être, couvert de sang et de fange.

La main du Père tenait toujours la tête de Kaufman et son index s'enfonça brutalement au fond de sa bouche, au fond de sa gorge, l'ongle venant lui racler le palais. Kaufman s'étouffa de cette intrusion, mais il n'avait plus la volonté suffisante pour la repousser.

« Sers, dit la créature. En silence. »

Trop tard, Kaufman comprit l'intention de ses doigts...

Soudain, sa langue fut saisie dans une étreinte de fer et tordue à sa base. Kaufman, en état de choc, laissa tomber le hachoir. Il tenta de hurler mais aucun son ne vint. Le sang avait empli sa gorge, il entendit sa chair se déchirer, se convulsa de douleur.

Puis la main sortit de sa bouche et les doigts couverts de sang et de salive se retrouvèrent devant son visage, avec sa langue tenue entre le pouce et l'index.

Kaufman était muet.

« Sers », dit le Père, et il engloutit la langue dans sa propre bouche, la mâchant avec une satisfaction évidente. Kaufman tomba à genoux, dégorgeant son sandwich.

Le Père s'éloignait déjà dans les ténèbres ; le reste des anciens avaient disparu dans leur tanière jusqu'à la nuit suivante.

Le haut-parleur grésilla.

« On rentre », dit le conducteur.

Les portes se refermèrent en sifflant et le bruit de l'électricité parcourut la rame. Les lumières frémirent, s'éteignirent, puis se rallumèrent.

Le train se mit à bouger.

Kaufman était étendu sur le sol, le visage inondé de larmes, des larmes de déconfiture et de résignation. Il allait se vider de son sang, décida-t-il, là où il gisait. Sa mort n'aurait aucune importance. De toute façon, c'était un monde pourri.

Le conducteur le réveilla. Il ouvrit les yeux. Le visage qui le regardait était noir et dénué de toute hostilité. Il eut un large sourire. Kaufman essaya de dire quelque chose, mais sa bouche était scellée par le sang séché. Il secoua la tête de droite à gauche comme un vieux radoteur essayant de cracher un mot. Rien ne vint sinon quelques grognements.

Il n'était pas mort. Il ne s'était pas vidé de son sang.

Le conducteur le redressa sur ses genoux, lui parlant comme s'il avait été un enfant de trois ans.

« Tu as un boulot, mec : ils sont très contents de toi. »

Le conducteur s'était léché les doigts et frottait les lèvres gonflées de Kaufman, s'efforçant de les séparer.

« Beaucoup à apprendre avant demain soir... »

Beaucoup à apprendre. Beaucoup à apprendre.

Il fit descendre Kaufman du train. Ils se trouvaient dans une station qu'il n'avait jamais vue auparavant. Elle était carrelée de blanc et absolument immaculée ; un paradis pour chef de station. Aucun graffiti ne défigurait les murs. Il n'y avait aucun distributeur de jetons, mais d'un autre côté, il n'y avait aucun portillon et aucun passager. C'était une ligne sur laquelle ne circulait qu'une seule rame : le Train de l'Abattoir.

Un groupe d'employés du service d'entretien s'affairait déjà à nettoyer le sang sur le sol et les sièges de la voiture. Quelqu'un déshabillait le corps du Boucher, afin de le préparer à être expédié dans le New Jersey. Tout autour de Kaufman, on se mettait au travail.

Une ondée de lumière matinale se déversait à travers une grille dans le toit de la station. Des particules de poussière flottaient entre les poutres, tourbillonnant sans cesse. Kaufman les regarda, fasciné. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau depuis son enfance. Adorable poussière. Tourbillonne, tourbillonne.

Le conducteur avait réussi à ouvrir la bouche de Kaufman. Celle-ci était trop meurtrie pour qu'il puisse remuer les lèvres, mais au moins pouvait-il respirer sans peine. Et la douleur commençait déjà à s'estomper.

Le conducteur lui sourit, puis se tourna vers les autres ouvriers de la station.

« J'aimerais vous présenter le remplaçant de Mahogany. Notre nouveau Boucher », annonça-t-il.

Les ouvriers regardèrent Kaufman. Il y avait une certaine déférence sur leur visage, qu'il trouva séduisante.

Kaufman leva les yeux vers le soleil, dont la lumière tombait à présent tout autour de lui. Il secoua la tête, indiquant qu'il souhaitait monter à l'air libre. Le conducteur acquiesça et le conduisit vers un escalier assez raide qui menait à un large couloir, et de là au trottoir.

C'était une journée magnifique. Le ciel lumineux au-dessus de New York était strié de filaments de nuages rose pâle et l'air embaumait le matin.

Les rues et les avenues étaient pratiquement vides. Au loin, un taxi traversait de temps en temps un carrefour, et le bruit de son moteur n'était qu'un murmure ; un jogger passa en transpirant de l'autre côté de la rue.

Très bientôt, ces mêmes trottoirs déserts grouilleraient de monde. La ville vaquerait à ses occupations dans l'ignorance, ne sachant pas sur quoi elle était bâtie, ni à quoi elle devait son existence. Sans hésiter, Kaufman tomba à genoux et embrassa le béton sale de ses lèvres sanglantes, jurant en silence une loyauté éternelle à sa pérennité.

Le Palais des Plaisirs reçut ce témoignage d'adoration sans le moindre commentaire.

# ***Jack et le Cacophone***

Pour quelle raison les puissances des ténèbres (qu'elles tiennent une cour éternelle ! qu'elles chient éternellement leur lumière sur la tête des damnés !) l'avaient dépêché de l'enfer pour tourmenter Jack Polo, voilà ce que le Cacophone ne parvenait pas à découvrir. Chaque fois qu'il transmettait par la voix hiérarchique une timide requête à son maître, se contentant de demander : « Qu'est-ce que je fais ici ? », on y répondait en le tançant vertement pour sa curiosité. Ça ne le regardait pas, affirmait-on ; qu'il se contente d'accomplir son travail. Ou de mourir à la tâche. Et après avoir passé six mois à s'acharner sur Polo, le Cacophone commençait à considérer l'anéantissement comme une issue désirable. Cette incessante partie de cache-cache ne profitait à personne et ne faisait que plonger le Cacophone dans une immense frustration. Il redoutait les ulcères, il redoutait la lèpre psychosomatique (une affection à laquelle les démons de bas étage tels que lui étaient fort sensibles), et pis, il redoutait de perdre son calme et de tuer l'homme qui lui avait été assigné au cours d'une crise de rage incontrôlable.

Qui était Jack Polo, après tout ?

Un importateur de cornichons ; par les couilles du Lévitique, ce n'était qu'un importateur de cornichons. Sa vie était banale, sa famille était terne, ses opinions politiques étaient simplistes et ses croyances théologiques inexistantes. Cet homme était un zéro pointé, une des créatures les plus insignifiantes que la nature ait jamais engendrées – pourquoi se soucier d'un tel minable ? Ce n'était nullement Faust, un faiseur de pactes, un vendeur d'âmes. Cette créature n'y regarderait pas à deux fois devant la chance d'acquérir une inspiration divine : il reniflerait, hausserait les épaules et continuerait d'importer ses cornichons.

Et pourtant, le Cacophone resterait enchaîné à cette maison, chaque longue journée et chaque longue nuit, jusqu'à ce qu'il ait fait de cet homme un cinglé, ou quelque chose d'approchant. Cette tâche allait se révéler fort longue, sinon interminable. Oui,



il y avait des moments où même la lèpre psychosomatique paraissait supportable si son déclenchement devait le rendre inapte à poursuivre cette mission impossible.

Pour sa part, Jack J. Polo continuait à être le plus insouciant des hommes. Il avait toujours été ainsi ; en fait, l'histoire de sa vie était jonchée des victimes de sa naïveté. Quand sa défunte et peu regrettée épouse l'avait trompé (il s'était trouvé dans la maison à deux occasions lorsque cela s'était produit, en train de regarder la télévision), il en avait été le dernier informé. Et tous les indices qu'ils avaient laissés derrière eux ! Un homme sourd, muet et aveugle en serait devenu soupçonneux. Pas Jack. Il s'affairait à sa morne besogne et ne remarquait jamais le parfum de l'after-shave de l'amant de sa femme, pas plus que la régularité anormale avec laquelle celle-ci changeait les draps du lit conjugal.

Il se montra aussi désintéressé par la tournure des événements lorsque sa fille cadette Amanda lui avoua être lesbienne. Sa seule réponse fut un soupir accompagné d'un regard d'incompréhension.

« Enfin, tant que tu n'es pas enceinte, ma chérie », répondit-il, puis il sautilla jusqu'au jardin, plus allègre que jamais.

Quelles chances une furie avait-elle face à un tel homme ?

Pour une créature entraînée à fouiller de ses doigts les blessures de l'âme humaine, Polo offrait une surface si glaciale, si totalement dénuée de marques caractéristiques que le plus malin des démons ne serait pas parvenu à y trouver la moindre prise.

Les événements ne semblaient pas laisser de trace sur cette parfaite indifférence. Les catastrophes de sa vie ne paraissaient laisser aucune cicatrice sur l'esprit de Polo. Quand il finit par être confronté à la vérité sur l'infidélité de sa femme (il les trouva tous les deux en train de baiser dans la baignoire), il ne réussit pas à se forcer à être blessé ou humilié.

« Ce sont des choses qui arrivent », se dit-il, sortant à reculons de la salle de bains pour les laisser finir ce qu'ils avaient commencé.

« *Che sera, sera.* »

*Che sera, sera.* L'homme marmonnait cette damnée phrase avec une régularité monotone. Il semblait vivre animé par cette philosophie fataliste, laissant les attaques lancées sur sa virilité, sur ses ambitions et sur sa dignité glisser sur son ego comme de l'eau de pluie sur son crâne chauve.

Le Cacophone avait entendu la femme de Polo tout avouer à son mari (il était suspendu au lustre la tête en bas, invisible comme toujours) et la scène l'avait fait grimacer. Voilà une pécheresse envahie par la détresse, qui suppliait qu'on l'accuse, qu'on l'agonisse d'injures, qu'on la batte même, et au lieu de lui donner satisfaction en lui montrant sa haine, Polo s'était contenté de hausser les épaules et de la laisser parler sans interruption, jusqu'à ce qu'elle ait dit tout ce qu'elle avait sur le cœur. Elle avait fini par s'en aller, plus par frustration et par chagrin que par honte : le Cacophone l'avait entendue dire à son miroir à quel point elle se sentait insultée par l'absence totale de colère vertueuse de son mari. Peu de temps après, elle s'était jetée du balcon du cinéma Roxy.

Son suicide servit en partie les desseins du démon. Une fois la femme disparue et les filles parties de la maison, il pouvait concevoir des plans plus élaborés pour plonger sa victime dans la détresse, sans se soucier du risque de révéler sa présence à des créatures que les puissances n'avaient pas désignées comme cibles.

Mais l'absence de la femme laissait la maison vide durant toute la journée, et cette circonstance devint un fardeau d'ennui que le Cacophone trouvait à peine supportable. Les heures qu'il passait tout seul dans la maison, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, lui paraissaient souvent éternelles. Il errait sans but dans la demeure, élaborant des projets de vengeance bizarres et impraticables sur l'homme Polo, arpentait les pièces, le cœur malade, au rythme du cliquetis que produisait la maison à mesure que les radiateurs se refroidissaient et du bourdonnement qu'émettait le réfrigérateur quand il se rallumait. La situation devint rapidement si désespérée que l'arrivée du courrier fut intronisée point culminant de la journée, et une insondable mélancolie envahissait le Cacophone

lorsque le facteur n'avait rien à délivrer et passait à la maison voisine sans s'arrêter.

Quand Jack rentrait, la partie reprenait de plus belle. D'abord, quelques passes pour s'échauffer : il accueillait Jack à la porte et empêchait sa clé de tourner dans la serrure. L'affrontement se poursuivait une minute ou deux jusqu'à ce que Jack parvienne accidentellement à surmonter la résistance du Cacophone et gagne la partie. Une fois à l'intérieur de la maison, il commençait à faire danser les abat-jour. L'homme ignorait en général ses performances, quelle que soit la violence des oscillations. Peut-être haussait-il les épaules en murmurant : « Affaïssement de terrain », commentaire suivi de l'inévitable : « *Che sera, sera.* »

Dans la salle de bains, le Cacophone avait décoré le siège des cabinets avec le contenu d'un tube de dentifrice et bouché le pommeau de la douche avec du papier hygiénique mouillé. Il partageait même la douche avec Jack, suspendu, invisible, à la tringle du rideau et murmurait des suggestions obscènes à son oreille. Ça marchait toujours, apprenait-on aux démons lors de leurs études universitaires. Le coup des obscénités à l'oreille ne manquait jamais de troubler les clients, cela leur faisait croire que c'étaient eux-mêmes qui concevaient ces actes pernicioseux et les conduisait au dégoût, puis au rejet d'eux-mêmes, et finalement à la folie. Bien sûr, dans certains cas, les victimes étaient si enflammées par ces suggestions murmurées qu'elles sortaient dans la rue pour les mettre en pratique. Dans de telles circonstances, la victime était souvent arrêtée et incarcérée. La prison la conduirait à de nouveaux crimes et à une lente érosion de ses réserves morales – et la victoire était acquise de cette manière. D'une façon ou d'une autre, la démence finissait toujours par l'emporter.

Sauf que, pour une raison inconnue, cette règle ne s'appliquait pas à Polo ; il était imperturbable : une forteresse de décence.

En fait, au train où allaient les choses, c'était le Cacophone qui allait craquer. Il était fatigué ; si fatigué. Des journées entières passées à tourmenter le chat, à lire les bandes dessinées dans le journal de la veille, à regarder les jeux télévisés : tout

cela épuisait le démon. Ces derniers temps, il s'était pris de passion pour la femme qui habitait en face de chez Polo. C'était une jeune veuve ; et elle semblait passer la plus grande partie de son temps à faire le tour de sa maison en tenue d'Eve. C'était presque intolérable, parfois, au milieu d'une journée où le facteur n'était pas passé, de regarder cette femme et de savoir qu'il ne pourrait jamais sortir de la maison de Polo.

Telle était la loi. Le Cacophone était un démon mineur et ses capacités à capturer les âmes étaient strictement confinées au périmètre de la maison de sa victime. Faire un seul pas dehors signifiait renoncer à tout pouvoir sur ladite victime : se mettre à la merci de l'humanité.

Durant les mois de juin et de juillet, et durant la majeure partie du mois d'août, il transpira dans sa prison, et durant ces mois de chaleur étouffante, Jack Polo répondit par une totale indifférence aux assauts du Cacophone.

C'était profondément embarrassant, et le démon sentait sa confiance en soi s'effriter peu à peu, voyant que sa victime terne survivait à toutes les ruses qu'il déployait pour l'abattre.

Le Cacophone pleura.

Le Cacophone hurla.

Dans une crise d'angoisse incontrôlable, il fit bouillir l'eau de l'aquarium, anéantissant les poissons rouges.

Polo n'entendit rien. Ne vit rien.

Finalement, à la fin du mois de septembre, le Cacophone enfreignit une des règles primordiales des créatures de sa condition et en appela directement à ses maîtres.

L'automne est la saison de l'enfer, et les démons des échelons supérieurs se sentaient d'humeur bénigne. Ils condescendirent à entendre leur créature.

« Que désires-tu ? demanda Belzébuth, sa voix assombrissant l'atmosphère du salon,

— Cet homme..., commença le Cacophone d'une voix nerveuse.

— Oui ?

— Ce Polo...

— Oui ?

— Je n'ai pas de prise sur lui. Je ne parviens pas à semer la panique dans son esprit, ni la peur, ni même une légère inquiétude. Je suis stérile, Seigneur des Mouches, et je souhaite que l'on abrège mes souffrances. »

L'espace d'un instant, le visage de Belzébuth s'esquissa dans le miroir au-dessus de la cheminée,

« Tu souhaites quoi ? »

Belzébuth était à moitié éléphant, à moitié guêpe. Le Cacophone était terrifié.

« Je... je veux mourir.

— Tu ne peux pas mourir.

— Je veux quitter ce monde. Juste quitter ce monde. M'évanouir. Etre remplacé,

— *Tu ne mourras point.*

— Mais je n'arrive pas à le briser ! hurla le Cacophone, éclatant en sanglots.

— Tu le dois.

— Pourquoi ?

— Parce que nous te l'ordonnons. » Belzébuth utilisait toujours le « nous » royal, bien que n'étant pas qualifié pour le faire.

« Laissez-moi au moins savoir pourquoi je me trouve dans sa maison, supplia le Cacophone. Qui est-il ? Rien ! Il n'est rien ! »

Belzébuth trouva cela hilarant. Il éclata de rire, bourdonna, barrit.

« Jack Johnson Polo est le fils d'un des sectataires de l'Église du Salut-Perdu. Il nous appartient.

— Mais pourquoi voudriez-vous de lui ? Il est si banal.

— Nous le voulons parce que son âme nous a été promise et parce que sa mère ne nous l'a pas livrée. Ni elle-même, d'ailleurs. Elle nous a trompés. Elle est morte dans les bras d'un prêtre et a été escortée saine et sauve jusqu'au... »

Le mot qui suivit était un anathème. Le Seigneur des Mouches arriva à peine à le prononcer.

« ... Ciel », dit Belzébuth, la voix brisée par un sentiment de regret infini.

« Le Ciel », dit le Cacophone, ne sachant pas tout à fait ce que l'on entendait par ce mot.

« Polo doit être tourmenté au nom de l'Ancien, tourmenté et châtié pour les crimes de sa mère. Aucune torture ne serait trop dure pour une famille qui nous a trompés.

— Je suis épuisé, supplia le Cacophone, osant s'approcher du miroir. S'il vous plaît. Je vous en prie.

— Empare-toi de cet homme, dit Belzébuth, ou tu souffriras à sa place. »

La silhouette dans le miroir agita sa trompe jaune et noir, puis s'évanouit.

« Où est ta fierté ? dit la voix du maître en s'éloignant. Ta fierté, Cacophone, ta fierté. »

Puis il disparut.

Dans sa frustration, le Cacophone saisit le chat et le jeta dans la cheminée, où il fut rapidement réduit en cendres. Si seulement la loi lui permettait d'exercer sa cruauté avec autant de facilité sur la chair humaine, pensa-t-il. Si seulement. Si seulement. Alors, il ferait endurer de telles tortures à Polo. Mais non. Le Cacophone connaissait les lois comme la paume de sa main ; ses professeurs les avaient gravées au fer rouge sur son cortex alors qu'il n'était qu'un jeune démon. Et la première loi disait : « Tu ne dois pas poser la main sur ta victime. »

On ne lui avait jamais dit pourquoi cette loi avait été édictée, mais elle existait bel et bien.

« Tu ne dois pas... »

Le processus lent et douloureux continua donc, jour après jour, et l'homme ne donnait toujours aucun signe de faiblesse. Durant les semaines qui suivirent, le Cacophone tua deux autres chats que Polo avait ramenés chez lui pour remplacer son cher Freddy – paix à ses cendres !

La première de ces infortunées victimes fut noyée dans les cabinets par un beau vendredi après-midi. Le dégoût qui se dessina sur le visage de Polo lorsqu'il ouvrit sa braguette et baissa les yeux apporta une satisfaction mesquine au Cacophone. Mais tout le plaisir qu'il avait pu ressentir devant la déconfiture de Jack fut anéanti par l'alacrité efficace avec laquelle l'homme se débarrassa du chat mort, ôtant la boule de

fourrure dégoutante de la cuvette et l'enveloppant dans une serviette de toilette avant d'aller l'enterrer dans le jardin presque sans un murmure.

Le troisième chat que Polo ramena à la maison fut conscient dès le début de la présence invisible du démon. S'écoula alors durant la mi-novembre une semaine fort distrayante, une semaine pendant laquelle la vie devint presque intéressante pour le Cacophone tandis qu'il jouait au chat et à la souris avec Freddy III. Freddy faisait la souris. Les chats n'étant pas des animaux spécialement futés, le jeu ne présentait guère de défis intellectuels, mais cela le changeait de ces interminables journées d'attente, de hantise et d'échec. La créature finit par accepter la présence du Cacophone. En fin de compte, cependant, lors d'une période de mauvaise humeur (causée par le remariage de la veuve nue, tant aimée du Cacophone), le chat fit perdre son calme au démon. Il était en train de se faire les griffes sur la moquette synthétique, grattant et déchirant l'étoffe pendant des heures. Ce bruit faisait grincer les dents métaphysiques du démon. Il jeta un regard, un seul, au chat, et celui-ci s'éparpilla dans la pièce comme s'il avait avalé une grenade dégoupillée.

L'effet fut spectaculaire. Les résultats répugnants. Cerveille de chat, fourrure de chat, boyaux de chat, il y en avait partout.

Polo était épuisé quand il rentra à la maison ce soir-là, et il demeura immobile sur le seuil du salon, le visage blême, contemplant le carnage qui avait été Freddy III.

« Satanés chiens, dit-il. Satanés, satanés chiens. »

Il y avait de la colère dans sa voix. Oui, exulta le Cacophone, de la colère. L'homme était fâché : il y avait des signes évidents d'émotion sur son visage.

Tout à sa joie, le démon fit le tour de la maison en bondissant, résolu à exploiter sa victoire. Il ouvrit toutes les portes et les referma en les claquant. Il cassa plusieurs vases. Il fit osciller les lampadaires.

Polo se contenta de nettoyer les traces du chat.

Le Cacophone se précipita en bas, déchira un oreiller en morceaux. Courut vers le grenier pour imiter en gloussant une chose au pied bot mangeuse de chair humaine.

Polo se contenta d'enterrer Freddy III, à côté de la tombe de Freddy II et des cendres de Freddy I.

Puis il se retira dans son lit, sans oreiller.

Le démon était au bout du rouleau. Si cet homme ne parvenait pas à exprimer plus d'une once de ressentiment lorsque son chat explosait en plein milieu du salon, quelles chances avait-il de faire craquer ce salaud ?

Il y avait une dernière occasion à saisir.

Le jour de Noël approchait et les filles de Jack devaient revenir passer quelques jours au sein de leur famille. Peut-être parviendraient-elles à le convaincre que tout n'allait pas pour le mieux dans le meilleur des mondes ; peut-être pourraient-elles enfoncer leurs ongles dans la cuirasse de son indifférence, entamant ainsi sa résolution. Espérant contre tout espoir, le Cacophone se tourna les pouces durant les dernières semaines de décembre, élaborant sa stratégie avec toute la malice et l'imagination dont il était capable.

Pendant ce temps, la vie de Jack continuait son petit bonhomme de chemin. Il semblait exister en dehors de ses expériences, vivant sa vie comme un auteur qui aurait écrit une histoire invraisemblable sans jamais s'impliquer à fond dans le récit. Cependant, il faisait montre de façon significative d'un enthousiasme certain à l'idée des fêtes toutes proches. Il nettoya de fond en comble les chambres de ses filles. Il prépara leurs lits avec des draps de lin immaculés et odorants. Il lava la moquette de toutes ses taches de sang félin. Il dressa même un arbre de Noël dans le living, décoré de boules iridescentes, d'étoiles et de cadeaux.

De temps en temps, tandis qu'il s'affairait à ses préparatifs, Jack pensait à la partie dans laquelle il était engagé et évaluait les chances contre lui. Durant les jours à venir, il lui faudrait risquer non seulement sa propre souffrance, mais aussi celle de ses filles, afin de garantir sa victoire. Et chaque fois qu'il faisait ses calculs, la possibilité d'une victoire paraissait justifier tous les risques.

Il continua donc d'écrire sa vie, et d'attendre.

La neige arriva, tapotant doucement portes et fenêtres. Des enfants vinrent chanter des cantiques de Noël et il se montra



généreux avec eux. Il devint possible, même brièvement, de croire à la paix sur terre.

Tard dans la soirée du 23 décembre, ses deux filles arrivèrent, dans un tourbillon de valises et de baisers. La plus jeune, Amanda, fut la première à la maison. De son poste d'observation situé sur le palier, le Cacophone contempla la jeune femme avec hostilité. Elle ne semblait guère devoir fournir un terrain propice à la dépression. En fait, elle paraissait dangereuse. Gina la suivit une ou deux heures plus tard ; cette jeune femme de vingt-quatre ans, glacée et sophistiquée, semblait aussi intimidante que sa sœur. Elles envahirent la maison avec leur énergie et leurs rires ; elles déplacèrent les meubles ; elles jetèrent les plats tout prêts stockés dans le congélateur, elles se dirent l'une à l'autre (et à leur père) à quel point leur compagnie réciproque leur avait manqué. En l'espace de quelques heures, la maison sinistre fut repeinte à coups de lumière, de joie et d'amour.

Le Cacophone en était malade.

Gémissant, il alla se terrer dans la chambre pour échapper au vacarme de cette affection, mais les ondes de choc l'enveloppèrent. Il ne lui restait qu'à attendre, à écouter et à peaufiner sa vengeance.

Jack était content de voir revenir ses beautés chez lui. Amanda, si opiniâtre, et si forte, comme sa mère. Gina, ressemblant davantage à la mère de Jack : attentive, émotive. Il était si heureux de leur présence qu'il en pleurait presque ; et lui, le père aimant, qui leur faisait courir tant de risques. Mais que pouvait-il faire d'autre ? S'il avait annulé cette réunion de Noël, cela aurait paru fortement suspect. Cela aurait même pu mettre sa stratégie en danger, attirer l'attention de l'ennemi sur le tour qu'il allait lui jouer.

Non, il devait ronger son frein. Faire comme si de rien n'était, agir comme l'ennemi s'attendait à le voir agir.

L'heure de l'action allait bientôt venir.

A trois heures quinze, le matin de Noël, le Cacophone déclencha les hostilités en jetant Amanda hors de son lit. Ce fut une performance médiocre, au mieux, mais elle eut l'effet désiré. Se frottant le crâne, encore à moitié endormie, elle

remonta dans son lit, mais ce fut pour voir celui-ci ruer et se cabrer, puis la jeter à bas comme l'aurait fait un cheval sauvage.

Le vacarme réveilla le reste de la maisonnée. Gina arriva la première dans la chambre de sa sœur.

« Que se passe-t-il ? »

— Il y a quelqu'un sous mon lit.

— Quoi ? »

Gina attrapa un presse-papier sur la commode et ordonna à l'agresseur de sortir de sa cachette. Le Cacophone, invisible, était assis sur le rebord de la fenêtre et faisait des gestes obscènes à l'intention des deux femmes, nouant et dénouant ses organes génitaux.

Gina jeta un coup d'œil sous le lit. Le Cacophone était à présent accroché au lustre, lui imprimant un mouvement d'oscillation et faisant trembler la chambre.

« Il n'y a rien là-dessous... »

— Je te dis que si. »

Amanda savait. Oh oui, elle savait.

« Il y a quelque chose ici, Gina, dit-elle. Quelque chose est dans cette chambre avec nous, j'en suis sûre. »

— Non. » Gina était péremptoire. « Elle est vide. »

Amanda regardait derrière l'armoire quand Polo entra.

« Qu'est-ce que c'est que ce boucan ? »

— Il y a quelque chose dans la maison, Papa. J'ai été jetée hors de mon lit. »

Jack contempla les draps froissés, le matelas avachi, puis Amanda. C'était la première épreuve : il devait mentir avec l'air le plus naturel du monde.

« On dirait que tu as fait des cauchemars, ma beauté, dit-il en affectant de sourire avec innocence. »

— Il y avait quelque chose sous le lit, insista Amanda.

— Il n'y a personne maintenant.

— Mais je l'ai senti.

— Eh bien, je vais fouiller la maison, proposa-t-il avec un manque évident d'enthousiasme. Vous deux, restez là, au cas où. »

Quand Polo quitta la chambre, le Cacophone fit osciller un peu plus le lustre.

« Affaissement de terrain », dit Gina,

Il faisait froid en bas, et Polo aurait pu se dispenser de se balader pieds nus sur le carrelage de la cuisine, mais il était satisfait de constater que la bataille avait été engagée de si mesquine façon. Il avait à moitié redouté que l'ennemi ne fasse preuve de sauvagerie avec de si tendres victimes à portée de la main. Mais non : il avait bien jugé l'esprit de cette créature. Ce n'était qu'un démon de bas étage. Puissant, mais lent. Susceptible d'être amené par la ruse à perdre le contrôle de la situation. « Prudence et circonspection, se dit-il, prudence et circonspection. »

Il sautilla à travers toute la maison, ouvrant chaque tiroir et jetant un œil derrière chaque meuble, puis retourna près de ses filles, qui s'étaient assises en haut de l'escalier. Amanda avait l'air toute pâle et toute petite, et ne ressemblait pas à la jeune femme de vingt-deux ans qu'elle était, mais à une enfant.

« Il n'y a rien, leur dit-il en souriant. C'est le matin de Noël, et dans la maisonnée... »

Gina acheva le couplet à sa place :

« ... rien ne frémit, pas même une souris.

— Pas même une souris, ma beauté. »

A ce moment-là, le Cacophone saisit l'occasion pour faire tomber un vase du rebord de la cheminée.

Même Jack sursauta.

« Merde », dit-il.

Il avait besoin de sommeil, mais de toute évidence, le Cacophone n'avait pas l'intention de les laisser tranquilles pour l'instant.

« *Che sera, sera* », murmura-t-il, ramassant les débris du vase de Chine et les rassemblant dans un journal.

« La maison s'effondre un peu sur la gauche, vous savez, dit-il à voix haute. Ça fait des années que ça dure.

— Un affaissement de terrain ne m'aurait pas jetée ainsi à bas du lit », dit Amanda avec une assurance tranquille.

Gina ne dit rien. Leurs options étaient limitées. Les autres solutions fort peu attirantes.

« Eh bien, c'était peut-être le Père Noël », dit Polo, tentant de plaisanter.

Il finit de ramasser les débris du vase et alla jusqu'à la cuisine, certain d'être suivi à chaque pas.

« De qui d'autre pourrait-il s'agir ? » Il lança cette question par-dessus son épaule et enfourna le journal dans la poubelle. « La seule autre explication... (il jubilait intérieurement à l'idée de frôler ainsi la vérité), la seule autre explication est trop ridicule pour qu'on l'envisage. »

C'était d'une ironie exquise : dénier ainsi l'existence du monde invisible tout en sachant parfaitement qu'il soufflait son haleine vengeresse sur sa nuque.

« Tu veux dire un *Poltergeist* ? dit Gina.

— Je veux dire tout ce qui rôde dans la nuit. Mais nous sommes des adultes, n'est-ce pas ? Nous ne croyons pas au croque-mitaine.

— Non, dit Gina d'une voix atone, je n'y crois pas, mais je ne crois pas non plus aux affaissements de terrain.

— Eh bien, il faudra nous en contenter pour l'instant, dit Jack d'une voix nonchalante mais résolue. C'est Noël aujourd'hui. On ne va pas gâcher la fête en parlant de lutins, n'est-ce pas ? »

Ils éclatèrent tous de rire.

Lutin. Ça faisait mal. Traiter de lutin l'envoyé de l'enfer.

Le Cacophone, malade de frustration, ses joues immatérielles couvertes de larmes acides, serra les dents et tint bon.

Il avait tout le temps d'effacer ce sourire athée du visage joufflu de Polo. Tout le temps. Fini de jouer à présent. Plus de subtilités. Il allait attaquer en force.

Que le sang coule. Que le supplice dure.

Ils craqueraient tous.

Amanda était dans la cuisine, en train de préparer le déjeuner de Noël, quand le Cacophone déclencha sa nouvelle offensive. A travers la maison dérivait les harmonies du chœur du King's Collège : « Petite ville de Bethléem, dormant sous les étoiles... »

On avait ouvert tous les cadeaux, on sirotait des gin-tonics, la maison était un cocon douillet de la cave au grenier.

A la cuisine, un courant d'air glacé s'insinua soudain dans la chaleur et dans la vapeur, faisant frissonner Amanda ; elle alla vers la fenêtre qu'elle avait laissée entrouverte pour faire de l'air, et la ferma. Peut-être couvait-elle quelque chose.

Le Cacophone contemplait son dos tandis qu'elle s'affairait à ses fourneaux, jouissant pour une journée de cette ambiance domestique. Amanda sentit son regard avec acuité. Elle se retourna. Personne, rien. Elle continua de laver les choux de Bruxelles, trouvant un ver dans celui qu'elle venait de découper. Elle le noya.

Le chœur continuait de chanter.

Dans le salon, Jack riait avec Gina au sujet de quelque chose.

Puis, un bruit. D'abord un raclement, suivi par le bruit de quelqu'un en train de taper du poing sur une porte. Amanda laissa tomber son couteau dans le bol de choux et s'écarta de l'évier, cherchant l'origine du bruit. Celui-ci se faisait plus fort à chaque instant. Comme si quelqu'un avait été enfermé dans l'un des placards et cherchait désespérément à en sortir. Un chat coincé dans une boîte, ou un...

Oiseau.

Ça venait du four.

L'estomac d'Amanda se retourna tandis qu'elle commençait à imaginer le pire. Avait-elle enfermé quelque chose dans le four quand elle y avait mis la dinde ? Elle appela son père tout en saisissant un gant et en se dirigeant vers la cuisinière, laquelle tressautait sous les effets de la panique de son prisonnier. Elle eut une vision de chat arrosé de sauce bondissant sur elle, la fourrure brûlée, la chair à moitié cuite.

Jack était à la porte de la cuisine.

« Il y a quelque chose dans le four », lui dit-elle, comme si cela avait été nécessaire.

La cuisinière était agitée de mouvements frénétiques ; son contenu en convulsions avait presque enfoncé la porte du four.

Jack lui prit le gant. « Voilà du nouveau, pensa-t-il. Tu es plus malin que je ne l'aurais cru. Ça, c'est rusé. C'est original. »

Gina était elle aussi dans la cuisine.

« Qu'est-ce qui se mijote ? » jeta-t-elle.

Mais cette boutade tomba à plat car la cuisinière se mit à danser, et les casseroles pleines d'eau bouillante s'envolèrent des feux pour tomber sur le sol. De l'eau brûlante vint asperger la jambe de Jack. Il hurla, heurta Gina en trébuchant, puis se précipita vers la cuisinière en poussant un cri qui aurait fait honte à un samouraï.

La poignée du four était maculée de graisse et de vapeur, mais il parvint à la saisir et ouvrit brusquement la porte.

Un flot de vapeur et de chaleur cuisante se déversa hors du four, embaumant la graisse de dinde. Mais l'oiseau en train de cuire n'avait apparemment aucune intention d'être mangé. Il se débattait dans le plat, projetant des gouttes de sauce dans toutes les directions. Ses ailes dorées et craquantes battaient pitoyablement, ses pattes tambourinaient furieusement contre les parois du four.

Puis il sembla prendre conscience de la porte ouverte. Ses ailes se déployèrent de chaque côté de sa carcasse farcie et il sortit du compartiment, sautillant et voletant comme une parodie de ses congénères vivants. Décapité, dégorgeant farce et oignons, il se mit à se dandiner comme si personne n'avait dit à ce crétin d'oiseau qu'il était mort, tandis que la graisse bouillonnait toujours sur son dos bardé de bacon.

Amanda hurla.

Jack plongea vers la porte lorsque l'oiseau prit son envol, aveugle mais résolu à se venger. On ne découvrit jamais ce qu'il avait eu l'intention de faire à ses victimes potentielles. Gina traîna Amanda derrière elle vers l'entrée, leur père sur les talons, et la porte se referma en claquant alors même que l'oiseau se jetait contre elle, la frappant de toutes ses forces. De la sauce coula lentement sous la porte, sombre et grasseuse.

La porte n'avait pas de verrou, mais Jack estima que l'oiseau n'était pas capable de tourner le loquet. Tout en reculant, essoufflé, il maudit son assurance mal placée. L'opposition avait plus de ressources qu'il ne l'avait escompté.

Amanda s'était effondrée en sanglotant contre le mur, le visage souillé de taches de graisse. Elle ne semblait capable que d'une chose : nier ce qu'elle avait vu, secouant la tête et répétant le mot « non » comme s'il avait été un talisman susceptible de la

protéger contre cette horreur ridicule qui se jetait toujours contre la porte. Jack l'escorta jusqu'au salon. La radio susurrant toujours des cantiques dont les harmonies couvraient le vacarme produit par l'oiseau, mais leurs promesses de bonne volonté ne semblaient guère rassurantes.

Gina servit un cognac bien tassé à sa sœur et s'assit à côté d'elle sur le canapé, tentant de la remonter à coups de courage et de réconfort, dispensés à égale mesure. Ces deux sentiments firent peu d'impression sur Amanda.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? demanda Gina à son père, d'une voix qui exigeait une réponse.

— Je ne sais pas ce que c'était, répondit Jack.

— Une hallucination collective ? »

La contrariété de Gina était évidente. Son père avait un secret : il savait ce qui se passait dans cette maison, mais, pour une raison inconnue, il refusait de l'avouer.

« Qui est-ce que j'appelle : la police ou un exorciste ?

— Ni l'un ni l'autre.

— Pour l'amour de Dieu...

— Il ne se passe *rien*, Gina. Vraiment. »

Son père s'écarta de la fenêtre pour se tourner vers elle. Ses yeux disaient ce que sa bouche refusait d'admettre : c'était la guerre.

Jack avait peur.

Soudain la maison était devenue une prison. Le jeu était devenu meurtrier. L'ennemi, plutôt que de jouer à des jeux stupides et inoffensifs, leur voulait du mal, à tous.

Dans la cuisine, la dinde avait fini par s'avouer vaincue. Les cantiques émis par la radio avaient cédé la place à un sermon sur les bienfaits de Dieu.

Ce qui avait été si doux était devenu amer et dangereux. Il regarda Amanda et Gina de l'autre côté de la pièce. Toutes deux tremblaient, chacune pour ses propres raisons. Polo voulait tout leur dire, leur expliquer ce qui se passait. Mais la chose devait se trouver là, il le savait, en train de jubiler.

Il se trompait. Le Cacophone s'était retiré dans le grenier, satisfait de son offensive. Cet oiseau, pensait-il, avait été un coup de génie. Maintenant, il pouvait se reposer un peu :

recupérer. Que les nerfs de son ennemi se nouent d'angoisse. Puis, au moment choisi, il lui donnerait le coup de grâce.

Il se demanda vaguement si l'un de ses inspecteurs avait observé son œuvre. Peut-être seraient-ils suffisamment impressionnés par l'originalité du Cacophone pour améliorer ses perspectives d'emploi. Il n'avait sûrement pas souffert toutes ces années de préparation uniquement pour taquiner des imbéciles comme Polo. Il devait exister des tâches plus exaltantes que celle-ci. Il sentait la victoire habiter ses os invisibles : et c'était une sensation fort agréable.

La traque de Polo allait sûrement s'intensifier à présent. Ses filles allaient le convaincre (s'il n'était pas déjà tout à fait convaincu) qu'il se passait ici quelque chose d'horrible. Il allait craquer. Il allait s'effondrer. Peut-être deviendrait-il classiquement fou : il s'arracherait ses rares cheveux, déchirerait ses vêtements ; se souillerait de ses propres excréments.

Oh oui, la victoire était toute proche. Et ses maîtres ne l'adoreraient-ils pas ensuite ? Ne serait-il pas comblé de louanges et de puissance ?

Une seule manifestation supplémentaire devrait suffire. Une dernière intervention inspirée, et Polo ne serait plus qu'un tas de chair tremblotante.

Fatigué mais confiant, le Cacophone descendit au salon.

Amanda était étendue de tout son long sur le canapé, endormie. De toute évidence, elle rêvait à la dinde. Ses yeux roulaient sous ses fines paupières, sa lèvre inférieure frémissait. Gina était assise à côté de la radio à présent silencieuse. Elle tenait un livre ouvert sur ses jambes, mais ne le lisait pas.

L'importateur de cornichons ne se trouvait pas dans la pièce. Était-ce le bruit de ses pas sur les marches ? Oui, il montait à l'étage afin de soulager sa vessie pleine de cognac.

Le moment était idéal.

Le Cacophone pénétra dans la pièce. Dans son sommeil, Amanda rêva que quelque chose de sombre traversait son champ de vision, quelque chose de malicieux, quelque chose qui faisait naître un goût amer dans sa bouche.

Gina leva les yeux de son livre.



Les boules argentées accrochées à l'arbre se balançaient doucement. Pas seulement les boules. Les guirlandes et les branches aussi.

En fait, l'arbre. L'arbre tout entier s'agitait comme si quelqu'un venait de le saisir et le secouait.

Gina n'aimait pas ça du tout. Elle se leva. Le livre glissa jusqu'au sol.

L'arbre se mit à tourner sur lui-même.

« Seigneur, dit-elle. Seigneur Jésus. »

Amanda dormait toujours.

L'arbre prit de la vitesse.

Gina alla jusqu'au sofa en essayant de marcher aussi droit qu'elle le pouvait et tenta de réveiller sa sœur. Amanda, enfermée dans ses rêves, résista quelques instants.

« Papa », dit Gina.

Sa voix était forte et on l'entendit jusque dans l'entrée. Elle réveilla Amanda.

Polo entendit un bruit venu d'en bas qui ressemblait au gémissement d'un chien. Non, au gémissement de deux chiens. Tandis qu'il dévalait l'escalier, le duo devint un trio. Il pénétra d'un bond dans le salon, s'attendant à moitié à y découvrir tous les démons de l'enfer, des créatures cynocéphales en train de piétiner ses beautés en esquissant un pas de danse.

Mais non. C'était l'arbre de Noël qui gémissait, gémissait comme une meute de chiens, tournoyant sur lui-même.

Les ampoules étaient éteintes, leurs fils ayant été très vite arrachés aux prises. L'air puait le plastique cramé et la résine de pin. L'arbre tournait comme une toupie, éjectant décorations et cadeaux de ses branches torturées avec la largesse d'un roi saisi par la démence,

Jack s'arracha au spectacle formé par l'arbre et découvrit Gina et Amanda blotties derrière le canapé, terrifiées.

« Sortez d'ici », cria-t-il.

Alors même qu'il prononçait ces mots, le poste de télévision se dressa avec impertinence sur un de ses pieds et se mit à tourner sur lui-même comme l'arbre, acquérant très vite une célérité certaine. L'horloge placée sur le rebord de la cheminée se joignit à la gigue. Les tisonniers près du feu. Les oreillers. Les

cadres. Chacun de ces objets ajoutait sa note personnelle au concert de gémissements qui prenait un peu plus d'ampleur à chaque seconde, pour atteindre une intensité assourdissante. L'air commença à se saturer de l'odeur du bois brûlé, à mesure que la friction réchauffait les pointes jusqu'à l'incandescence. Des volutes de fumée peuplèrent la pièce.

Gina tenait Amanda par le bras et la traînait vers la porte, abritant son visage de la grêle d'aiguilles de pin que l'arbre projetait toujours dans toutes les directions.

Les luminaires tournoyaient eux aussi, à présent.

Les livres, après s'être jetés du haut de leurs étagères, s'étaient joints à la tarentelle.

Jack voyait l'ennemi en esprit, bondissant d'objet en objet comme un jongleur faisant tournoyer des assiettes au bout de plusieurs bâtons, s'efforçant de les faire bouger toutes en même temps. Ce devait être épuisant, pensa-t-il. Le démon était probablement au bord de l'effondrement. Il ne devait plus réfléchir à ce qu'il faisait. Surexcité. Impulsif. Vulnérable. L'instant était venu, maintenant ou jamais, de livrer bataille. D'affronter cette chose, de la défier et de la vaincre.

Le Cacophone, quant à lui, jouissait fort de cette orgie de destruction. Il envoyait valser tout ce qui lui tombait sous la main, faisait tournoyer tout ce qu'il trouvait dans le salon.

Il regardait avec satisfaction les filles écarquiller les yeux et se recroqueviller sur elles-mêmes ; il riait en observant le vieil homme braquer ses yeux exorbités sur ce grotesque ballet.

Il était sûrement presque fou, n'est-ce pas ?

Les deux beautés avaient atteint la porte, les cheveux et la peau constellés d'aiguilles. Polo ne les vit pas partir. Il traversa la pièce en courant, évitant sur son chemin une pluie d'objets divers, et ramassa une grande fourchette en cuivre que l'ennemi avait négligée. Un bric-à-brac sans nom emplissait l'air autour de lui, dansant avec une célérité vertigineuse. Sa chair était meurtrie et lacérée. Mais l'enthousiasme à l'idée de livrer enfin bataille s'était emparé de lui, et il se mit à réduire en pièces les livres, et l'horloge, et le service en porcelaine. Comme un homme englouti dans un nuage de sauterelles, il courut tout autour de la pièce, terrassant ses livres favoris dans un fouillis

de pages voletantes, pulvérisant ses assiettes en porcelaine de Dresde, fracassant ses luminaires. Un monceau d'objets brisés couvrait le sol, dont certains s'agitaient encore alors même que la vie désertait leurs fragments. Mais pour chaque objet qu'il anéantissait, il y en avait une douzaine qui tournoyaient toujours, qui gémissaient toujours.

Il entendait Gina qui lui criait depuis la porte de s'enfuir, de laisser tomber.

Mais c'était si agréable d'affronter ainsi l'ennemi, de l'affronter avec une audace qu'il ne s'était jusqu'ici jamais permis de ressentir. Il ne voulait pas renoncer. Il voulait que le démon se montre, se dévoile, se fasse connaître.

Il souhaitait une confrontation avec l'émissaire de l'Ancien, une bonne fois pour toutes.

Sans prévenir, l'arbre succomba aux lois de la force centrifuge et explosa. Le bruit qu'il émit ressemblait à un hurlement d'agonie. Branches, brindilles, aiguilles, boules, ampoules, fil, guirlandes décollèrent pour voler à travers la pièce. Jack, le dos tourné à l'explosion, sentit une bouffée d'énergie le frapper durement et il fut projeté au sol. Sa nuque et son crâne étaient criblés d'aiguilles de pin. Une branche, dépouillée de toute verdure, passa près de sa tête et alla empaler le canapé. Des morceaux d'arbre s'éparpillèrent sur la moquette autour de lui.

A présent, d'autres objets, dont la structure interne avait été malmenée au-delà de son point de tolérance, explosaient comme l'arbre un peu partout dans la pièce. La télévision sauta, projetant une onde mortelle de verre brisé à travers le salon, une vague qui vint déferler sur le mur en face d'elle. Des fragments de ses entrailles, si brûlants qu'ils faisaient cuire la peau, tombèrent sur Jack alors qu'il se traînait vers la porte comme un soldat surpris par un bombardement.

Le salon était si encombré de morceaux de toute sorte qu'on l'aurait dit envahi par le brouillard. Les coussins avaient fait don de leur rembourrage à la mise en scène et il neigeait des plumes sur la moquette. Des fragments de porcelaine : un bras superbement sculpté, une tête de courtisane, bondirent sur le sol devant son nez.

Gina était accroupie près de la porte, le pressant de se hâter, les yeux plissés devant cette grêle. Quand Jack atteignit la porte, sentant ses bras l'envelopper, il aurait juré entendre un éclat de rire venu du salon. Un rire tangible, audible, riche et satisfait.

Amanda était debout dans l'entrée, les cheveux pleins d'aiguilles de pin, les yeux braqués sur lui. Il traîna ses jambes sur le seuil et Gina claqua la porte, la refermant sur ce spectacle de dévastation.

« Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-elle. Un *Poltergeist* ? Un fantôme ? Le fantôme de maman ? »

L'idée que sa défunte épouse ait pu être responsable d'une destruction aussi systématique parut hilarante à Jack.

Amanda avait un petit sourire aux lèvres. « Bien, pensa-t-il, elle va s'en sortir. » Puis il croisa son regard vide et la vérité lui apparut. Elle avait craqué, sa raison s'était réfugiée hors de portée de ces événements fantastiques.

« *Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?* demandait Gina, étreignant son bras avec tant de force que le sang s'arrêta de couler.

— Je ne sais pas, mentit-il. Amanda ? »

Le sourire d'Amanda ne quitta pas ses lèvres. Elle resta là à le regarder, à regarder à travers lui. « Tu le sais.

— Non.

— Tu mens.

— Je crois... »

Il se releva lentement, ôtant de sa chemise et de son pantalon fragments de porcelaine, plumes et bouts de verre.

« Je crois... que je vais aller me promener. »

Derrière lui, dans le salon, les derniers vestiges de gémissements avaient cessé. Dans l'entrée, l'air était électrifié par une présence imperceptible. Il était tout près de lui, invisible comme toujours, mais si proche. C'était l'instant le plus dangereux. Il ne devait surtout pas perdre son calme à présent. Il devait se lever comme si rien ne s'était passé ; il devait abandonner Amanda, oublier récriminations et explications jusqu'à ce que tout ceci soit fini.

« Te promener ? dit Gina, incrédule.

— Oui... me promener... J'ai besoin d'un peu d'air frais.

— Tu ne peux pas nous laisser ici.

— Je trouverai quelqu'un pour nous aider à nettoyer.

— Mais Mandy ?

— Elle se remettra. Laisse-la donc. »

C'était dur. C'était presque impardonnable. Mais c'était dit à présent.

Il se dirigea en titubant vers la porte d'entrée, se sentant nauséux après une telle gigue. Derrière lui, Gina était enragée.

« Tu ne peux pas partir comme ça ! Est-ce que tu as perdu l'esprit ?

— J'ai besoin d'air frais », dit-il, avec autant de nonchalance que le lui permettaient son cœur palpitant et sa gorge desséchée. « Je vais sortir quelques instants.

— Non, dit le Cacophone. Non, non, non. »

Il était juste derrière lui, Polo le sentait. Si furieux maintenant, à deux doigts de lui arracher la tête. Mais il lui était interdit, rigoureusement interdit de le toucher. Il percevait néanmoins son ressentiment comme une présence physique.

Il fit un autre pas vers la porte d'entrée.

Il était toujours derrière lui, sur ses talons. Son ombre, son double, inéluctable. Gina poussa un hurlement.

« Espèce de fils de pute, regarde Mandy ! Elle a perdu l'esprit ! »

Non, il ne fallait pas qu'il regarde Mandy. S'il regardait Mandy, il pourrait se mettre à pleurer, il pourrait craquer comme la chose voulait le voir faire, et alors tout serait perdu.

« Tout ira bien », dit-il, presque dans un murmure.

Il tendit la main vers la poignée. Le démon verrouilla la porte, vite, fort. Il n'était plus d'humeur à faire semblant.

Jack, s'efforçant de garder des mouvements aussi naturels que possible, ouvrit les verrous de la porte, en haut et en bas. Ils se refermèrent.

Il était excitant, ce jeu ; il était aussi terrifiant. S'il insistait encore, la frustration du démon lui ferait sûrement oublier ses leçons.

Doucement, avec souplesse, il rouvrit la porte. Tout aussi doucement, avec autant de souplesse, le Cacophone la referma.

Jack se demanda combien de temps il pourrait tenir le coup. Il fallait qu'il sorte : il fallait qu'il oblige par la ruse le démon à

franchir le seuil. Un seul pas suffisait pour transgresser la loi, à en croire ses recherches. Un seul pas.

Ouverte. Fermée. Ouverte. Fermée.

Gina se tenait deux ou trois mètres derrière son père. Elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait, mais il était évident que son père livrait bataille à quelqu'un, ou à quelque chose.

« Papa..., commença-t-elle.

— Tais-toi », dit-il gentiment, souriant tout en ouvrant la porte pour la septième fois.

Il y avait un soupçon de démente dans ce sourire, il était trop large et trop machinal.

Inexplicablement, elle le lui retourna. Son sourire était tendu, mais sincère. Quel que fût l'enjeu de ce qui se passait, elle l'aimait.

Polo se précipita vers la porte de derrière. Le démon le précédait de trois pas, traversant la maison comme un sprinter et verrouillant la porte avant que Jack ait pu en saisir la poignée. La clé tourna dans la serrure sous la pression d'une main invisible, puis fut réduite en poussière après avoir flotté un instant dans l'air.

Jack feignit de se ruer vers la fenêtre proche de la porte de derrière, mais ses rideaux se baissèrent et ses volets se refermèrent en claquant. Le Cacophone, trop occupé à la fenêtre pour observer Jack, ne le vit pas faire demi-tour à vive allure.

Quand il s'aperçut du tour qu'on lui avait joué, il émit un petit cri et se lança à la poursuite de Jack, manquant le renverser en glissant sur le parquet ciré. Il n'évita la collision que grâce à la plus gracieuse et la plus acrobatique des manœuvres. Cela se serait révélé fatal : toucher à l'homme dans le feu de l'action.

Polo était de nouveau dans l'entrée et Gina, ayant compris la stratégie de son père, avait ouvert la porte tandis que Jack et le Cacophone s'affrontaient à l'arrière de la maison. Jack avait prié pour qu'elle saisisse l'occasion. Elle l'avait fait. La porte était légèrement entrouverte : l'air glacé de l'après-midi s'insinuait dans le vestibule.

Jack parcourut en un éclair les quelques mètres qui le séparaient de la porte, percevant sans l'entendre le hurlement

de désespoir que le Cacophone poussa en voyant sa victime s'échapper dans le monde extérieur.

Ce n'était pas une créature ambitieuse. Tout ce qu'elle souhaitait à ce moment-là, son seul rêve chéri, c'était d'envelopper le crâne de cet humain de ses paumes et de le transformer en absurdité. Le réduire en pièces et déverser les pensées qu'il avait abritées sur la neige. En avoir fini avec Jack J. Polo, maintenant et à jamais, dans les siècles des siècles.

Était-ce tant demander ?

Polo avait fait un pas dans la neige fraîche et crissante, ses pantoufles et le bas de son pantalon étaient enfouis dans le froid. Quand le démon atteignit le seuil, Jack s'était déjà éloigné de trois ou quatre mètres et longeait l'allée en direction du portail. Il s'échappait. Il s'échappait.

Le Cacophone hurla de nouveau, oubliant toutes ses années d'éducation. Toutes les leçons qu'il avait apprises, toutes les règles de combat qu'on avait gravées sur son crâne furent submergées par son désir de mettre fin à la vie de Polo.

Il franchit le seuil et courut après sa proie. C'était une transgression impardonnable. Quelque part en enfer, les puissances des ténèbres (que leur cour soit éternelle ! qu'elles chient éternellement leur lumière sur la tête des damnés !) perçurent ce péché et surent que la guerre dont l'enjeu était l'âme de Jack Polo était perdue.

Jack le sentit également. Il entendit un bruit d'eau en train de bouillir au moment où les pieds du démon faisaient s'évaporer la neige sur l'allée. Il courait après lui ! La chose avait enfreint la première règle de son existence. Elle était perdue. Il sentit la victoire couler le long de son échine et dans son estomac.

Le démon le rattrapa près du portail. Son souffle était visible dans l'air, bien que l'on n'eût pas encore pu percevoir le corps qui l'exhalait.

Jack essaya d'ouvrir le portail, mais le Cacophone le referma avec brusquerie.

« *Che sera, sera* », dit Jack.

Le Cacophone ne pouvait plus en supporter davantage. Il saisit la tête de Jack dans ses mains, dans l'intention de réduire ses os fragiles en poussière.

Ce contact fut son second péché ; et ce péché plongea le Cacophone dans un supplice qui était au-delà de son endurance. Il hurla comme un damné et s'écarta de sa victime, glissant sur la neige et tombant sur le dos.

Il connaissait son erreur. Les leçons qu'on lui avait assénées à grand renfort de coups lui revinrent en un éclair. Il connaissait aussi le châtiment qui serait le sien pour avoir quitté la maison, pour avoir touché l'homme. Il était désormais le serf d'un nouveau seigneur, enchaîné à cette créature stupide qui se tenait au-dessus de lui.

Polo avait gagné.

Il riait, observant les contours du démon se former sur la neige. Comme une photographie en train de se développer sur du papier blanc, l'image du démon devint visible. La loi exerçait ses effets. Le Cacophone ne pourrait plus jamais se dissimuler à son maître. Il était là, sous les yeux de Polo, dans toute sa gloire sans charme. Sa chair brune et son œil luisant dépourvu de paupière, ses bras ballants, sa queue agitant la neige sous lui.

« Salaud », dit-il. Il avait un léger accent australien.

« Tu ne parleras que si on t'adresse la parole, dit Polo avec une autorité tranquille mais absolue. Compris ? »

L'œil sans paupière se ferma avec humilité.

« Oui, dit le Cacophone.

— Oui, monsieur Polo.

— Oui, monsieur Polo. »

Sa queue était glissée entre ses jambes comme celle d'un chien battu. « Tu peux te relever.

— Merci, monsieur Polo. »

Il se releva. Ce n'était pas un spectacle agréable, mais Jack se réjouit néanmoins à sa vue.

« Ils vous auront quand même, dit le Cacophone.

— Qui ça ?

— Vous le savez bien, dit-il en hésitant.

— Des noms.



— Belzébuth, dit-il, fier de prononcer le nom de son ancien maître. Les puissances des ténèbres. L'enfer lui-même.

— Je ne crois pas, dit Polo d'un air rêveur. Pas tant que tu resteras lié à moi grâce à mes talents. Ne me suis-je pas montré plus fort qu'eux ? »

L'œil paraissait maussade.

« *N'est-ce pas ?* »

— Oui, concéda-t-il avec amertume. Oui. Vous êtes plus fort qu'eux. »

Il s'était mis à frissonner.

« As-tu froid ? » demanda Polo.

Il hocha la tête, prenant un air d'enfant perdu.

« Alors, tu as besoin d'exercice, dit Jack. Tu ferais mieux de rentrer à la maison et de commencer à nettoyer. »

Le démon avait l'air fort déconcerté, déçu même, de recevoir ces instructions.

« Rien d'autre ? demanda-t-il avec incrédulité. Pas de miracles ? Pas d'Hélène de Troie ? Pas de tapis volant ? »

L'idée de s'envoler au cœur d'un après-midi envahi par la neige laissait Polo complètement froid. Ce n'était qu'un homme aux goûts essentiellement simples : tout ce qu'il demandait à la vie, c'était de lui assurer l'amour de ses enfants, un foyer douillet et des cours stables pour les cornichons.

« Pas de tapis volant », dit-il.

Alors que le Cacophone empruntait l'allée qui conduisait à la maison, il sembla trouver l'idée d'une nouvelle malice. Il se retourna vers Polo, prenant un air obséquieux mais indéniablement satisfait de lui-même.

« Puis-je dire quelque chose ? demanda-t-il.

— Parle.

— Il est juste que je vous informe qu'il n'est guère pieux d'entrer en contact avec des êtres tels que moi. C'est même hérétique.

— Vraiment ?

— Oh oui, dit le Cacophone, exalté par sa prophétie. On a brûlé des gens pour moins que ça.

— Pas à notre époque, répliqua Polo.

— Mais les séraphins le verront, dit-il. Et ça veut dire que vous n'irez jamais dans cet endroit.

— Quel endroit ? »

Le Cacophone fouilla son esprit à la recherche de ce mot qu'il avait entendu Belzébuth employer.

« Le Ciel », dit-il, triomphant.

Un sourire hideux avait envahi son visage ; c'était la manœuvre la plus rusée qu'il ait jamais entreprise ; il jonglait avec la théologie en cette circonstance.

Jack hocha lentement la tête, se mordillant la lèvre inférieure.

La créature disait probablement la vérité : une association avec elle ou avec un de ses congénères encourrait la désapprobation de l'assemblée des anges et des saints. On lui interdirait probablement l'accès aux plaines du paradis.

« Eh bien, dit-il, tu sais ce que j'ai à dire à ce sujet, n'est-ce pas ? »

Le Cacophone le regarda en plissant le front. Non, il ne savait pas. Puis le sourire de satisfaction qu'il avait arboré s'effaça alors qu'il comprenait ce que Polo avait sous-entendu.

« Qu'est-ce que j'ai à dire ? » lui demanda Polo.

Vaincu, le Cacophone murmura la phrase.

« *Che sera, sera.* »

Polo sourit.

« On arrivera bien à faire quelque chose de toi », dit-il.

Et il ouvrit la marche jusqu'au seuil de sa maison, refermant la porte avec quelque chose qui ressemblait à de la sérénité sur son visage.

# ***La Truie***

On sentait les garçons avant de les voir, leur jeune sueur rancie par les longs corridors aux fenêtres barrées, leur souffle retenu et amer, leurs têtes confinées. Puis leurs voix, atténuées par le règlement étouffant.

Défense de courir. Défense de crier. Défense de siffler. Défense de se battre.

On appelait ça un centre de réhabilitation pour jeunes délinquants, mais il s'agissait bel et bien d'une prison. Il y avait des verrous, des clés et des gardiens. Les signes de libéralisation étaient rares, et ne parvenaient guère à déguiser la vérité ; Tetherdowne n'était qu'une prison avec un joli nom et ses détenus le savaient.

Non que Redman eût entretenu des illusions au sujet de ses futurs élèves. C'étaient des durs, et si on les avait enfermés, c'était pour une bonne raison. La plupart d'entre eux étaient capables de vous dépouiller en un clin d'œil ; et de vous mutiler si ça leur chantait, pas de problème. Il avait passé trop de temps dans la police pour croire encore aux mensonges des sociologues. Il connaissait les victimes et il connaissait les garçons. Il ne s'agissait pas de débiles incompris mais de créatures aussi vives, féroces et amORAles que les lames de rasoir dissimulées sous leurs langues. Ils n'en avaient rien à faire des sentiments, ils voulaient juste sortir.

« Bienvenue à Tetherdowne. »

Comment s'appelait cette bonne femme ? Leverton, ou Leverfall, ou...

« Je suis le Dr Leverthal. »

Leverthal. Oui. Cette salope revêche qu'il avait vue à...

« Nous nous sommes vus lors de votre entretien.

— Oui.

— Nous sommes heureux de vous accueillir, monsieur Redman.

— Neil, Je vous en prie, appelez-moi Neil.

— Nous nous efforçons de ne pas nous appeler par nos prénoms devant les enfants, nous nous sommes aperçus que

cela leur donnait l'impression de s'insinuer dans notre vie privée. Je préférerais donc que vous gardiez les petits noms pour les moments où vous n'êtes pas de service. »

Elle ne lui donna pas le sien. Sans doute quelque chose de bien sec. Yvonne. Lydia. Il inventerait bien quelque chose d'approprié. Elle paraissait la cinquantaine et avait probablement dix ans de moins. Pas de maquillage, les cheveux tirés en arrière avec tant de force qu'il se demandait comment faisaient ses yeux pour ne pas jaillir de leurs orbites.

« Vous commencerez vos cours après-demain. Le directeur m'a demandé de vous souhaiter en son nom la bienvenue au centre et de vous prier de l'excuser pour son absence. Nous avons des problèmes de subventions.

— Comme toujours, n'est-ce pas ?

— Malheureusement, oui. J'ai bien peur que nous ne soyons à contre-courant des idées actuelles ; le pays est d'humeur à favoriser la loi et l'ordre en ce moment. »

Et qu'est-ce que ces termes choisis étaient censés vouloir dire ? Qu'il fallait tabasser le moindre gamin surpris en train de traverser en dehors des clous ? Oui, il avait lui aussi pensé ça à une époque, et ce n'était qu'un autre cul-de-sac, aussi néfaste et stérile que le sentimentalisme,

« Le fait est que nous risquons de perdre Tetherdowne, dit-elle, ce qui serait vraiment une honte. Je sais que cet endroit ne paie pas de mine...

— ... mais c'est ici chez nous », dit-il en riant.

Cette plaisanterie avorta lamentablement. Elle ne parut même pas l'entendre.

« Quant à vous, reprit-elle en durcissant le ton, votre carrière dans la police vous a doté d'un caractère solide. (Avait-elle dit : sordide ?) Nous espérons que votre nomination ici sera bien accueillie par l'administration responsable de nos subventions. »

Et voilà. Un ex-policier engagé pour servir d'alibi et apaiser les autorités, à seule fin de montrer qu'on attachait de l'importance à la discipline. On ne voulait pas vraiment de lui ici. On aurait préféré un sociologue qui aurait rédigé des rapports concernant les effets de la lutte des classes sur la

brutalité des adolescents. Elle était en train de lui dire qu'il n'était qu'un paria.

« Je vous ai déjà dit pourquoi j'avais quitté la police.

— Vous en avez parlé. Suite à une mise en invalidité.

— J'ai refusé de travailler dans un bureau, c'est aussi simple que ça ; et on n'a pas voulu me laisser faire ce que je réussissais le mieux. Je me mettais en danger, selon certains. »

Elle paraissait un peu embarrassée par cette explication. Et c'était une psychologue ; elle aurait dû dévorer sa confession, c'étaient ses blessures les plus secrètes qu'il exposait ainsi. Il n'avait rien à se reprocher, pour l'amour de Dieu.

« Et je me suis retrouvé sur la touche, après vingt-quatre ans de carrière. » Il hésita un instant, puis lâcha le morceau : « Je ne suis pas un flic-alibi ; je ne suis plus un flic du tout. La police et moi nous sommes séparés. Vous comprenez ce que je veux dire ?

— Bien, bien. »

Elle n'avait pas pigé un seul mot. Il tenta une nouvelle approche :

« J'aimerais savoir ce qu'on a dit aux garçons.

— Ce qu'on leur a dit ?

— A mon sujet.

— Eh bien, on leur a dit d'où vous veniez.

— Je vois. » On les avait avertis. Les *pigs*<sup>1</sup> débarquent.

« Cela nous paraissait important. »

Il grogna.

« Vous savez, la plupart de ces garçons ont de réels problèmes d'agressivité. C'est une source de difficultés pour un grand nombre d'entre eux. Ils ne parviennent pas à se contrôler, et en conséquence, ils souffrent beaucoup. »

Il ne la contredit pas, mais elle le regarda avec sévérité comme s'il l'avait fait.

« Oh oui, ils souffrent. C'est pour cela que nous nous efforçons de leur montrer que nous sommes conscients de leur situation ; de leur enseigner qu'il existe d'autres possibilités. »

---

<sup>1</sup> *Pig* : cochon, mais aussi, en argot, flic. (N.d.T.)

Elle se dirigea vers la fenêtre. Depuis le deuxième étage, on avait une bonne vue de la cour. Tetherdowne avait jadis été une grande propriété et il y avait pas mal de terre autour du bâtiment principal. Un terrain de jeux, à l'herbe jaunie par la chaleur estivale. Derrière lui, un groupe de remises, quelques arbustes étiés, et puis un bout de lande qui s'étendait jusqu'au mur. Il avait aperçu le mur depuis l'extérieur. Alcatraz en aurait été fier.

« Nous essayons de leur donner un peu de liberté, un peu d'éducation et un peu de sympathie. Il existe une idée reçue, n'est-ce pas, selon laquelle les délinquants jouissent de leurs activités criminelles ? Ce n'est pas ce que m'a enseigné mon expérience. Quand ils arrivent ici, ils sont rongés par la culpabilité, brisés... »

Une victime brisée qui traversait le couloir adressa un geste obscène au dos de Leverthal. Les cheveux plaqués sur le crâne et divisés par trois raies. Deux tatouages artisanaux et inachevés sur l'avant-bras.

« Il ont commis des actes criminels, cependant, fit remarquer Redman.

— Oui, mais...

— Et il est à présumer que ce fait doit leur être rappelé.

— Je ne pense pas qu'ils aient besoin qu'on leur rappelle quoi que ce soit, monsieur Redman. Je pense qu'ils se consomment de culpabilité. »

Elle n'avait que ce mot de culpabilité à la bouche, ce qui ne le surprenait pas. Ils s'étaient bien emparés de la chaire des curés, ces analystes. Ils avaient pris la succession des maniaques de la Bible et prononçaient les mêmes sermons usés sur les feux de l'enfer, quoique avec un vocabulaire légèrement moins pittoresque. Mais c'était fondamentalement la même histoire, y compris la promesse d'une rédemption pour ceux qui observeraient bien le rituel. Et voyez, les vertueux hériteront du Royaume des Cieux.

Une course-poursuite se déroulait sur le terrain de jeux, observa-t-il. Une poursuite suivie d'une capture.

Une victime tapait à coups de bottes sur une autre victime ; c'était un spectacle dénué de toute compassion.

Leverthal aperçut cette scène en même temps que Redman.

« Excusez-moi. Je dois... »

Elle commença à descendre l'escalier.

« Votre atelier est situé troisième porte à gauche, si vous voulez y jeter un coup d'œil, dit-elle par-dessus son épaule. Je reviens tout de suite. »

Tu parles. A en juger par la tournure que prenait la scène sur le terrain de jeux, il faudrait bien trois leviers pour séparer les combattants.

Redman se dirigea vers son atelier. La porte était verrouillée, mais il aperçut à travers les vitres grillagées les établis, les étaux et les outils. Pas mal du tout. Peut-être pourrait-il même leur enseigner un peu d'ébénisterie si on le laissait tranquille assez longtemps.

Légèrement frustré de ne pas avoir pu entrer dans l'atelier, il fit demi-tour dans le couloir et suivit Leverthal en bas, trouvant facilement la sortie et s'engageant sur le terrain de jeux inondé par le soleil. Un petit groupe de spectateurs s'était massé autour du combat, ou du massacre, lequel venait juste de s'achever. Leverthal se tenait debout, immobile, les yeux fixés sur le garçon étendu sur le sol. Un des gardiens était agenouillé près de lui ; ses blessures avaient l'air sérieuses.

Quelques-uns des spectateurs se retournèrent lorsque Redman s'approcha, afin d'observer ce nouveau visage. Il y eut des murmures parmi eux, ainsi que quelques sourires.

Redman examina le garçon à terre. Agé de seize ans environ, il gisait la joue contre le sol, comme s'il était à l'écoute des profondeurs.

« C'est Lacey, dit Leverthal en s'adressant à Redman.

— Est-il gravement blessé ? »

L'homme qui se trouvait à genoux près de Lacey secoua la tête.

« Non. Il est mal tombé. Rien de cassé. »

Du sang avait coulé de son nez en bouillie et inondait ses joues. Ses yeux étaient clos. Paisibles. Il aurait pu être mort.

« Où est cette foutue civière ? » dit le gardien.

De toute évidence, il était mal à l'aise sur ce sol durci par la sécheresse.



« Ils arrivent, monsieur », dit quelqu'un.

Redman pensait qu'il s'agissait de l'agresseur. Un garçon plutôt maigre : environ dix-neuf ans. Le genre d'yeux qui pouvaient faire tourner le lait à vingt pas de distance.

En effet, une petite bande de garçons émergeaient du bâtiment principal, portant une civière et une couverture rouge. Ils souriaient tous jusqu'aux oreilles.

Le groupe de spectateurs avait commencé à se disperser à présent que le meilleur était passé. Ce n'était pas marrant de ramasser les morceaux.

« Attendez, attendez, dit Redman, est-ce qu'on n'a pas besoin de quelques témoins ? Qui a fait ça ? »

Il y eut quelques haussements d'épaules machinaux, mais la plupart des garçons firent la sourde oreille. Ils s'éloignèrent comme si personne n'avait rien dit.

Redman déclara : « Nous avons tout vu. Depuis la fenêtre. »

Leverthal ne lui apportait aucun soutien.

« N'est-ce pas ? lui demanda-t-il.

— Nous étions trop loin pour pouvoir punir qui que ce soit, je pense. Mais je ne veux plus voir ce genre de violence, vous avez compris ? »

Elle avait vu Lacey et l'avait bien reconnu, même de loin. Pourquoi pas également son agresseur ? Redman se maudit mentalement de ne pas s'être concentré ; sans noms ni personnalités à accoler à ces visages, il était difficile de les distinguer les uns des autres. Le risque de lancer une fausse accusation était élevé, même s'il était presque sûr que c'était ce garçon au regard glaçant qui avait fait le coup. Ce n'était pas le moment de commettre une erreur, décida-t-il ; cette fois-ci, il était bien obligé de laisser tomber.

Leverthal ne semblait pas le moins du monde affectée par l'incident.

« Lacey, dit-elle à voix basse, c'est toujours Lacey.

— Il le cherche, dit l'un des garçons qui portaient la civière, écartant de ses yeux une mèche de cheveux filasse, on dirait qu'il le fait exprès. »

Ignorant cette observation, Leverthal supervisa le transfert de Lacey sur la civière, puis se dirigea vers le bâtiment principal, Redman sur les talons. Tout ceci était si désinvolte.

« Pas exactement un cœur pur, Lacey », dit-elle énigmatiquement, presque en guise d'explication ; et ce fut tout. Autant pour la compassion.

Redman jeta un regard en arrière alors qu'on enveloppait la forme inerte de Lacey dans la couverture rouge. Deux choses se produisirent alors, presque simultanément.

La première : quelqu'un dit : « C'est le cochon. »

La seconde : les yeux de Lacey s'ouvrirent et se braquèrent sur Redman, lucides, clairs, sincères.

Redman passa une grande partie du lendemain à mettre de l'ordre dans son atelier. La plupart des outils avaient été cassés ou rendus inutilisables par des mains maladroites : scies sans dents, ciseaux émoussés et sans lame, étaux brisés. Il lui faudrait de l'argent pour équiper l'atelier de certains articles essentiels, mais ce n'était pas le moment d'en demander. Il était plus sage d'attendre et de montrer qu'il pouvait accomplir un boulot honnête. Il avait l'habitude des luttes politiques à l'intérieur des institutions ; la police en était infestée.

Vers seize heures trente, une cloche se mit à retentir, loin de l'atelier. Il l'ignora tout d'abord, mais son instinct finit par l'emporter. Une cloche signifiait une alarme, et si on sonnait l'alarme, c'était pour alerter les gens. Il abandonna son travail de nettoyage, ferma la porte à clé et se laissa guider par ses oreilles.

L'alarme sonnait dans ce qu'on appelait sans rire l'unité hospitalière, laquelle consistait en deux ou trois pièces isolées du bâtiment principal et égayées par quelques tableaux et des rideaux aux fenêtres. Il n'y avait aucune trace de fumée dans l'air, aussi ne s'agissait-il sûrement pas d'un incendie. Mais on entendait des cris. Plus que des cris. Des hurlements.

Il pressa le pas le long des corridors interminables, et alors qu'il tournait pour emprunter un couloir conduisant à l'unité, une petite silhouette entra en collision avec lui. L'impact leur coupa le souffle à tous les deux, mais Redman saisit le garçon

par le bras avant qu'il ait pu s'enfuir de nouveau. Son prisonnier fut prompt à réagir, donnant des coups de pieds nus dans les mollets de Redman. Mais celui-ci le tenait bien.

« Lâchez-moi, espèce de foutu...

— Calme-toi ! Calme-toi ! »

Ses poursuivants étaient presque arrivés. « Tenez-le !

— Salaud ! Salaud ! Salaud ! Salaud !

— Tenez-le ! »

On aurait dit qu'il luttait avec un crocodile : les forces du garçon étaient décuplées par la terreur. Mais sa colère avait perdu de son intensité. Des larmes jaillirent de ses yeux gonflés quand il cracha au visage de Redman. C'était Lacey qu'il tenait dans ses bras, Lacey l'impur.

« Ça y est. On le tient. »

Redman recula d'un pas tandis que le gardien prenait le relais, maintenant Lacey dans une étreinte qui semblait assez forte pour lui casser un bras. Deux ou trois autres personnes apparurent au coin du couloir. Deux garçons et une infirmière, une créature peu amène.

« Lâchez-moi... Lâchez-moi... », criait Lacey, mais toute envie de lutter l'avait déserté. Une moue de défaite se dessina sur son visage, et ses yeux bovins se tournèrent vers Redman pour lui lancer un regard accusateur, ses yeux si grands et si bruns. Il semblait bien plus jeune que ses seize ans, presque impubère. Il y avait un soupçon de duvet sur ses joues, quelques boutons d'acné parmi ses blessures et un pansement mal posé sur son nez. Mais c'était un visage fort féminin, un visage de vierge, venu d'une époque où il existait encore des vierges. Et ces yeux.

Leverthal avait fait son apparition, trop tard pour être utile.

« Que se passe-t-il ? »

Le gardien prit la parole. Cette poursuite avait fait disparaître son souffle et son calme.

« Il s'est enfermé dans les toilettes. A essayé de sortir par la fenêtre.

— Pourquoi ? »

Cette question était adressée au gardien et non à l'enfant. Un choix qui en disait long. Le gardien, déconcerté, haussa les épaules.

« Pourquoi ? »

Redman répéta la question en s'adressant à Lacey.

Le garçon se contenta de le regarder sans rien dire, comme si on ne lui avait jamais posé de question auparavant.

« C'est vous, le cochon ? dit-il soudain, de la morve coulant de son nez.

— Le cochon ?

— Il veut dire : le policier », dit l'un des garçons.

Il avait prononcé le mot avec une précision affectée et moqueuse, comme s'il avait parlé à un imbécile.

« Je sais ce qu'il veut dire, mon gars, dit Redman, toujours résolu à ne pas baisser les yeux devant Lacey. Je sais très bien ce qu'il veut dire.

— Vraiment ?

— Silence, Lacey, dit Leverthal, vous avez assez d'ennuis comme ça.

— Oui, fiston. C'est moi le cochon. »

La guerre des regards se prolongea, lutte entre l'homme et le garçon.

« Vous ne savez rien », dit Lacey.

Ce n'était pas une remarque insultante, le garçon exposait simplement sa version de la vérité ; ses yeux ne cillaient pas.

« D'accord, Lacey, ça suffit. »

Le gardien essayait de l'éloigner de force ; le ventre du garçon apparut entre sa veste de pyjama et son pantalon, dôme lisse de peau laiteuse.

« Laissez-le parler, dit Redman. Qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Il pourra raconter sa version de l'histoire au directeur, dit Leverthal avant que Lacey ait pu répondre. Cela ne vous concerne pas. »

Mais cela le concernait bien. Ce regard l'avait impliqué ; si aigu, si désolé. Ce regard exigeait qu'il se sente concerné.

« Laissez-le parler », dit Redman, et l'autorité dans sa voix triompha de Leverthal. Le gardien relâcha très légèrement son étreinte.

« Pourquoi as-tu tenté de t'enfuir, Lacey ?

— Parce qu'il est revenu.

— Qui est revenu ? Un nom, Lacey. De qui parles-tu ? »

Durant plusieurs secondes, Redman sentit que le garçon luttait contre un pacte de silence ; puis Lacey secoua la tête, interrompant leur échange électrique. Il semblait être perdu dans un lieu inconnu ; une inquiétude diffuse le rendait silencieux.

« Il ne te sera fait aucun mal. »

Lacey baissa les yeux en fronçant les sourcils. « Je veux retourner au lit maintenant », dit-il. La requête d'une vierge.

« Aucun mal, Lacey. Je te le promets. »

Cette promesse parut n'avoir que peu d'effet ; Lacey restait muet. Mais il s'agissait quand même d'une promesse, et il espérait que Lacey l'avait compris. Le gamin avait l'air épuisé par les efforts dépensés lors de sa futile tentative d'évasion, par la course-poursuite, par l'échange de leurs regards. Son visage était couleur de cendre. Il laissa le gardien lui faire faire demi-tour et l'emmener. Avant d'avoir tourné au coin du couloir, il sembla changer d'avis ; il lutta pour se dégager, échoua, mais parvint à se retourner pour faire face à son interlocuteur.

« Hennessey », dit-il, regardant de nouveau Redman droit dans les yeux.

On l'emmena hors de vue avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit.

« Hennessey ? dit Redman, se sentant soudain étranger à ces lieux. Qui est Hennessey ? »

Leverthal était en train d'allumer une cigarette. Ses mains étaient agitées par un léger tremblement. Il n'avait pas remarqué ce détail la veille, mais cela ne le surprenait pas. Il n'avait jamais rencontré de réducteur de têtes exempt de troubles personnels.

« Il ment, dit-elle. Hennessey n'est plus avec nous. »

Une courte pause. Redman se garda de la presser, cela n'aurait fait que la rendre plus nerveuse.

« Lacey est malin, continua-t-elle, portant la cigarette à ses lèvres sans couleur. Il sait bien y faire.

— Hein ?

— Vous êtes nouveau ici et il veut vous donner l'impression qu'il est seul détenteur d'un mystère.

— Ce n'est donc pas un mystère ?

— Hennessey ? ricana-t-elle. Bon Dieu, non. Il s'est évadé au début du mois de mai. Lui et Lacey... » Elle eut une hésitation involontaire. « Lui et Lacey faisaient des choses ensemble. Ils prenaient de la drogue peut-être, on n'a jamais rien trouvé. Ils reniflaient de la colle, se masturbaient ensemble, Dieu sait quoi. »

Elle trouvait vraiment tout cela fort déplaisant. Le dégoût était inscrit sur son visage, en une douzaine de traits tirés.

« Comment Hennessey s'est-il évadé ?

— Nous ne le savons toujours pas, dit-elle. Un matin, il ne s'est pas présenté à l'appel, c'est tout. On a fouillé tous les bâtiments de fond en comble. Mais il avait disparu.

— Est-il possible qu'il soit revenu ? »

Un rire non feint.

« Seigneur, non. Il détestait cet endroit. De plus, comment serait-il entré ici ?

— Il en est bien sorti. »

Leverthal acquiesça dans un murmure.

« Il n'était pas spécialement brillant, mais il était rusé. Je n'ai guère été surprise de découvrir qu'il s'était enfui. Durant les semaines qui ont précédé son évasion, il s'était replié sur lui-même. Je ne pouvais rien en tirer, et pourtant il s'était montré fort bavard jusque-là.

— Et Lacey ?

— A sa botte. Ça arrive souvent. Un jeune garçon qui idolâtre un camarade plus âgé et plus expérimenté. Lacey vient d'une famille très instable. »

« Net et sans bavures », pensa Redman. A tel point qu'il n'en croyait pas un mot. Les esprits n'étaient pas des tableaux exposés sur un mur, numérotés et accrochés par ordre d'influence, l'un intitulé « Rusé » et le suivant

« Impressionnable ». C'étaient des gribouillages ; des amas confus de graffitis, imprévisibles, indéchiffrables.

Et le petit Lacey ? Il était écrit sur l'eau.

Les cours commencèrent le lendemain, dans une chaleur si oppressante qu'elle transforma l'atelier en étuve dès onze heures. Mais les garçons réagirent fort bien à l'attitude directe de Redman. Ils reconnurent en lui un homme qu'ils pouvaient respecter sans l'aimer. Ils ne s'attendaient à aucune faveur de sa part et n'en recevaient aucune. C'était un accord solide.

Redman découvrit que le personnel était dans son ensemble moins communicatif que les garçons. Un drôle de groupe. La routine de Tetherdowne, ses rituels de classification et d'humiliation semblaient les avoir broyés pour en faire du gravier. Il évitait de plus en plus de converser avec ses pairs. L'atelier devint pour lui un sanctuaire, un second foyer, plein des senteurs du bois coupé et de celles des corps.

Ce ne fut que le lundi suivant que l'un des garçons lui parla de la ferme.

Personne n'avait dit à Redman qu'il y avait une ferme dans l'enceinte du centre, et cette idée lui parut absurde.

« Personne ne va là-bas très souvent, dit Creeley, un des pires menuisiers que la terre ait connus. Ça pue. »

Rire général.

« Allons, les gars, calmez-vous. »

Les rires s'estompèrent au milieu de quelques murmures pleins de dérision.

« Où est cette ferme, Creeley ?

— Ce n'est pas vraiment une ferme, monsieur, dit Creeley en mâchonnant sa langue (ce qu'il ne cessait jamais de faire). Juste quelques huttes. Et ça pue, monsieur. Surtout en ce moment. »

Il tendit une main vers la fenêtre pour désigner la lande qui s'étendait derrière le terrain de jeux. Depuis qu'il avait contemplé ce panorama, lors de cette première journée avec Leverthal, la lande s'était faite plus touffue sous l'effet de la chaleur, et elle foisonnait de mauvaises herbes. Creeley désigna un mur de brique, presque dissimulé par un rempart de buissons.

« Vous voyez, monsieur ?

— Oui, je vois.

— C'est la porcherie, monsieur. »

Nouveaux ricanements.

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? » dit-il en se retournant vers la classe.

Une douzaine de têtes s'inclinèrent en hâte sur les établis.

« Je n'irais pas là-bas à votre place, monsieur. Ça schlingue pire que dans un égout. »

Creeley n'exagérait pas. Même dans la fraîcheur relative de la fin d'après-midi, l'odeur qui s'élevait de la ferme vous retournait l'estomac. Redman se laissa guider par ses narines et traversa le terrain de jeux avant de dépasser les remises. Les bâtiments qu'il avait aperçus depuis la fenêtre de l'atelier sortaient de leur cachette. Quelques huttes branlantes construites en fer rouillé et en bois pourri, un poulailler et la porcherie en brique, c'était tout ce que la ferme avait à offrir. Comme l'avait dit Creeley, ce n'était pas vraiment une ferme. C'était un minuscule Dachau domestique ; sale et désolé. De toute évidence, quelqu'un venait régulièrement nourrir les rares prisonniers : des poules, une demi-douzaine d'oies, des cochons, mais personne ne semblait se soucier de les laver. D'où cette puanteur. Les cochons, en particulier, vivaient dans un lit fait de leurs propres ordures, des îlots d'immondices cuites à point par le soleil, peuplées par des milliers de mouches.

La porcherie elle-même était divisée en deux compartiments distincts, séparés par un haut mur de brique. Dans la cour du premier, un petit cochon tacheté était étendu dans la fange, le flanc couvert de tiques et d'insectes. On apercevait un autre cochon, plus petit, à l'intérieur du compartiment, couché sur de la paille rembourrée de merde. Aucun de ces deux animaux n'accorda le moindre intérêt à Redman.

L'autre compartiment paraissait vide.

Il n'y avait pas d'excréments dans la cour, et beaucoup moins de mouches sur la paille. L'odeur de vieille matière fécale qui s'était accumulée en ce lieu n'en était cependant pas moins



aiguë, et Redman était sur le point de faire demi-tour quand il y eut un bruit venu de l'intérieur, et une masse énorme se redressa. Il se pencha au-dessus du portail de bois, chassant la puanteur de ses narines grâce à un effort de volonté, et scruta l'intérieur de la porcherie.

La truie sortit pour le regarder. Elle était trois fois plus grosse que ses compagnons de captivité, une énorme truie qui pouvait bien avoir engendré les porcelets du compartiment voisin. Mais alors que sa progéniture avait les flancs couverts de fange, la truie était immaculée et son corps d'un rose luisant rayonnait de bonne santé. Sa seule taille impressionna Redman. Elle devait peser deux fois plus que lui, devina-t-il : une créature proprement formidable. Un animal plein de prestige à sa façon grotesque, avec ses cils blonds et recourbés, le duvet délicat de son groin qui se transformait en une masse de poils drus en atteignant ses oreilles pendantes, et le regard liquide et affectueux de ses yeux marron foncé.

Redman, un enfant de la ville, n'avait eu que rarement l'occasion de découvrir ce qui se cachait derrière la viande dans son assiette. Ce merveilleux animal était une révélation pour lui. Toutes les idées qu'il avait entretenues au sujet des cochons, la réputation qu'on leur faisait et qui avait rendu leur nom synonyme de souillure, tout cela lui apparaissait à présent comme un mensonge.

Cette truie était superbe, depuis l'extrémité de son groin jusqu'au dessin délicat de sa queue en tire-bouchon : une séductrice sur quatre pattes.

Ses yeux regardaient Redman comme s'il avait été son égal, cela ne faisait aucun doute pour lui, et ils l'admiraient bien moins qu'il n'admirait la truie.

Elle était en sécurité à l'intérieur de sa tête, comme lui dans la sienne. Ils étaient égaux sous le ciel constellé d'étoiles.

De plus près, son corps embaumait. De toute évidence, quelqu'un était venu ici ce matin même, afin de la laver et de la nourrir. Son écuelle, remarqua Redman, contenait encore de la pâtée, les restes de son repas de la veille. Elle n'y avait pas touché ; ce n'était pas une gloutonne.

Elle sembla bientôt avoir pris sa mesure et, grognant doucement, fit demi-tour sur ses pieds agiles pour regagner la fraîcheur de son abri. L'audience était achevée.

Cette nuit-là, il alla voir Lacey. On avait fait sortir le garçon de l'unité hospitalière pour le placer dans une chambre individuelle. Apparemment, il était toujours en butte à l'agressivité de ses compagnons de dortoir, et son seul choix était de rester isolé à l'écart. Redman le trouva assis sur un tapis de vieilles bandes dessinées, les yeux fixés sur le mur. Les couvertures bariolées des magazines rendaient son visage plus laiteux que jamais. On avait ôté son pansement et la plaie sur l'arête de son nez virait au jaune.

Il serra la main de Lacey et le garçon leva les yeux vers lui. Il y avait eu un changement notable dans son attitude depuis leur dernière rencontre, Lacey était calme, docile même. Sa poignée de main, un rituel que Redman avait institué chaque fois qu'il rencontrait un garçon hors de l'atelier, était faible.

« Est-ce que ça va ? »

Le garçon hocha la tête.

« Ça te plaît d'être tout seul ? »

— Oui, monsieur,

— Il faudra bien que tu retournes au dortoir. »

Lacey secoua la tête.

« Tu ne pourras pas rester ici éternellement, tu sais.

— Oh, je le sais, monsieur.

— Il faudra bien que tu retournes là-bas. »

Lacey acquiesça. La logique de cet argument ne semblait pas avoir été perçue par le garçon. Il tourna la couverture d'un numéro de *Superman* et regarda l'image en pleine page sans la voir.

« Écoute-moi, Lacey. Je veux que nous comprenions, toi et moi. D'accord ? »

— Oui, monsieur.

— Je ne pourrai pas t'aider si tu me mens. N'est-ce pas ?

— Non.

— Pourquoi m’as-tu donné le nom de Kevin Hennessey la semaine dernière ? Je sais qu’il n’est plus ici. Il s’est évadé, n’est-ce pas ? »

Lacey contempla le héros multicolore sur la page devant lui.

« N’est-ce pas ?

— Il est ici », dit Lacey, très doucement.

Le gamin était envahi par la détresse. Celle-ci était perceptible dans sa voix, ainsi que dans la façon dont son visage s’affaissait sur lui-même.

« S’il s’est évadé, pourquoi serait-il revenu ? Pour moi, ça n’a aucun sens. Pour toi, ça en a un ? »

Lacey secoua la tête. Il y avait des larmes dans son nez, qui étouffaient ses mots, mais ceux-ci étaient néanmoins clairs.

« Il n’est jamais parti.

— Quoi ? Tu veux dire qu’il ne s’est pas évadé ?

— Il est malin, monsieur. Vous ne connaissez pas Kevin. Il est malin. »

Il referma son magazine et leva les yeux vers Redman.

« Comment ça, malin ?

— Il avait tout prévu, monsieur. Tout.

— Explique-toi.

— Vous n’allez pas me croire. Et puis ça sera fini, parce que vous ne me croirez pas. Il entend tout, vous savez, il est partout. Il se fout bien des murs. Les morts se foutent bien des trucs de ce genre. »

« Mort. » Un mot bien plus court que « vivant » ; mais il vous coupait le souffle.

« Il peut aller où il veut, dit Lacey, quand il veut.

— Est-ce que tu es en train de me dire qu’Hennessey est mort ? dit Redman. Fais attention, Lacey. »

Le garçon hésita : il était conscient d’être sur le fil du rasoir, à deux doigts de perdre son protecteur.

« Vous avez promis, dit-il soudain, froid comme la glace.

— Je t’ai promis qu’il ne te serait fait aucun mal. Et c’est vrai. J’étais sincère quand je t’ai dit ça. Mais ça ne signifie pas que tu peux me raconter des mensonges, Lacey.

— Quels mensonges, monsieur ?

— Hennessey n’est pas mort.

— Si, monsieur. Ils le savent tous. Il s'est pendu. Avec les cochons. »

On avait bien souvent menti à Redman, et avec science, et il pensait être devenu un bon juge en la matière. Il connaissait tous les signes révélateurs. Mais le garçon n'en émettait aucun. Il disait la vérité. Redman le sentait dans ses os.

La vérité ; rien que la vérité ; toute la vérité.

Cela ne signifiait pas que ce que disait le garçon était vrai. Il disait la vérité telle qu'il la comprenait, voilà tout. Il *croyait* qu'Hennessey était décédé. Cela ne prouvait rien.

« Si Hennessey était mort...

— Il *est* mort, monsieur.

— Dans ce cas, comment pourrait-il être ici ? »

Le garçon regarda Redman sans la moindre trace de duplicité sur son visage.

« Vous ne croyez pas aux fantômes, monsieur ? »

Une solution si limpide qu'elle coupait le sifflet à Redman. Hennessey était mort, et pourtant Hennessey était ici. Donc, Hennessey était un fantôme.

« Vous n'y croyez pas, monsieur ? »

Le garçon lui posait une question purement rhétorique. Il demandait, non, il exigeait une réponse raisonnable à cette question raisonnable.

« Non, mon garçon, dit Redman. Non, je n'y crois pas. »

Lacey ne sembla guère perturbé par cette divergence d'opinions.

« Vous verrez, dit-il simplement. Vous verrez. »

Dans la porcherie près de l'enceinte, la grande truie sans nom avait faim.

Elle évaluait le rythme des jours, et avec leur progression, ses désirs croissaient. Elle savait que le temps de la pâtée dans l'écuelle était passé. D'autres appétits avaient pris la place de ces désirs porcins.

Elle avait pris goût, depuis la première fois, à cette nourriture dotée d'une certaine texture, d'une certaine consistance. Ce n'était pas un type de nourriture qu'elle exigeait tout le temps, seulement lorsque le besoin s'emparait d'elle. Ce

n'était pas exiger beaucoup : une fois de temps en temps, mordre la main qui la nourrissait.

Elle se tenait à la porte de sa prison, fébrile, attendant et attendant encore. Elle reniflait, elle grognait, son impatience se métamorphosait en sourde colère. Dans l'enclos voisin, ses fils castrés, percevant sa détresse, devinrent agités à leur tour. Ils connaissaient sa nature et celle-ci était pleine de dangers. Elle avait, après tout, dévoré deux de leurs frères, tout vifs, encore frais et humides des fluides de ses entrailles.

Puis on entendit un bruit à travers le voile bleu du crépuscule, un bruit ténu de pieds qui foulaient les hautes herbes, accompagné d'un murmure de voix.

Deux garçons s'approchaient de la porcherie, et chacun de leurs pas était ralenti par le respect et la prudence. Elle les rendait nerveux, et cela était compréhensible. Sa ruse avait suscité une légion de récits.

Ne prenait-elle pas la parole lorsqu'elle était en colère, de cette voix possédée qui déformait son épaisse bouche porcine pour la faire parler dans une langue inconnue ? Ne se dressait-elle pas parfois sur ses pattes de derrière, rose et impériale, pour exiger que les plus jeunes des garçons viennent à elle et se blottissent dans son ombre afin de la téter, nus comme sa progéniture ? Et ne tapait-elle pas furieusement du pied sur le sol jusqu'à ce que leurs offrandes de nourriture soient broyées en minuscules morceaux, que leurs mains tremblantes apportaient ensuite jusqu'à ses mâchoires ? Toutes ces choses, elle les accomplissait.

Et pire encore.

Cette nuit, les garçons le savaient, ils ne lui avaient pas apporté ce qu'elle désirait. Sur le plateau qu'ils transportaient ne se trouvait pas la viande qui était son dû. Ce n'était pas cette viande douce et blanche qu'elle avait exigée de son autre voix, cette viande que, si elle le désirait, elle pouvait prendre de force. Cette nuit, son repas consistait simplement en quelques tranches de jambon affadi, volées dans la cuisine. La nourriture qu'elle désirait, cette viande qu'il fallait poursuivre et terroriser pour en affermir les muscles, puis broyer comme un steak pour enchanter son palais, cette viande bénéficiait d'une protection

spéciale. Il faudrait un certain temps avant de pouvoir la conduire à l'abattoir.

En attendant, ils espéraient qu'elle accepterait leurs excuses et leurs larmes, et qu'elle ne les dévorerait pas dans sa colère.

Un des deux garçons avait chié dans son pantalon avant qu'ils aient atteint le mur de la porcherie et la truie le sentit. Sa voix prit un nouveau timbre, jouissant de la saveur âcre de leur peur. Au lieu de son grondement de basse, elle émit quelques cris aigus et torrides. Cette voix disait : « Je sais, je sais. Venez et soyez jugés. Je sais, je sais. »

Elle les observa à travers les planches du portail, les yeux luisant comme des bijoux dans la nuit trouble, plus brillants que la nuit de par leur vie, plus purs que la nuit de par leur désir.

Les garçons s'agenouillèrent devant le portail, inclinant la tête en signe de supplique, tenant en tremblant un plateau recouvert par une étoffe de mousseline tachée.

« Eh bien ? » dit-elle.

La voix résonnait à leurs oreilles. Sa voix, sortant de la gueule d'un cochon.

Le plus âgé des deux garçons, un Noir affligé d'un bec-de-lièvre, parla à voix basse en regardant les yeux luisants, parvenant à surmonter sa peur :

« Ce n'est pas ce que vous désiriez. Nous sommes désolés. »

L'autre garçon, mal à l'aise dans son pantalon souillé, murmura lui aussi ses excuses.

« Mais nous vous l'amènerons. Vraiment. Nous vous l'apporterons très bientôt, dès que nous le pourrons.

— Pourquoi pas cette nuit ? dit la truie.

— Il est protégé.

— Le nouveau professeur. M. Redman. »

La truie paraissait tout savoir déjà. Elle se rappelait celle confrontation par-dessus le portail, la façon dont il l'avait regardée comme si elle n'avait été qu'un spécimen zoologique. C'était donc lui l'ennemi, ce vieil homme. Elle l'aurait. Oh oui.

Les deux garçons entendirent sa promesse de vengeance et parurent satisfaits de savoir que cette affaire ne les concernait plus.

« Donne-lui la viande », dit le Noir.

L'autre se releva, ôtant l'étoffe de mousseline. Le jambon sentait mauvais, mais la truie émit néanmoins des bruits humides d'enthousiasme. Peut-être leur avait-elle pardonné.

« Allez, vite. »

Le garçon saisit la première tranche de jambon entre le pouce et l'index et la tendit. La truie inclina la tête pour tourner sa gueule vers la viande et l'engloutit, exhibant ses dents jaunâtres. La tranche disparut aussitôt. Les deuxième, troisième, quatrième et cinquième de même.

Elle avala la sixième tranche en même temps que les doigts du garçon, qu'elle arracha avec une vitesse et une élégance telles qu'il ne put que crier au moment où les dents tranchèrent ses phalanges avant de les engloutir. Il retira sa main par-dessus le mur de la porcherie et regarda ses blessures bouche bée. Elle n'avait guère commis de dommages, tout bien considéré. Le bout de son pouce et la moitié de son index avaient disparu. Les blessures saignaient abondamment, aspergeant la chemise du garçon ainsi que ses souliers. Elle renifla et grogna, paraissant satisfaite. Le garçon poussa un petit cri et s'enfuit en courant.

« Demain, dit la truie à l'autre suppliant, plus de cette vieille viande de porc. La viande devra être blanche. Je ne pourrai jamais m'en... lasser. »

Elle trouva cette plaisanterie excellente.

« Oui, dit le garçon. Oui, bien sûr.

— Pas de défaillance.

— Oui.

— Ou je viendrai le chercher moi-même. M'entends-tu ?

— Oui.

— Je viendrai le chercher moi-même, où qu'il se cache. Je le dévorerai dans son lit si bon me semble. Dans son sommeil, je rongerai ses pieds, puis ses jambes, puis ses couilles, puis ses hanches...

— Oui, oui.

— *Je le veux*, dit la truie en raclant ses pieds sur la paille. Il est à moi. »

« Hennessey, mort ? dit Leverthal, la tête toujours inclinée sur un de ses interminables rapports. Ce n'est qu'une nouvelle fabulation. D'abord, il dit qu'il se trouve encore dans le centre, ensuite il prétend qu'il est mort. Ce garçon n'arrive même pas à mentir de façon cohérente. »

Il était difficile de résoudre cette contradiction à moins d'accepter l'idée d'un fantôme avec autant de crédulité que Lacey. Pas question que Redman mentionne cette hypothèse à la femme. Ce n'était qu'une absurdité. Les fantômes étaient ridicules ; rien que des frayeurs rendues visibles. Mais la possibilité qu'Hennessey se soit suicidé semblait plus vraisemblable à Redman. Il développa son argument :

« D'où Lacey sort-il cette histoire, alors, comment peut-il penser qu'Hennessey est mort ? C'est une drôle d'invention. »

Elle daigna relever la tête, son visage était replié sur lui-même comme un escargot dans sa coquille.

« Une imagination fertile est presque une qualité requise ici. Si vous entendiez les récits que j'ai enregistrés sur cassettes : l'extravagance de certains d'entre eux vous ferait dresser les cheveux sur la tête.

— Y a-t-il eu des suicides ici ?

— Depuis que je suis là ? » Elle réfléchit quelques instants, le stylo suspendu dans l'air. « Deux tentatives. Aucune d'elles n'était destinée à réussir, à mon avis. Des appels à l'aide.

— Hennessey faisait-il partie du lot ? »

Elle se permit un léger rictus tandis qu'elle secouait la tête.

« Hennessey était instable d'une tout autre manière. Il était persuadé qu'il allait vivre éternellement. C'était son petit rêve : Hennessey, le surhomme nietzschéen. Il ressentait presque du mépris pour les masses. En ce qui le concernait, il faisait partie d'une race à part. Aussi supérieur au commun des mortels qu'il était supérieur à ces misérables... »

Il savait qu'elle allait dire « cochons », mais elle s'arrêta juste à temps.

« A ces misérables animaux dans la ferme, dit-elle en baissant les yeux vers son rapport.

— Hennessey passait-il beaucoup de temps à la ferme ?



— Pas plus que les autres garçons, mentit-elle. Aucun d’eux n’aime aller travailler là-bas, mais cela fait partie de leurs tâches. Piétiner dans la boue n’est pas une occupation agréable, je peux en témoigner. »

Le mensonge qu’elle venait de proférer décida Redman à ne pas lui rapporter la remarque finale de Lacey : à savoir qu’Hennessey avait trouvé la mort dans la porcherie. Il haussa les épaules et aborda un tout autre sujet :

« Est-ce que Lacey prend des médicaments ?

— Quelques sédatifs.

— On donne toujours des sédatifs aux garçons qui se sont battus ?

— Seulement s’ils ont tenté de s’évader. Nous n’avons pas assez de personnel pour superviser des éléments comme Lacey. Je ne vois pas pourquoi cela vous concerne à ce point.

— Je veux qu’il me fasse confiance. Je lui ai fait une promesse. Je ne veux pas le laisser tomber.

— Franchement, tout cela ressemble fort à du favoritisme. Ce garçon n’est qu’un individu parmi beaucoup d’autres. Aucun problème particulier, et aucun espoir spécial de rédemption.

— De rédemption ? » C’était un bien étrange mot.

« De réhabilitation, si vous préférez. Écoutez, Redman, je vais être franche avec vous. Notre impression générale est que vous ne jouez pas vraiment le jeu.

— Ah ?

— Nous pensons tous, et je crois que cela inclut le directeur, que vous devriez nous laisser gérer la situation comme nous avons pris l’habitude de le faire. Mettez-vous bien au courant avant de commencer à...

— ... à me mêler de tout. »

Elle hocha la tête.

« C’est une expression qui convient aussi bien qu’une autre. Vous êtes en train de vous faire des ennemis.

— Merci de me prévenir.

— Ce travail est assez difficile comme ça sans ennemis, croyez-moi. »

Elle tenta de lui adresser un regard plein de conciliation, que Redman ignore. Il pouvait vivre avec des ennemis, pas avec des menteurs.

Le bureau du directeur était fermé, comme il l'avait été depuis une bonne semaine. On fournissait à son absence plusieurs explications différentes. Le personnel dans son ensemble préférait penser qu'il était en réunion avec les autorités administratives afin de revoir les subventions allouées au centre, bien que sa secrétaire eût affirmé ne rien savoir avec certitude. Il y avait des séminaires à l'université qu'il dirigeait, dit quelqu'un, des séminaires sur les problèmes rencontrés dans les centres de réhabilitation. Peut-être le directeur assistait-il à l'un d'entre eux. Si M. Redman le souhaitait, il pouvait laisser un message, celui-ci serait transmis au directeur.

Quand il retourna à l'atelier, Lacey l'y attendait. Il était presque dix-neuf heures quinze : les cours étaient terminés depuis longtemps.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? »

— J'attends, monsieur.

— Quoi donc ?

— Vous. Je voulais vous donner une lettre, monsieur. Pour ma mère. Vous la lui enverrez ?

— Tu peux la lui faire parvenir par la voie habituelle, n'est-ce pas ? Donne-la à la secrétaire, elle la fera transmettre. On te permet d'écrire deux lettres par semaine. »

Le visage de Lacey se défit.

« Ils les lisent, monsieur : au cas où on écrirait quelque chose qu'il ne faut pas. Et alors, ils les brûlent.

— Et tu as écrit quelque chose qu'il ne fallait pas ? »

Il acquiesça.

« Quoi donc ? »

— Kevin. Je lui ai tout dit sur Kevin, sur ce qui lui est arrivé.

— Je ne suis pas sûr que tu aies connaissance de tous les faits au sujet d'Hennessey. »

Le garçon haussa les épaules.

« C'est vrai, monsieur, dit-il avec calme, ne se souciant apparemment plus de convaincre Redman. C'est vrai. Il est ici, monsieur. En elle.

— En qui ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

Peut-être était-ce simplement la peur qui poussait Lacey à parler, comme l'avait suggéré Leverthal. Mais la patience dont il avait fait preuve avec ce garçon avait des limites et il en approchait rapidement.

On frappa à la porte et un individu boutonneux nommé Slape le regarda à travers le verre grillagé.

« Entre.

— Un coup de téléphone urgent pour vous, monsieur. Dans le bureau de la secrétaire. »

Redman détestait le téléphone. Répugnante machine : elle n'apportait jamais de bonnes nouvelles.

« Urgent ? De la part de qui ? »

Slape haussa les épaules et se gratta le visage.

« Reste avec Lacey, veux-tu ? »

Slape avait l'air malheureux à cette idée.

« Ici, monsieur ? demanda-t-il.

— Ici.

— Oui, monsieur.

— Je compte sur toi, ne me déçois pas.

— Non, monsieur. »

Redman se tourna vers Lacey. Son air de chien battu ressemblait à une blessure. Une blessure ouverte qui le faisait pleurer.

« Donne-moi ta lettre. Je vais l'apporter au bureau. »

Lacey avait fourré l'enveloppe dans sa poche. Il l'en sortit à contrecœur et la tendit à Redman.

« Dis merci.

— Merci, monsieur. »

Les corridors étaient vides.

C'était l'heure de la télévision, et la séance nocturne d'adoration de la boîte à images avait commencé. Les garçons devaient avoir les yeux collés au vieux poste noir et blanc qui dominait la salle de récréation, regardant défiler les feuilletons

policiers, les jeux télévisés et les images de guerre, la bouche béante et l'esprit vide. Un silence hypnotique tomberait sur l'assemblée jusqu'à ce qu'une promesse de violence ou un signe de sexe se manifeste. Alors, la salle s'emplirait de sifflets, d'obscénités et de cris d'encouragement, pour retomber ensuite dans un silence maussade tandis que le dialogue se poursuivrait, dans l'attente d'un autre revolver ou d'un autre sein. Il entendait à présent des coups de feu et de la musique, dont les échos résonnaient dans le couloir,

Le bureau était ouvert, mais la secrétaire était absente. Rentrée chez elle, probablement. L'horloge du bureau indiquait vingt heures dix-neuf. Redman régla sa montre.

Le téléphone était raccroché. La personne qui l'avait appelé, quelle qu'elle fût, s'était lassée d'attendre et n'avait laissé aucun message. Bien que soulagé de constater que cet appel n'avait pas été assez urgent pour que son correspondant ait pris la peine de patienter, il se sentait à présent déçu de n'avoir pas pu converser avec le monde extérieur. Comme Robinson Crusoe scrutant l'océan à la recherche d'une voile et voyant celle-ci passer près de son île sans s'arrêter.

Ridicule : ce n'était pas sa prison. Il pouvait en sortir quand il le voulait. Il pouvait en sortir cette nuit même : et cesser d'être un Robinson.

Il envisagea de laisser la lettre de Lacey sur le bureau, mais changea d'avis. Il avait promis au garçon de protéger ses intérêts, et c'était ce qu'il allait faire. Si nécessaire, il posterait lui-même cette lettre.

Sans penser à quoi que ce soit de spécial, il reprit le chemin de l'atelier. De vagues bouffées de malaise flottaient en lui, émoussant ses réflexes. Des soupirs avortaient dans sa gorge, des rictus s'esquissaient sur son visage. « Quel foutu endroit », dit-il à voix haute, ne visant pas les murs et le toit mais le piège qu'ils représentaient. Il avait l'impression qu'il aurait pu mourir en ce lieu, avec toutes ses bonnes intentions disposées autour de lui comme des fleurs autour d'un macchabée, et personne n'en saurait rien, personne ne s'en soucierait, personne ne le pleurerait. L'idéalisme était une faiblesse ici, la compassion une tare. Le malaise était tout : le malaise et...

Le silence.

Voilà ce qui n'allait pas. Bien que la télévision fût toujours en train d'éructer et de crier dans le couloir, il n'y avait que le silence pour l'accompagner. Aucun sifflet, aucune invective.

Redman se précipita vers le vestibule et vers le couloir qui conduisait à la salle de récréation. Il était permis de fumer dans cette partie du bâtiment et le couloir était imprégné de l'odeur du tabac froid. Devant lui, les bruits de massacre continuaient sans interruption. Une femme hurla le nom de quelqu'un. Un homme répondit et fut coupé par le vacarme d'un coup de feu. Des histoires à moitié racontées restaient suspendues dans l'air.

Il atteignit la salle, ouvrit la porte.

La télévision l'apostropha :

« Baisse-toi !

— *Il a un flingue !* »

Un autre coup de feu.

La femme, une blonde aux gros seins, prit la balle en plein cœur et mourut sur le trottoir à côté de l'homme qu'elle avait aimé.

Personne ne contemplait cette tragédie. La salle de récréation était vide, les fauteuils vétustes et les tabourets couverts de graffitis étaient assemblés en rond autour du poste, dans l'attente d'un public qui s'était trouvé une distraction plus passionnante pour ce soir. Redman louvoya entre les sièges et éteignit le poste. Alors que la fluorescence bleu argent s'évanouissait et que le rythme lancinant de la musique était tué net, il devint conscient, dans cette pénombre, dans ce silence, d'une présence à la porte.

« Qui est là ?

— Slape, monsieur.

— Je t'avais dit de rester avec Lacey.

— Il a dû partir, monsieur.

— Partir ?

— Il s'est enfui, monsieur. Je n'ai pas pu l'arrêter.

— Bon sang. Que veux-tu dire : tu n'as pas pu l'arrêter ? »

Redman entreprit de traverser la salle, se prenant un pied dans un tabouret. Celui-ci grinça sur le linoléum en signe de protestation.

Slape eut un mouvement nerveux.

« Je m'excuse, monsieur, dit-il. Je n'aurais pas pu le rattraper. J'ai un pied-bot. »

Oui, Slape boitait.

« Où est-il allé ? »

Slape haussa les épaules.

« Je n'en suis pas sûr, monsieur.

— Eh bien, fais un effort pour t'en souvenir.

— Ce n'est pas la peine de vous mettre en colère, monsieur. »

Ce « monsieur » était ironique : une parodie de respect. Redman s'aperçut que cela le démangeait de lever la main sur cet adolescent rempli de pus. Il était à moins d'un mètre de la porte. Slape ne faisait pas mine de s'écarter.

« Pousse-toi, Slape.

— Vous ne pouvez plus rien faire pour lui maintenant, monsieur. Il est parti.

— J'ai dit : pousse-toi. »

Alors qu'il s'avavançait afin de repousser Slape, il y eut un cliquetis au niveau de son nombril et le petit salaud pressa un cran d'arrêt contre le ventre de Redman. La pointe de l'arme vint percer la couche de graisse qui recouvrait son estomac.

« Ça ne sert à rien d'aller à son secours, monsieur.

— Au nom de Dieu, Slape, qu'est-ce que tu fais ?

— Ce n'est qu'un jeu, dit-il à travers ses dents prématurément grises. Ça ne fait de mal à personne. Il vaut mieux ne pas vous en mêler. »

La pointe du couteau avait fait couler le sang. Le liquide chaud se frayait un chemin vers le bas-ventre de Redman. Slape était prêt à le tuer – aucun doute. Quelle que soit la nature de ce jeu, Slape était résolu à s'amuser tout seul dans son coin. Son jeu à lui, c'était « tue ton prof ». Le couteau s'enfonçait toujours, avec une lenteur infinitésimale, dans les murailles de la chair de Redman. Le petit ruisseau de sang s'était agrandi pour former une rivière.

« Kevin aime bien sortir de temps en temps pour venir jouer, dit Slape.

— Hennessey ?

— Oui, vous aimez bien nous appeler par notre nom de famille, hein ? C'est plus viril, hein ? Ça veut dire qu'on n'est plus des enfants, qu'on est des hommes. Mais Kevin n'est pas tout à fait un homme, voyez-vous, monsieur. Il n'a jamais voulu être un homme. En fait, je crois bien qu'il détestait cette idée. Vous savez pourquoi ? (Le couteau découpait du muscle à présent, avec tant de gentillesse.) Il pensait qu'une fois qu'on devenait un homme, on commençait à mourir, et Kevin avait l'habitude de dire qu'il ne mourrait jamais.

— Il ne mourrait jamais ?

— Jamais.

— Je veux le rencontrer.

— Tout le monde le veut, monsieur. Il est charismatique. C'est le mot que le docteur emploie en parlant de lui : charismatique.

— Je veux rencontrer ce garçon charismatique.

— Bientôt.

— Tout de suite.

— J'ai dit : bientôt. »

Redman saisit la main armée du couteau si vite que Slape n'eut aucune chance d'enfoncer la lame dans son ventre. Les réflexes de l'adolescent étaient fort lents, peut-être était-il drogué, et Redman prit le dessus. Le couteau tomba de sa main quand Redman resserra sa prise, saisissant la gorge de Slape de son autre main afin de l'étrangler, parvenant sans peine à encercler son cou émacié. La paume de Redman se pressa contre la pomme d'Adam de son agresseur, le faisant gargouiller.

« Où est Hennessey ? Conduis-moi à lui. »

Les yeux qui fixaient Redman étaient aussi vagues que les paroles qu'avait prononcées l'adolescent, leurs iris n'étaient que des têtes d'épingles.

« Conduis-moi à lui ! » exigea Redman,

La main de Slape trouva son ventre entaillé et son poing vint frapper la blessure. Redman jura, relâchant son étreinte, et Slape faillit lui échapper, mais Redman donna un coup de genou dans le bas-ventre du garçon, violent et rapide. Slape tenta de se plier en deux sous l'effet de la douleur, mais la main qui le tenait

toujours par le cou l'en empêcha. Le genou se leva une nouvelle fois, plus fort. Et encore. Encore.

Des larmes jaillirent spontanément sur le visage de Slape, parcourant le champ de mines de ses furoncles.

« Je peux te faire deux fois plus de mal que tu ne peux m'en faire, dit Redman. Alors, si tu veux qu'on passe toute la nuit à jouer comme ça, ça me convient parfaitement. »

Slape secoua la tête, reprenant son souffle par petits à-coups douloureux à travers son œsophage broyé.

« Tu en as assez eu ? »

Slape secoua de nouveau la tête. Redman le laissa tomber et le jeta contre le mur de l'autre côté du couloir. Gémissant de douleur, le visage défait, le garçon glissa le long du mur pour adopter une position fœtale, les mains entre les jambes.

« Où est Lacey ? »

Slape s'était mis à trembler ; les mots se bousculaient dans sa bouche.

« Où croyez-vous qu'il soit ? C'est Kevin qui l'a.

— Où est Kevin ? »

Slape leva les yeux vers Redman, déconcerté. « Vous ne le savez pas ?

— Je ne te le demanderais pas si je le savais, n'est-ce pas ? »

Slape sembla s'effondrer vers l'avant en voulant reprendre la parole, laissant échapper un soupir de douleur. La première pensée de Redman fut que le gosse allait s'évanouir, mais Slape avait d'autres idées. Le couteau se retrouva soudain de nouveau dans sa main, ramassé sur le sol, et Slape le dirigea vers le bas-ventre de Redman. Celui-ci esquiva l'attaque in extremis, et Slape se retrouva debout, toute douleur oubliée. La lame fendit l'air d'avant en arrière, tandis que Slape exprimait ses intentions d'une voix sifflante.

« Je vais te crever, cochon. Je vais te crever, cochon. »

Puis sa bouche s'ouvrit en grand et il hurla :

« Kevin ! Kevin ! Aide-moi ! »

Ses coups se firent de moins en moins précis à mesure que Slape perdait tout contrôle de lui-même, les larmes, la morve et la sueur inondant son visage alors qu'il l'approchait de sa cible.



Redman choisit bien son moment et donna un coup décisif dans le genou de Slape, dans sa jambe malade, devina-t-il. Il avait deviné juste. Slape hurla, trébucha, pivota sur lui-même et alla frapper le mur de plein fouet. Redman se précipita et appuya de toutes ses forces sur le dos de Slape. Il se rendit compte trop tard de ce qu'il avait fait. Le corps de Slape s'affaissa, et la main qui avait tenu le couteau, coincée entre le mur et le corps de l'adolescent, se dégagea en glissant, sanglante et désarmée. Slape exhala son dernier souffle et s'effondra lourdement contre le mur, enfonçant le couteau plus profondément dans ses tripes. Il était mort avant d'avoir touché le sol.

Redman le retourna. Il ne s'était jamais habitué à la soudaineté de la mort. Disparaître si vite, comme une image sur un écran de télévision. On appuie sur un bouton, et puis plus rien. Pas de message.

Le silence total dans les corridors pesait sur ses épaules quand il s'en retourna vers le vestibule. La blessure à son ventre était insignifiante, et le sang avait tissé lui-même son propre bandage poisseux, qui avait collé le coton à la chair et scellé la plaie. Il avait à peine mal. Mais cette coupure était le moindre de ses problèmes : il avait des mystères à élucider à présent et il se sentait incapable de les affronter. L'atmosphère usée, épuisée de cet endroit le faisait se sentir à son tour usé, épuisé. Il n'y avait nulle guérison à espérer ici, nulle bonté, nulle raison.

Il croyait, soudain, aux fantômes.

Dans le vestibule, une lumière était allumée, une ampoule nue suspendue au-dessus d'un espace mort. A sa lueur, il lut la lettre froissée de Lacey. Les mots malhabilement tracés sur le papier ressemblaient aux allumettes destinées à embraser le feu de sa panique.

*Maman,*

*Ils m'ont donné à manger au cochon. Ne les crois pas s'ils te disent que je ne t'ai jamais aimée, ou s'ils te disent que je me suis enfui. Ce n'est pas vrai. Ils m'ont donné à manger au cochon. Je t'aime.*

*Tommy.*

Il empocha la lettre et sortit de l'immeuble en courant, se dirigeant vers le terrain de jeux. Il faisait tout à fait noir à présent : une ténèbre profonde, sans étoiles, et l'air était lourd. Même en plein jour, il n'aurait pas été sûr de la route à suivre pour se rendre à la ferme ; c'était pire la nuit. Il fut très vite perdu, quelque part entre le terrain de jeux et les arbres. Il était trop loin du bâtiment principal pour apercevoir sa silhouette derrière lui et les arbres se ressemblaient tous.

L'air nocturne était puant ; aucun vent pour rafraîchir ses membres épuisés. L'atmosphère était aussi pesante dehors que dedans, comme si le monde entier avait été confiné entre quatre murs : une pièce étouffante délimitée par un ciel peint à coups de nuages.

Il s'immobilisa dans les ténèbres, le sang battant à ses tempes, et tenta de s'orienter.

A sa gauche, là où il avait deviné que se trouvaient les remises, une lumière clignotait. De toute évidence, il avait complètement mésestimé sa position. Cette lumière venait de la porcherie. Elle découpa la silhouette branlante du poulailler quand il se tourna vers elle. Il y avait plusieurs silhouettes dans cette direction ; comme figées dans la contemplation d'un spectacle qu'il ne pouvait pas encore distinguer.

Il se dirigea vers la porcherie, ne sachant pas ce qu'il lirait une fois qu'il l'aurait atteinte. S'ils étaient tous armés comme Slape et partageaient ses intentions meurtrières, alors c'en serait fini de lui. Cette idée ne l'inquiéta guère. Cette nuit, quitter ce monde clos lui paraissait une issue désirable. Adieu à tout ça.

Et il y avait Lacey. Il avait connu un instant de doute, après sa conversation avec Leverthal, durant lequel il s'était demandé pourquoi il se souciait autant de ce garçon. Cette accusation de favoritisme, elle n'était pas sans fondement. Y avait-il quelque chose en lui qui désirait voir Thomas Lacey nu à ses côtés ? Était-ce cela que sous-entendait la remarque de Leverthal ? Même à présent, alors qu'il courait vers la lumière incertaine, il ne pouvait penser qu'aux yeux du garçon, ces yeux si grands et si suppliants, qui regardaient au fond de lui.

Devant lui, au milieu de la nuit, des silhouettes s'éloignaient de la ferme. Il les voyait se découper sur la lumière de la porcherie. Tout était-il déjà fini ? Il fit un détour pour se diriger vers la gauche des bâtiments afin d'éviter les spectateurs qui quittaient la scène. Ils ne faisaient aucun bruit : on n'entendait aucun bavardage ni aucun rire dans leurs rangs. Comme une congrégation quittant une cérémonie funèbre, ils marchaient à pas réguliers dans le noir, éloignés les uns des autres, la tête baissée. Il était fort bizarre de voir ces délinquants athées ainsi absorbés par leur révérence.

Il atteignit le poulailler sans avoir rencontré l'un d'eux face à face.

Il y avait encore quelques silhouettes pour s'attarder autour de l'enclos à cochons. Le mur du compartiment qui abritait la truie était couvert de chandelles, des douzaines et des douzaines de chandelles. Elles se consumaient dans l'air pesant, jetant une riche lumière sur les briques et sur les visages des rares personnes encore présentes pour contempler les mystères de la porcherie.

Leverthal se trouvait parmi elles, ainsi que le gardien qui s'était agenouillé près de Lacey le premier jour. Deux ou trois garçons étaient également présents, dont il reconnut les visages, mais sur lesquels il ne parvint pas à placer des noms.

Il y eut un bruit venu de la porcherie, le bruit des pattes de la truie sur la paille, en train de recevoir leur adoration. Quelqu'un était en train de parler, mais il n'arrivait pas à savoir qui. Une voix d'adolescent, à la cadence mélodieuse. Alors qu'elle interrompait son monologue, le gardien et l'un des garçons sortirent des rangs, comme si on les avait congédiés, et s'enfoncèrent dans les ténèbres. Redman s'approcha un peu plus. Le temps pressait à présent. Bientôt, les premiers membres de la congrégation auraient traversé le terrain de jeux et entreraient dans le bâtiment principal. Ils découvriraient le corps de Slape, sonneraient l'alarme. Il fallait qu'il trouve Lacey tout de suite, si l'on pouvait encore trouver Lacey.

Ce fut Leverthal qui l'aperçut la première. Elle détourna les yeux de la porcherie et hocha la tête en signe de bienvenue, apparemment indifférente à son arrivée. On aurait dit que sa

venue en cet endroit était inévitable, comme si tous les chemins avaient mené à la ferme, à la maison de paille et à l'odeur des excréments. D'une certaine manière, il était normal qu'elle ait cru cela. Il le croyait presque lui-même.

« Leverthal », dit-il.

Elle le regarda avec un sourire. Le garçon à côté d'elle leva la tête et sourit lui aussi.

« Es-tu Hennessey ? » demanda-t-il, dévisageant le garçon.

L'adolescent éclata de rire, ainsi que Leverthal.

« Non, dit-elle. Non. Non. Non. Hennessey est ici. »

Elle désigna l'intérieur de la porcherie.

Redman franchit les derniers mètres qui le séparaient du mur de la porcherie, s'attendant à découvrir, sans tout à fait l'oser, la paille et le sang, la truie et Lacey.

Mais Lacey n'était pas là. Rien que la truie, plus grosse et plus resplendissante que jamais, dressée au milieu de ses propres déjections, ses oreilles énormes et ridicules battant au-dessus de ses yeux.

« Où est Hennessey ? demanda Redman en regardant la truie droit dans les yeux.

— Ici, dit le garçon.

— Ce n'est qu'un cochon.

— Elle l'a dévoré », dit l'adolescent, toujours souriant. De toute évidence, cette idée lui paraissait délicieuse. « Elle l'a dévoré : et il parle à travers elle. »

Redman avait envie de s'esclaffer. A côté de ça, les histoires de fantômes racontées par Lacey paraissaient presque plausibles. Ils étaient en train de lui dire que cette truie était possédée.

« Est-ce qu'Hennessey s'est pendu, comme le dit Tommy ? »

Leverthal acquiesça.

« Dans la porcherie ? »

Nouveau hochement de tête.

Soudain la truie prit un tout autre aspect. Dans son imagination, il la vit lever le groin pour renifler les pieds d'Hennessey, sentir la mort s'emparer de ce corps convulsé, saliver à l'idée de goûter sa chair. Il la vit lécher les fluides qui

suintaient de sa peau pourrissante, les laper, ronger timidement la chair, puis la dévorer. Il n'était guère difficile de comprendre comment les garçons avaient pu élaborer une mythologie à partir de cette atrocité : inventer des hymnes à la gloire de la truie, l'adorer comme un dieu. Les chandelles, leur révérence, le sacrifice de Lacey : autant de preuves de leur démente, mais autant de faits guère plus étranges qu'un millier d'autres coutumes religieuses. Il commençait même à comprendre la lassitude de Lacey, son impuissance à lutter contre les pouvoirs qui le menaçaient.

*Maman, ils m'ont donné à manger aux cochons.*

Pas : maman, aide-moi, sauve-moi. Juste : ils m'ont donné aux cochons.

Tout ceci, il pouvait le comprendre : ce n'étaient que des enfants, la plupart sans éducation, certains à la limite de la débilité mentale, tous susceptibles de superstition. Mais cela n'expliquait pas le cas de Leverthal. Elle contemplait de nouveau la porcherie, et Redman remarqua pour la première fois que ses cheveux étaient dénoués et reposaient sur ses épaules, colorés de miel par la lueur des chandelles.

« Pour moi, ça ressemble à un cochon, rien de plus, dit-il.

— Elle parle avec sa voix, dit doucement Leverthal. Elle a reçu le don des langues, si vous voulez. Vous l'entendrez bientôt. Mon bien-aimé. »

Il comprit soudain. « Vous et Hennessey ?

— N'ayez pas l'air si horrifié, dit-elle. Il avait dix-huit ans, des cheveux noirs comme vous n'en avez jamais vu. Et il m'aimait.

— Pourquoi s'est-il pendu ?

— Pour vivre éternellement, dit-elle, pour ne jamais devenir un homme et en mourir.

— Nous ne l'avons trouvé qu'au bout de six jours, dit l'adolescent, murmurant presque à l'oreille de Redman. Et même à ce moment-là, elle voulait que personne ne s'en approche, maintenant qu'elle l'avait pour elle seule. La truie, je veux dire. Pas le docteur. Tout le monde aimait Kevin, voyez-vous, chuchota-t-il comme en confidence. Il était si beau.

— Et où est Lacey ? »

Le sourire aimant de Leverthal se décomposa.

« Avec Kevin, dit l'adolescent. Là où Kevin veut qu'il soit. »

Il tendit une main au-dessus du portail pour désigner l'enclos. Il y avait un corps gisant sur la paille, près de la porte de l'abri.

« Si vous le voulez, il faudra que vous alliez le chercher », dit le garçon, et l'instant d'après il avait saisi la nuque de Redman dans l'étau de ses mains.

La truie réagit devant cette action soudaine. Elle se mit à piétiner la paille avec violence, révélant à tous le blanc de ses yeux.

Redman tenta de se dégager de l'étreinte du garçon, tout en lui donnant un coup de coude dans le ventre. Le garçon recula, le souffle coupé, jurant et pestant, mais il fut aussitôt remplacé par Leverthal.

« Allez le chercher, dit-elle en tirant Redman par les cheveux. Allez le chercher si vous le voulez. »

Ses ongles vinrent érafler la tempe et le nez de l'homme, manquant de justesse ses yeux.

« Lâchez-moi ! » dit-il, essayant de se dégager, mais la femme s'accrocha, secouant la tête de droite à gauche tout en tentant de le pousser contre le mur.

Tout se déroula alors à une vitesse terrifiante. Les longs cheveux de Leverthal effleurèrent la flamme d'une chandelle et sa tête prit feu, les flammes montant à vive allure. Criant au secours, elle trébucha contre le portail. Celui-ci ne supporta pas son poids et s'effondra vers l'intérieur. Redman regarda, impuissant, la femme embrasée tomber sur la paille. Les flammes se répandirent avec rapidité dans l'enclos et se dirigèrent vers la truie en consumant les brins de paille.

Même en cet instant de péril, le cochon n'était qu'un cochon. Pas de miracle ici : pas de sermon, pas de supplique en langue humaine. L'animal paniqua lorsque les flammes l'encerclèrent, faisant reculer sa masse convulsée dans un coin de l'enclos et venant lécher ses flancs. L'air s'emplit de la puanteur du jambon en train de griller quand les flammes coururent le long de ses pattes et jusqu'à sa tête, ravageant ses poils comme un feu de broussailles.

Sa voix était une voix de cochon, ses plaintes des plaintes de cochon. Des grognements hystériques s'échappèrent de ses lèvres et la truie traversa la cour de la porcherie pour se précipiter vers le portail, piétinant Leverthal au passage.

Le corps de la truie, toujours embrasé, était un objet magique dans la nuit quand elle s'enfuit vers le terrain de jeux, se trémoussant de douleur. Ses cris ne diminuèrent pas d'intensité lorsque les ténèbres l'avalèrent, ils semblèrent seulement jeter leurs échos sur toute la largeur du terrain, incapables de trouver une issue hors de cette chambre close.

Redman enjamba le corps calciné de Leverthal et pénétra dans l'enclos. La paille brûlait tout autour de lui et le feu rampait en direction de la porte. Il ferma à moitié les yeux pour se protéger de la fumée et se baissa pour entrer dans l'abri.

Lacey était toujours étendu là où il l'avait aperçu, le dos contre la porte. Redman retourna le garçon. Il était vivant. Il était éveillé. Ses yeux, gonflés de larmes et de terreur, le regardaient depuis son oreiller de paille, des yeux si grands qu'on aurait cru qu'ils allaient jaillir de sa tête.

« Lève-toi », dit Redman, se penchant sur le garçon.

Son petit corps était rigide, et ce ne fut qu'à grand-peine que Redman réussit à dénouer ses membres. Avec quelques mots de réconfort, il réussit à le remettre sur pied alors que la fumée s'insinuait à l'intérieur de l'abri.

« Viens, tout va bien, viens. »

Il se redressa et quelque chose vint lui effleurer les cheveux. Redman sentit une légère ondée de vers tomber sur son visage et leva les yeux pour découvrir Hennessey, ou ce qu'il en restait, toujours pendu à une poutre de la porcherie. Ses traits étaient indéchiffrables, flasques et noircis. Son corps était rongé à la hanche et ses entrailles pendaient de sa carcasse fétide, s'agitant en boucles molles devant le visage de Redman.

N'eût été l'épaisse fumée, l'odeur du cadavre aurait été étourdissante. Redman fut simplement révolté, et sa révolte donna des forces à son bras. Il fit sortir Lacey de l'ombre du cadavre et le poussa à travers la porte.

Dehors, la paille brûlait avec moins d'intensité, mais la lueur du feu, des chandelles et du corps toujours flambant après la pénombre de l'abri lui fit cligner des yeux.

« Viens, mon garçon », dit-il, soulevant l'enfant pour lui faire franchir les flammes.

Les yeux du garçon étaient brillants comme des boutons, brillants comme la démence. Futilité, proclamaient-ils.

Ils traversèrent la cour pour arriver jusqu'au portail, enjambant le corps de Leverthal, et se dirigèrent vers les ténèbres du terrain de jeux.

Le garçon semblait sortir de son état de choc à chaque pas qu'ils faisaient pour s'éloigner de la ferme. Derrière eux, la porcherie n'était plus qu'un souvenir qui se consumait. Devant, la nuit était plus immobile et plus impénétrable que jamais.

Redman essaya de ne plus penser à la truie. Elle devait sûrement être morte à présent.

Mais alors qu'ils couraient, il lui sembla qu'il y avait un bruit dans la terre, comme si quelque chose d'énorme les suivait pas à pas, se contentant de rester à distance, prudent mais impitoyable dans sa poursuite.

Il tira Lacey par le bras et pressa le pas, traversant une étendue cuite par le soleil. Lacey gémissait à présent, ce n'étaient pas encore des mots, mais c'était au moins un son. C'était un bon signe, un signe dont Redman avait besoin. Il en avait plus qu'assez de la démence.

Ils atteignirent le bâtiment sans incident. Les corridors étaient aussi vides que lorsqu'il avait quitté l'immeuble, une heure plus tôt. Peut-être que personne n'avait encore trouvé le cadavre de Slape. C'était possible. Aucun des garçons n'avait paru d'humeur à rechercher une quelconque distraction. Peut-être s'étaient-ils glissés en silence dans leurs dortoirs, épuisés par leur cérémonie.

Le moment était venu de chercher un téléphone et d'appeler la police.

L'homme et le garçon traversèrent le couloir pour se diriger vers le bureau du directeur, la main dans la main. Lacey était de nouveau silencieux, mais son expression n'était plus aussi



frénétique ; on aurait dit que des larmes purificatrices étaient sur le point de l'envahir. Il reniflait, faisait des bruits de gorge.

Sa main resserra son étreinte sur celle de Redman, puis se détendit complètement.

Devant eux, le vestibule était plongé dans l'obscurité. On avait récemment cassé l'ampoule. Elle oscillait toujours doucement au bout du fil, éclairée par une vague lueur filtrant à travers la fenêtre.

« Viens. Tu n'as plus de raisons d'avoir peur. Viens, mon garçon. »

Lacey se pencha sur la main de Redman et mordit dans sa chair. Cela se passa si vite qu'il lâcha le garçon avant de s'en être rendu compte, et Lacey avait tourné les talons et s'enfuyait dans le couloir, loin du vestibule.

Aucune importance. Il n'irait pas bien loin. Pour une fois, Redman était content de savoir que cet endroit était bien pourvu en murs et en barreaux.

Redman traversa le vestibule obscur jusqu'au bureau de la secrétaire. Rien ne bougeait. Quelle que fût la personne qui avait cassé l'ampoule, elle restait cachée et immobile.

Le téléphone avait été cassé, lui aussi. Pas simplement cassé, brisé en mille morceaux.

Redman fit demi-tour vers le bureau du directeur. Il y avait un téléphone là-bas ; il n'allait pas se laisser arrêter par des vandales.

La porte était fermée à clé, bien sûr, mais Redman était préparé à cette éventualité. Il brisa d'un coup de coude le verre dépoli de la porte et tendit la main de l'autre côté. Pas de clé.

« Au diable », pensa-t-il, et il frappa de l'épaule contre la porte. Celle-ci était faite de bois solide et épais, et le verrou était de bonne qualité. Son épaule était douloureuse, sa blessure au ventre se rouvrit quand le verrou céda, et il pénétra dans la pièce.

Le sol était jonché de paille ; à côté de l'odeur qui régnait dans la pièce, celle de la porcherie ressemblait à un parfum. Le directeur gisait près de son bureau, le cœur arraché et dévoré.

« La truie, dit Redman. La truie. La truie. » Et, disant encore : « La truie », il se précipita vers le téléphone.

Un bruit. Il se retourna et reçut le coup en plein visage. Il lui brisa la pommette et le nez. La pièce tournoya et devint toute blanche.

Le vestibule n'était plus obscur. Des chandelles y brûlaient, des centaines de chandelles, aurait-on dit, dans chaque coin, sur chaque surface. Mais sa tête tournoyait toujours, sa vision était encore brouillée par le choc. Il pouvait ne s'agir que d'une seule chandelle, multipliée par des sens auxquels il ne pouvait plus faire confiance pour appréhender la vérité.

Il se tenait au milieu de l'arène du vestibule, ne sachant pas très bien comment il pouvait être debout, car ses jambes paraissaient engourdies et inutiles sous lui. A la périphérie de son champ de vision, au-delà de la lueur des chandelles, il pouvait entendre des gens en train de parler. Non, pas vraiment parler. Ce n'étaient pas vraiment des mots. C'étaient des bruits absurdes, émis par des gens qui pouvaient ou ne pouvaient pas être là.

Puis il entendit le grognement, le grognement grave et asthmatique de la truie, et elle émergea droit devant lui à la lueur mouvante des chandelles. Elle n'était désormais plus luisante ni superbe. Ses flancs étaient carbonisés, ses yeux jadis brillants liquéfiés, son groin tordu et déformé. Elle avançait très lentement vers lui, et très lentement, la silhouette qui la chevauchait devint visible. C'était Tommy Lacey, bien sûr, nu comme au jour de sa naissance, le corps aussi rose et aussi glabre que celui d'un de ses porcelets, le visage vierge de tout sentiment humain. Ses yeux étaient à présent ceux de la truie, et il guidait le grand animal par les oreilles. Et le bruit émis par la truie, ce reniflement sourd, ne sortait pas de la bouche de l'animal mais de celle du garçon. Sa voix était la voix de la truie.

Redman prononça doucement son nom. Pas Lacey, mais Tommy. Le garçon ne sembla pas l'entendre. Ce ne fut qu'au moment où la truie et son cavalier s'approchèrent de lui que Redman comprit pourquoi il ne s'était pas effondré face contre terre. Il y avait une corde passée autour de son cou.

Alors même qu'il s'en rendait compte, le nœud se resserra et ses pieds quittèrent le sol.

Aucune douleur, mais une terrible horreur, pire, bien pire que la douleur, s'épanouit en lui, un gouffre de regret et de désolation, et tout ce qu'il était s'engloutit au fond de lui.

Au-dessous de lui, la truie et le garçon avaient fait halte, sous ses pieds ballottants. Le garçon, grognant toujours, était descendu de la truie et s'était accroupi près de l'animal. A travers l'air qui s'assombrissait, Redman voyait la courbe de l'échine du garçon, la peau parfaite de son dos. Il vit aussi la corde à nœuds qui pendait entre ses fesses pâles, son extrémité déchirée. Copie parfaite d'une queue de cochon.

Redman sut que la truie relevait la tête, bien que ses yeux ne pussent plus rien voir. Il aimait à penser qu'elle souffrait, et qu'elle souffrirait jusqu'à l'heure de sa mort. Il lui suffisait presque de penser cela. Puis la bouche de la truie s'ouvrit, et elle parla. Il ne savait pas comment les mots étaient prononcés, mais ils étaient prononcés. Une voix de garçon, à la cadence mélodieuse.

« Telle est la nature de la bête, disait-elle, de manger et d'être mangé. »

Puis la truie sourit, et Redman sentit, bien qu'il se fût cru engourdi par l'effroi, le premier choc de douleur lorsque les dents de Lacey arrachèrent un morceau de chair à son pied, et le garçon grimpa en reniflant le long du corps de son sauveur pour aspirer sa vie dans un baiser.

# ***Les Feux de la Rampe***

Diana fit courir ses doigts parfumés à travers la barbe de deux jours qui ornait le menton de Terry.

« J'adore, dit-elle. Même les poils gris. »

Elle adorait tout en lui, ou du moins le prétendait-elle.

Quand il l'embrassait : j'adore.

Quand il la déshabillait : j'adore.

Quand elle faisait glisser son slip le long de ses cuisses : j'adore, j'adore, j'adore.

Elle s'agenouillait devant lui avec un tel enthousiasme qu'il ne pouvait que regarder le sommet de sa tête aux cheveux blond cendré aller et venir contre son bas-ventre en espérant que personne n'entrerait par surprise dans la loge. C'était une femme mariée, après tout, même s'il s'agissait d'une actrice. Lui-même avait une épouse, quelque part. Ce genre de tête-à-tête ferait les délices du journal local, alors qu'il s'efforçait de se faire une réputation de metteur en scène sérieux ; pas d'esbroufe, pas de battage ; rien que l'art.

Mais même ses idées d'ambition se dissolvaient au contact de la langue qui plongeait ses extrémités nerveuses dans la débâcle. Ce n'était pas une actrice terrible, mais, bon Dieu, elle savait ménager ses effets. Une technique sans faille ; une cadence impeccable : elle savait, soit par instinct soit grâce à leurs nombreuses répétitions, précisément quand il fallait accélérer le rythme et conduire la scène jusqu'à sa conclusion éclatante.

Quand elle avait fini d'exploiter le moment jusqu'à sa dernière goutte, il avait presque envie d'applaudir.

Toute la troupe qui participait à sa production de *La Nuit des rois* était au courant de leur liaison, bien entendu. On émettait des remarques sarcastiques si le metteur en scène et sa vedette arrivaient en retard aux répétitions, ou bien si elle avait l'air d'une chatte satisfaite et si lui avait le visage écarlate. Il essayait bien de la persuader de ne pas arborer une telle

expression, mais elle n'était guère apte à la dissimulation. Ce qui était un comble vu sa profession.

Mais la Duvall, comme Edward insistait pour l'appeler, n'avait pas besoin d'être une grande artiste, elle était célèbre. Quelle importance si elle déclamait Shakespeare comme une gamine du cours élémentaire, la-la-la-la, la-la-la ? Quelle importance si sa maîtrise du texte était douteuse, sa logique boiteuse, son interprétation inadéquate ? Quelle importance si elle avait le sens de la poésie autant que celui de la pudeur ? C'était une vedette, et cela signifiait des recettes en perspective.

Impossible de lui enlever cela : son nom signifiait fric. Les brochures publicitaires du théâtre de l'Elysium proclamaient son titre de gloire en caractères gras hauts de huit centimètres, noirs sur fond jaune : « Diane Duvall : vedette de *L'Enfant de l'amour*. »

*L'Enfant de l'amour*. Sans doute le plus lamentable feuilleton à l'eau de rose ayant jamais infesté les écrans du pays depuis la naissance de ce genre, deux heures hebdomadaires de personnages mal conçus et de dialogues abrutissants, grâce auxquels ses interprètes étaient devenus, presque du jour au lendemain, des étoiles brillant au firmament clinquant de la télévision. Et luisant avec le plus d'éclat, la supernova baptisée Diane Duvall.

Peut-être n'était-elle pas née pour jouer les classiques, mais Seigneur, elle assurait les recettes. Et à cette époque où les théâtres étaient désertés, le plus important, c'était d'avoir des salles pleines.

Calloway s'était résigné au fait que sa production de *La Nuit des rois* ne serait pas la version définitive de cette pièce, mais si elle avait du succès, et avec Diane dans le rôle de Viola il y avait toutes les chances pour que ce soit le cas, cela pourrait lui ouvrir quelques portes dans le West End<sup>2</sup>. De plus, travailler avec la toujours aimante et toujours exigeante Mlle D. Duvall avait ses compensations.

---

<sup>2</sup> Quartier des théâtres à Londres. (*N.d.T.*)

Calloway remonta son pantalon de velours et baissa les yeux vers elle. Elle lui adressait son sourire plein de charme, celui qu'elle utilisait lors de la scène de la lettre. Expression numéro 5 dans le répertoire de la Duvall, entre virginal et maternel.

Il répondit à ce sourire avec un autre péché dans ses réserves, un petit regard plein d'amour qui pouvait passer pour sincère à un mètre de distance. Puis il consulta sa montre.

« Mon Dieu, nous sommes en retard, ma chérie. »

Elle se purlécha les lèvres. Aimait-elle donc tant que ça ce goût-là ?

« Je ferais mieux de me recoiffer », dit-elle, se relevant et jetant un coup d'œil vers l'énorme miroir placé à côté de la douche.

« Oui.

— Est-ce que tu te sens bien ?

— On ne peut mieux », répondit-il.

Il lui donna un léger baiser sur le nez et la laissa à sa toilette.

En route vers la scène, il se faufila dans la loge des hommes pour remettre de l'ordre dans ses vêtements et asperger d'eau froide ses joues brûlantes. Le sexe faisait toujours naître une rougeur révélatrice sur son visage et sur son torse. Penché au-dessus du lavabo, Calloway étudia son reflet d'un œil critique. Après trente-six ans passés à tenir en respect les signes du vieillissement, il commençait à paraître son âge. Il n'avait plus rien d'un jeune premier. Il y avait sous ses yeux des bouffissures certaines et des rides sur son front et autour de sa bouche. Il ne ressemblait plus à un *wonder boy* ; les secrets de sa débauche étaient gravés sur son visage. L'excès de sexe, d'alcool et d'ambition, la frustration de celui qui aspire à beaucoup et qui laisse éternellement passer sa chance. A quoi ressemblerait-il à présent, pensa-t-il, s'il s'était contenté de n'être qu'un minable régisseur dans une maison de la culture, certain de retrouver à chaque lever de rideau la même dizaine d'admirateurs fanatiques de Brecht ? Le visage aussi lisse qu'une fesse de bébé, probablement, la plupart de ceux qui travaillaient dans le théâtre subventionné avaient cette expression vacante et satisfaite. Pauvres moutons.

« Eh bien, tu as choisi ta pièce en payant ton billet d'entrée », se dit-il. Il jeta un dernier regard au chérubin hagard dans la glace, pensant que, pattes-d'oie ou non, les femmes ne pouvaient toujours pas lui résister, et il alla affronter les problèmes et les tracasseries du troisième acte.

Sur la scène se déroulait une discussion animée. Le charpentier, un nommé Jack, avait construit deux haies pour le jardin d'Olivia. Il restait encore à les couvrir de feuilles, mais elles avaient l'air fort impressionnantes et s'étendaient tout le long de la scène jusqu'au cyclorama, sur lequel le reste du jardin devait être peint. Pas question de tomber dans le symbolisme. Un jardin était un jardin : de l'herbe verte, un ciel bleu. C'était ce que le public voulait au nord de Birmingham, et Terry avait une certaine sympathie pour son goût.

« Terry, mon chou. »

Eddie Cunningham l'avait saisi par le coude et l'escortait jusqu'à la mêlée.

« Quel est le problème ? »

— Terry, mon chou, tu ne penses pas sérieusement à installer ces foutues haies. (Il détacha bien les deux syllabes du mot : fou-tues.) Dis à Oncle Eddie que tu n'es pas sérieux avant que je pique une crise. » Eddie désigna les haies si incongrues : « Enfin, regarde-les. » Une légère ondée de salive traversa l'air.

« Quel est le problème ? demanda de nouveau Terry.

— Le problème ? Ça me bloque, mon chou, ça me bloque. Réfléchis. Quand nous avons répété cette scène, on a décidé que je n'arrêterais pas de bondir dans tous les K us comme un lièvre en folie. Hop ! à droite, hop ! à gauche – mais ça ne marchera jamais si je ne peux pas avoir accès au fond de la scène. Et regarde ! Ces *fou-tues* haies vont jusqu'au fond.

— Mais c'est nécessaire, Eddie, pour entretenir l'illusion.

— Je ne peux plus passer, Terry. Comprends-moi. »

Il prit à témoin les quelques personnes qui se trouvaient sur scène : le charpentier, deux techniciens, trois acteurs.

« Je veux dire... on n'a pas le temps.

— Eddie, nous allons supprimer ce passage.

— Oh. »

Voilà qui lui coupait le sifflet.



« Non ?

— Hum.

— Je veux dire, c'est plus facile comme ça, non ?

— Oui... mais j'aimais bien...

— Je sais.

— Eh bien. Tant pis. Et la partie de croquet ?

— On coupera ça aussi.

— Toutes les répliques sur les maillets ? Toutes ces obscénités si réjouissantes ?

— Il faudra qu'on s'en passe. Je suis désolé. Je n'avais pas pensé à ça. Crois bien que je suis aussi triste que toi. »

Eddie eut un geste brusque.

« Tu ne seras jamais aussi *gay* que moi, en tout cas. »

Gloussements. Terry laissa passer. Les critiques d'Eddie étaient justifiées ; il avait négligé de considérer le problème des haies.

« Je suis sincèrement désolé ; mais il n'y a aucune autre façon de s'en sortir.

— Il y a quelqu'un d'autre à qui tu ne couperas aucune réplique, j'en suis sûr », dit Eddie.

Il jeta un regard vers Diane, par-dessus l'épaule de Calloway, puis se dirigea vers sa loge. *Exit* l'acteur enragé, côté cour. Calloway ne tenta même pas de l'arrêter. Gâcher sa sortie n'aurait fait qu'aggraver considérablement la situation. Il se contenta d'émettre à mi-voix un « Seigneur ! » excédé et de passer une main sur son visage. C'était la faille de sa profession : les acteurs.

« Quelqu'un veut-il aller le chercher ? » dit-il.

Silence.

« Où est Ryan ? »

Les lunettes du régisseur apparurent au-dessus de la haie controversée.

« Pardon ?

— Ryan, mon chou... voudrais-tu aller porter une tasse de café à Eddie et le persuader de rejoindre notre grande famille ? »

Ryan eut une expression qui disait : « C'est toi qui l'as vexé, c'est toi qui vas le chercher. » Mais ce n'était pas la première

fois que Calloway se débarrassait ainsi de cette corvée-là : il était devenu maître dans l'art de laisser les autres dorer la pilule à sa place. Il se contenta de fixer Ryan des yeux, le mettant au défi de refuser sa requête, jusqu'à ce que l'autre baisse la tête et acquiesce.

« Entendu, dit-il d'une voix lugubre.

— Bien. »

Ryan lui lança un regard accusateur et disparut à la poursuite d'Ed Cunningham.

« Pas de répétition sans caprice », dit Calloway, essayant de détendre quelque peu l'atmosphère.

Quelqu'un émit un grognement et le petit cercle de spectateurs se dispersa. Le spectacle était terminé.

« D'accord, d'accord, dit Calloway en ramassant les morceaux. Au boulot. On reprend à partir du début de la scène. Diane, tu es prête ?

— Oui.

— Bien. On y va ? »

Il détourna les yeux du jardin d'Olivia et des acteurs qui attendaient son feu vert pour rassembler ses pensées. Seuls les projecteurs étaient allumés, la salle était plongée dans l'obscurité. Elle lui bâillait au nez avec insolence, alignement de sièges vides qui le mettaient au défi de les distraire. Ah, la solitude du metteur en scène de fond ! Il y avait des jours dans ce foutu métier où l'idée d'une existence de comptable lui paraissait « une consommation à souhaiter ardemment », pour paraphraser le prince du Danemark<sup>3</sup>.

Dans le paradis de l'Elysium, quelqu'un bougea. Calloway délaissa ses doutes pour scruter l'air obscur. Eddie avait-il élu résidence au dernier rang ? Non, sûrement pas. D'ailleurs, il n'aurait pas eu le temps d'aller jusque-là.

« Eddie ? s'aventura Calloway, portant une main à son front. C'est toi ? »

Il parvenait à peine à distinguer une silhouette. Non, pas une silhouette, deux. Il y avait deux personnes qui longeaient à

---

<sup>3</sup> Citation extraite du monologue de *Hamlet*. (N.d.T.)

présent la rangée de sièges pour se diriger vers la sortie. Qui que ce fût, il ne s'agissait certainement pas d'Eddie.

« Ce n'est pas Eddie, n'est-ce pas ? demanda Calloway en se retournant vers le jardin factice.

— Non », répondit quelqu'un.

C'était Eddie qui venait de parler. Il était de retour sur scène, accoudé à l'une des haies, une cigarette vissée entre ses lèvres.

« Eddie...

— Ça va, dit l'acteur avec bonne humeur. Ne rampe pas devant moi. Je déteste voir les jolis garçons ramper.

— On verra s'il est possible de recaser les répliques avec les maillots quelque part », dit Calloway, désireux d'enterrer la hache de guerre.

Eddie secoua la tête et fit tomber les cendres de sa cigarette.

« Pas la peine.

— Mais...

— De toute façon, ce n'était pas au point. »

La porte d'entrée gémit légèrement en se refermant derrière les visiteurs. Calloway ne se donna pas la peine de tourner la tête. Quels qu'ils fussent, ils étaient partis.

« Il y avait quelqu'un dans la salle cet après-midi. »

Hammersmith quitta des yeux les colonnes de chiffres qu'il était en train de scruter.

« Ah ? »

Les sourcils d'Hammersmith étaient des explosions de poils épais qui paraissaient ambitieux au-delà de leurs capacités. Ils se dressaient au-dessus de ses yeux minuscules dans un mouvement de surprise visiblement feint. Il tirailla sur sa lèvre inférieure avec des doigts jaunis par la nicotine.

« Vous avez une idée sur la question ? » persista Calloway.

Hammersmith continua de tirailler sur sa lèvre, les yeux toujours fixés sur l'autre, un mépris franchement affiché sur son visage.

« Est-ce que c'est un problème ?

— Je veux simplement savoir qui est venu assister à la répétition, c'est tout. Je pense avoir parfaitement le droit de le demander.

— Parfaitement le droit, dit Hammersmith, hochant légèrement la tête et formant un arc pâle avec ses lèvres.

— On a entendu dire que quelqu'un du National Théâtre viendrait faire un tour ici, dit Calloway. Mon agent devait arranger quelque chose. Je ne veux pas que quelqu'un arrive en douce sans que je sois prévenu. Surtout si c'est quelqu'un d'important. »

Hammersmith s'était replongé dans ses chiffres. Sa voix était lasse.

« Terry : si quelqu'un vient de la rive sud pour contempler votre *magnum opus*, vous en serez le premier informé, je vous le promets. D'accord ? »

Le ton de sa voix était si grossier. « Allez jouer ailleurs. » Calloway brûlait d'envie de le frapper.

« Je ne veux pas que quiconque assiste aux répétitions sans mon autorisation, Hammersmith. Vous m'entendez ? Et je veux savoir qui est venu aujourd'hui. »

Le directeur du théâtre poussa un lourd soupir.

« Croyez-moi, Terry, dit-il, je ne le sais pas moi-même. Je vous suggère de le demander à Tallulah – elle était à son guichet durant tout l'après-midi. Si quelqu'un est entré, je suppose qu'elle l'a vu. »

Il soupira de nouveau.

« D'accord... Terry ? »

Calloway laissa tomber. Il entretenait certains soupçons sur Hammersmith. Cet homme se foutait du théâtre, il ne manquait jamais l'occasion de le faire savoir ; il affectait un ton las quand on parlait d'autre chose que d'argent, comme s'il était au-dessus de toute considération esthétique. Il utilisait le même mot, sans cesse répété, pour désigner acteurs et metteurs en scène : des papillons. Des éphémères. Dans l'univers d'Hammersmith, seul l'argent était éternel, et le théâtre de l'Elysium était situé sur une parcelle de valeur, une parcelle dont un homme avisé pourrait tirer un joli profit en jouant les bonnes cartes.

Calloway était certain qu'il serait capable de vendre l'édifice dès demain si l'occasion se présentait à lui. Une ville comme Redditch, un satellite de Birmingham qui croissait au même rythme que cette cité, n'avait pas besoin de théâtres, elle avait besoin d'immeubles de bureaux, d'hypermarchés, d'entrepôts : elle avait besoin, pour citer le conseil municipal, « d'entrer dans une période de croissance réalisée grâce à des investissements opérés dans les industries nouvelles ». Elle avait aussi besoin de sites sur lesquels bâtir ces industries. L'art ne survivrait jamais à un tel pragmatisme.

Tallulah ne se trouvait ni dans son guichet, ni dans le hall, ni dans le foyer des acteurs.

Irrité à la fois par le manque de civilité d'Hammersmith et par la disparition de Tallulah, Calloway retourna dans la salle pour récupérer son veston avant d'aller se saouler. La répétition était finie et les acteurs étaient partis depuis longtemps. Les haies avaient l'air bien petites depuis le dernier rang. Peut-être avaient-elles besoin de quelques centimètres en plus. Il rédigea une note sur un programme qu'il avait retrouvé dans sa poche : « Haies : plus grandes ? »

Un bruit de pas lui fit dresser la tête, et une silhouette fit son apparition sur scène. Une entrée impeccable, qui avait amené l'homme jusqu'au centre de la scène, là où les haies convergeaient. Calloway ne le reconnut pas.

« Monsieur Calloway ? Monsieur Terence Calloway ?

— Oui. »

Le visiteur se dirigea vers l'endroit où se trouvaient jadis les feux de la rampe, puis resta immobile à contempler la salle.

« Je m'excuse de vous avoir troublé dans vos pensées.

— Pas de problème.

— Je voulais vous dire un mot.

— A moi ?

— Si vous le voulez bien. »

Calloway se dirigea vers les premiers rangs, détaillant l'inconnu.

Celui-ci était vêtu de la tête aux pieds d'un camaïeu de gris. Costume de laine grise, souliers gris, cravate grise. « Il pisse

l'élégance », jugea Calloway, de façon peu charitable. Mais cet homme n'en était pas moins impressionnant. Il était difficile de distinguer son visage sous l'ombre du rebord de son chapeau.

« Permettez-moi de me présenter. »

Sa voix était séduisante, cultivée. La voix idéale pour un spot publicitaire : une marque de savon, peut-être. Après les mauvaises manières d'Hammersmith, cette voix était un souffle de bonne éducation.

« Mon nom est Lichfield. Mais je pense que cela n'éveillera guère de souvenirs pour un homme d'âge tendre tel que vous. »

Age tendre : eh bien, eh bien. Peut-être y avait-il encore des traces du *wonder boy* sur son visage.

« Êtes-vous un critique ? » s'enquit Calloway.

Le rire qui jaillit sous le rebord impeccable du chapeau était riche d'ironie.

« Au nom du Ciel, non, répondit Lichfield.

— Je m'excuse, mais vous me prenez de court.

— Vous n'avez nul besoin de vous excuser.

— C'est vous qui étiez dans la salle cet après-midi ? »

Lichfield ignore cette question.

« Je sais fort bien que vous êtes un homme occupé, monsieur Calloway, et je ne souhaite pas vous faire perdre votre temps. Le théâtre est mon métier, tout comme vous. Je pense que nous devrions nous considérer comme des alliés, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés. »

Ah ! la grande fraternité de la scène. Elle donnait envie de cracher à Calloway, cette prétention sentimentale. Quand il pensait au nombre de soi-disant alliés qui l'avaient joyeusement poignardé dans le dos ; et à tous les auteurs dramatiques dont il avait mutilé les œuvres en souriant, à tous les acteurs qu'il avait broyés d'un geste dédaigneux. Au diable la fraternité ! C'était chacun pour soi, comme dans toutes les professions où la demande était supérieure à l'offre.

« Je manifeste, disait Lichfield, un intérêt permanent pour l'Elysium. »

Il y avait un étrange accent sur le mot « permanent ». Ce mot semblait bizarrement funèbre dans la bouche de Lichfield. Le spectacle est permanent.

« Ah ?

— Oui, j'ai connu de nombreuses heures de bonheur dans ce théâtre, au fil des années, et franchement, cela me peine d'avoir à vous porter la mauvaise nouvelle.

— Quelle mauvaise nouvelle ?

— Monsieur Calloway, je dois vous informer que votre *Nuit des rois* sera la dernière production du théâtre de l'Elysium. »

Cette annonce n'était pas vraiment une surprise, mais elle était quand même douloureuse, et la peine que ressentait Calloway avait dû se lire sur son visage.

« Ah... ainsi, vous l'ignoriez. Je m'en doutais. Ils maintiennent toujours les artistes dans l'ignorance, n'est-ce pas ? C'est une satisfaction à laquelle les apolliniens ne renonceront jamais. La vengeance du comptable.

— Hammersmith, dit Calloway.

— Hammersmith.

— Le salaud.

— Il ne faut jamais faire confiance à son clan, mais je n'ai pas besoin de vous dire cela.

— Etes-vous sûr que le théâtre va fermer ?

— Certain. Il le ferait fermer dès demain s'il le pouvait.

— Mais pourquoi ? J'ai fait jouer Tom Stoppard ici, Tennessee Williams... et toujours à guichets fermés. Ça n'a pas de sens.

— Au contraire – financièrement parlant, bien sûr –, et si l'on pense en chiffres comme le fait Hammersmith, on ne peut rien contre la simple arithmétique. L'Elysium vieillit. Nous vieillissons tous. Nous craquons et nous géissons. Nous sentons notre âge dans nos articulations : notre instinct nous commande de nous étendre et de disparaître. »

Disparaître : la voix se faisait mélodramatique, un soupir de regret.

« Comment êtes-vous au courant ?

— J'ai fait partie, durant de nombreuses années, des administrateurs de ce théâtre, et depuis ma retraite, je me suis fait un devoir de... comment dit-on ?... de garder l'œil sur lui. Il est bien difficile aujourd'hui d'évoquer les triomphes que cette scène a connus... »

Sa voix se perdit dans la rêverie. Il semblait sincère et ne pas faire d'effets.

Puis, de nouveau concret :

« Ce théâtre va mourir, monsieur Calloway. Vous serez présent lors des rites ultimes, même si vous ne l'avez pas voulu. J'ai pensé qu'il fallait vous... prévenir.

— Merci. Je vous en suis reconnaissant. Dites-moi : avez-vous jamais été acteur vous-même ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Votre voix.

— Bien trop rhétorique, je le sais. Ma malédiction, j'en ai peur. Je ne peux pas commander une tasse de thé sans prendre les accents du roi Lear au milieu de la tempête. »

Il se moquait de lui-même avec bon cœur. Calloway commençait à aimer ce type. Peut-être avait-il l'air un peu archaïque, voire même absurde, mais il y avait une certaine vigueur dans ses manières qui enflammait l'imagination de Calloway. Lichfield n'avait aucune honte de son amour pour le théâtre, contrairement à tant de membres de la profession, des gens qui n'arpentaient les planches que faute de mieux et qui avaient vendu leur âme au cinéma.

« Je dois le confesser, j'ai quelque peu pratiqué cet art, confia Lichfield, mais je n'ai pas la robustesse nécessaire, j'en ai peur. En revanche mon épouse... »

Son épouse ? Calloway était surpris de découvrir que Lichfield avait des cellules hétérosexuelles dans son corps.

« ...mon épouse Constantia a joué ici à plusieurs reprises, et avec succès, je me dois de le dire. C'était avant la guerre, bien sûr.

— C'est une honte de fermer cet endroit.

— En effet. Mais il n'y aura aucun miracle au dernier acte, j'en ai peur. L'Elysium ne sera plus qu'un tas de gravats dans six semaines, et tout sera fini. Je voulais simplement que vous sachiez que les intérêts basement commerciaux ne seront pas les seuls en jeu lors de cette dernière production. Pensez à nous comme à des anges gardiens. Nos souhaits vous accompagnent, Terence, tous nos souhaits vous accompagnent.

— Une honte.



— Trop tard pour regretter quoi que ce soit. Nous n'aurions jamais dû renoncer à Dionysos en faveur d'Apollon.

— Pardon ?

— Nous vendre aux comptables, à la légitimité, aux semblables de M. Hammersmith, dont l'âme, s'il en a une, doit avoir la taille de mon ongle et être aussi grise qu'une souris. Nous aurions dû avoir le courage de nos créations, je pense. Servir la poésie et mourir sous les étoiles. »

Calloway ne suivait pas toutes ces allusions, mais il en saisissait l'idée générale, et il respectait le point de vue qu'elles exprimaient.

Venue du côté cour, la voix de Diane, pareille à un couteau en plastique, trancha cette atmosphère empreinte de solennité :

« Terry ? Tu es là ? »

Le charme était brisé : Calloway ne s'était pas rendu compte à quel point la présence de Lichfield était hypnotique, jusqu'à ce que cette voix s'interpose entre eux. A l'écouter, il se serait cru bercé dans des bras familiers. Lichfield se dirigea vers le bord de la scène, baissant la voix pour prendre un ton de conspirateur.

« Une dernière chose, Terence...

— Oui ?

— Votre Viola. Elle manque, si je puis me permettre de le faire remarquer, des qualités requises pour ce rôle. »

Calloway n'avait rien à répliquer. « Je sais, continua Lichfield, que des engagements personnels vous empêchent d'être honnête à ce sujet.

— Non, répondit Calloway, vous avez raison. Mais elle est populaire.

— Les combats d'ours l'étaient aussi, Terence. »

Un sourire lumineux se déploya sous le rebord du chapeau, restant suspendu dans l'ombre comme celui du chat du Cheshire.

« Je plaisantais, dit Lichfield en gloussant. Les ours sont parfois charmants.

— Terry, tu es là ? »

Diane apparut, vêtue avec trop d'ostentation comme à son habitude, derrière le rideau. Une confrontation embarrassante

s'annonçait. Mais Lichfield s'éloignait le long de la fausse perspective de la haie pour se diriger vers le fond de la scène.

« Je suis là, dit Terry.

— A qui parles-tu ? »

Mais Lichfield était sorti, aussi discrètement qu'il était entré. Diane ne l'avait même pas vu partir.

« Oh, juste à un ange », dit Calloway.

Tout bien considéré, la première répétition en costumes ne fut pas aussi dramatique que Calloway l'avait prévu : elle fut incommensurablement pire. On oubliait son texte, on égarait ses accessoires, on manquait ses entrées ; les scènes comiques paraissaient gauches et laborieuses ; le jeu des acteurs était soit grossièrement exagéré, soit totalement quelconque. Cette *Nuit des rois* semblait durer une année. Arrivé à la moitié du troisième acte, Calloway jeta un coup d'œil à sa montre et se rendit compte qu'une représentation intégrale de *Macbeth* (avec entracte) aurait été achevée depuis longtemps.

Il s'assit au premier rang et se prit la tête entre les mains, envisageant tout le travail qu'il aurait à accomplir s'il voulait amener cette production à un niveau honnête. Ce n'était pas la première fois qu'il se sentait impuissant devant les problèmes causés par la distribution. On pouvait faire apprendre un texte par cœur, répéter avec les accessoires, graver les entrées au fer rouge dans les cerveaux. Mais un mauvais acteur est un mauvais acteur. Il aurait beau cent fois sur le métier remettre son ouvrage, jamais il ne ferait une biche de ce veau qu'était Diane Duvall.

Avec tout le talent d'un funambule, elle s'efforçait d'évacuer toute signification de son rôle, d'ignorer la moindre occasion de faire frémir le public, d'éviter la moindre nuance que l'auteur insistait pour dresser sur son chemin. C'était une interprétation dont l'ineptie frisait l'héroïsme et qui réduisait le personnage délicat que Calloway avait façonné avec peine à celui d'une geignarde monocorde.

Les critiques allaient la massacrer.

Pis, Lichfield allait être déçu. A la grande surprise de Calloway, l'impact de l'apparition de Lichfield ne s'était pas

estompé ; il ne parvenait pas à oublier son allure de sociétaire, ses poses, sa rhétorique. Cet homme l'avait ému plus profondément qu'il n'était prêt à l'admettre, et l'idée que cette *Nuit des rois* et que cette Viola allaient être le chant du cygne de l'Elysium tant aimé de Lichfield le troublait et l'embarrassait. Cela lui semblait témoigner d'un manque de gratitude de sa part.

On l'avait souvent mis en garde contre les contraintes qui pesaient sur un metteur en scène, bien avant qu'il ne s'investisse sérieusement dans cette profession. Son cher et regretté gourou de l'Actor's Centre, Wellbeloved (l'homme à l'œil de verre), avait dit à Calloway dès le début :

« Le metteur en scène est la plus solitaire des créatures de Dieu. Il sait ce qui est bon et ce qui ne l'est pas dans un spectacle, ou il le devrait s'il vaut quelque chose, et il doit garder cette information pour lui et continuer de sourire. »

Ça n'avait pas paru très difficile à l'époque.

« Le but de ce boulot n'est pas de réussir, disait Wellbeloved, c'est d'apprendre à ne pas se casser la gueule. »

La meilleure définition qu'il ait jamais entendue. Il voyait encore Wellbeloved en train de leur dispenser sa sagesse sur un plateau d'argent, le crâne luisant, son œil unique brillant d'un plaisir cynique. Personne, avait pensé Calloway, n'aimait le théâtre avec autant de passion que Wellbeloved, et personne n'aurait pu être aussi cinglant en parlant de ses prétentions.

Il était presque une heure du matin lorsque leur supplice s'acheva, et ils se séparèrent après avoir relu leurs notes, s'enfonçant dans la nuit, maussades et irrités. Calloway ne voulait plus voir aucun d'entre eux cette nuit : pas de dernier verre dans une chambre miteuse, pas de séance de brosse mutuelle. Il sentait un nuage de malheur peser au-dessus de sa tête, et ni le vin, ni les femmes, ni les chansons ne pourraient le chasser. C'était à peine s'il parvenait à regarder Diane dans les yeux. Les remarques qu'il lui avait lancées devant le reste de la troupe avaient été littéralement acides. Comme si ça pouvait servir à quelque chose.

Dans le hall, il tomba sur Tallulah, toujours en forme pour son âge malgré l'heure tardive.

« Vous allez fermer cette nuit ? lui demanda-t-il, plus pour dire quelque chose que par curiosité.

— Je ferme toujours », dit-elle.

Elle avait plus de soixante-dix ans : bien trop vieille pour se trouver encore derrière un guichet, et bien trop tenace pour en être chassée sans résistance. Mais tout ceci était théorique à présent, n'est-ce pas ? Il se demanda comment elle réagirait en apprenant la fermeture prochaine du théâtre. Cela briserait probablement son cœur friable. Hammersmith ne lui avait-il pas dit une fois qu'elle travaillait ici depuis l'âge de quinze ans ?

« Eh bien, bonne nuit, Tallulah. »

Elle lui adressa un petit hochement de tête, comme à son habitude. Puis elle tendit la main pour saisir le bras de Calloway.

« Oui ?

— M. Lichfield..., commença-t-elle.

— Qu'y a-t-il avec M. Lichfield ?

— Il n'a pas aimé la répétition.

— Il était ici ce soir ?

— Oh oui, répondit-elle, comme si Calloway avait fait preuve de stupidité en pensant le contraire, bien sûr qu'il était ici.

— Je ne l'ai pas vu.

— Enfin... ça n'a pas d'importance. Il n'était guère content. »

Calloway s'efforça de paraître indifférent.

« Je n'y peux rien.

— Votre spectacle lui tient beaucoup à cœur.

— Je m'en rends bien compte », dit Calloway, tentant d'éviter le regard accusateur de Tallulah.

Il avait assez de soucis pour le tenir éveillé cette nuit et ne souhaitait pas entendre résonner dans ses oreilles sa voix déçue.

Il dégagea son bras et se dirigea vers la porte. Tallulah ne tenta pas de l'arrêter. Elle se contenta de dire :

« Vous auriez dû voir Constantia. »

Constantia ? Où donc avait-il entendu ce nom ? Bien sûr, la femme de Lichfield.

« C'était une merveilleuse Viola. »

Il était bien trop las pour supporter une crise de nostalgie à propos d'une actrice défunte ; elle était morte, n'est-ce pas ? Il avait bien dit qu'elle était morte ?

« Merveilleuse, répéta Tallulah.

— Bonne nuit, Tallulah. A demain. »

La vieille bique ne répondit pas. Si elle était vexée par sa brusquerie, eh bien tant pis. Il la laissa à ses jérémiades et sortit dans la rue.

On était fin novembre et il faisait glacé. Aucune brise ne venait embaumer l'air nocturne, rien que l'odeur de goudron qui s'élevait d'une rue fraîchement refaite, et la morsure de la poussière. Calloway releva le col de sa veste sur sa nuque et se hâta vers le refuge douteux de l'hôtel Murphy.

Dans le foyer, Tallulah tourna le dos au monde extérieur, sombre et glacé, et retourna dans le temple de ses rêves. Il était si lugubre aujourd'hui : fané par l'usage et par les ans, tout comme son propre corps. Il était temps de laisser la nature faire son œuvre ; il ne servait à rien de laisser les choses perdurer au-delà de leur temps. C'était vrai pour les bâtiments comme pour les gens. Mais l'Elysium devait périr comme il avait vécu, dans la gloire.

Respectueusement, elle tira le rideau rouge qui dissimulait les portraits accrochés dans le couloir qui allait du foyer à la salle. Barrymore, Irving : de grands noms et de grands acteurs. Des portraits tachés et fanés, peut-être, mais ses souvenirs étaient aussi frais et aussi vifs qu'une source de printemps. Et à la place d'honneur, le dernier portrait à être dévoilé, celui de Constantia Lichfield. Un visage d'une beauté transcendante ; une ossature à faire pleurer un anatomiste.

Elle avait été bien trop jeune pour Lichfield, bien sûr, et cela avait fait partie de sa tragédie. Lichfield le Pygmalion, un homme deux fois plus âgé qu'elle, avait pu offrir à cette beauté tout ce qu'elle avait désiré : la gloire, la richesse, sa compagnie. Tout sauf ce qu'elle avait désiré le plus : la vie.

Elle était morte avant d'avoir eu vingt ans, d'un cancer du sein. Emportée si soudainement qu'il était difficile de la croire partie à jamais.

Des larmes perlèrent aux yeux de Tallulah quand elle se rappela ce génie trop vite perdu. Il y avait tant de rôles que Constantia aurait pu illuminer de son talent si elle avait été épargnée. Cléopâtre, Hedda, Rosalinde, Electre...

Mais le destin en avait décidé autrement. Elle était partie, soufflée comme une chandelle au cœur d'un ouragan, et la vie était devenue pour ceux qui restaient une lente marche sans joie à travers un monde glacé. Par certains matins, à l'aube frémissante, il lui arrivait parfois de prier pour mourir dans son sommeil.

Ses larmes l'aveuglaient à présent, coulant à flots sur son visage. Et – oh mon Dieu ! il y avait quelqu'un derrière elle, sans doute M. Calloway qui était revenu chercher quelque chose –, et regardez-la, sanglotant tout son saoul, se comportant comme la femme sénile pour laquelle il la prenait sûrement, elle le savait bien. Un homme aussi jeune que lui, que pouvait-il savoir de la douleur qu'apportait le passage des ans, de la peine si aiguë qu'infligeait le regret ? Il ne les connaîtrait pas avant longtemps. Plus tôt qu'il ne le croyait, mais quand même pas tout de suite.

« Tallie », dit quelqu'un.

Elle savait qui c'était. Richard Warden Lichfield. Elle fit demi-tour. Il se tenait à moins de deux mètres d'elle, aussi élégant et aussi vif que dans ses souvenirs. Il devait avoir vingt ans de plus qu'elle, mais l'âge ne semblait pas avoir de prise sur lui. Elle avait honte de ses larmes.

« Tallie, dit-il doucement, je sais qu'il est un peu tard, mais je pensais que vous voudriez sûrement lui dire bonjour.

— Bonjour ? »

Les larmes se faisaient plus rares, et elle apercevait à présent la compagne de Lichfield, qui se tenait respectueusement derrière lui, en partie dans la pénombre. Cette silhouette sortit de l'ombre de Lichfield, et apparut une lumineuse beauté à la fine ossature que Tallulah reconnut aussi facilement que son propre reflet. Le temps s'effrita et la raison déserta le monde. Des visages enfuis revenaient brusquement

emplir les nuits vides et offrir un espoir renouvelé à une vie usée. Pourquoi aurait-elle discuté le témoignage de ses yeux ?

C'était Constantia, la radieuse Constantia, un bras passé à celui de Lichfield, hochant gravement la tête pour saluer Tallulah.

Chère, chère et défunte Constantia.

La répétition était programmée pour neuf heures et demie le lendemain matin. Diane Duvall fit son entrée avec son retard habituel d'une demi-heure. On aurait dit qu'elle n'avait pas dormi de la nuit.

« Désolée d'être en retard », dit-elle, se faisant précéder sur scène par sa voix onctueuse.

Calloway n'était pas d'humeur à lui baiser les pieds.

« On a une première demain, aboya-t-il, et tout le monde perd son temps à t'attendre.

— Vraiment ? » papillonna-t-elle, s'efforçant d'être ravageuse.

Mais il était bien trop tôt pour un tel numéro et sa tentative échoua lamentablement.

« D'accord, on reprend depuis le début, annonça Calloway, et que tout le monde ait son texte et un crayon à portée de main. J'ai ici une liste de coupures et je veux qu'on les ait bien assimilées avant midi. Ryan, tu as la copie du souffleur ? »

Il y eut un dialogue rapide avec l'assistant-régisseur, suivi d'une dénégation navrée de Ryan.

« Eh bien, va la chercher. Et je ne veux entendre de plaintes de personne, il est trop tard à présent. Hier soir, j'ai assisté à une veillée funèbre, pas à du théâtre. Ça traînait trop ; c'était trop mal foutu. Je vais tailler dans la masse, et ça ne va pas vous plaire. »

En effet. Les protestations arrivèrent en masse, malgré son avertissement, suivies de discussions échauffées, de compromis, de grimaces et d'insultes murmurées. Calloway aurait préféré être suspendu par les pieds à un trapèze plutôt que d'essayer de faire fonctionner ce groupe de quatorze personnes sur les nerfs, et ce afin de leur faire jouer une pièce que les deux tiers d'entre

eux comprenaient à peine et dont le tiers restant se foutait comme de l'an quarante. C'était éprouvant pour les nerfs.

Et pis, il avait la sensation constante d'être observé, bien que la salle fût vide du paradis au premier rang. Peut-être que Lichfield avait fait percer un judas quelque part, pensa-t-il, puis il écarta cette idée qui ressemblait trop à un signe avant-coureur de paranoïa galopante.

Finalement, la pause repas.

Calloway savait où il allait trouver Diane, et il était prêt à la scène qu'il lui faudrait jouer avec elle. Accusations, larmes, consolation, nouvelles larmes, réconciliation. Le numéro standard.

Il frappa à la porte de l'étoile.

« Qui est là ? »

Pleurait-elle déjà, ou bien parlait-elle dans un verre de réconfort liquide ?

« C'est moi.

— Oh.

— Je peux entrer ?

— Oui. »

Elle avait une bouteille de vodka, de la bonne vodka, et un verre. Pas encore de larmes.

« Je ne sers à rien, n'est-ce pas ? » dit-elle, presque aussitôt après qu'il eut fermé la porte. Ses yeux le suppliaient de la contredire.

« Ne sois pas ridicule, dit-il sans se compromettre.

— Je n'ai jamais compris Shakespeare, dit-elle en faisant la moue, comme si le Barde avait été en faute. Tous ces foutus mots. »

La perturbation s'annonçait à l'horizon, il voyait déjà les premiers nuages se masser.

« Tout va bien, mentit-il, lui passant un bras autour de l'épaule. Tu as besoin d'un peu de temps, c'est tout. »

Le visage de Diane s'assombrit.

« La première a lieu demain », dit-elle d'une voix plate.

C'était un argument difficile à réfuter.

« Ils vont me réduire en pièces, n'est-ce pas ? »



Il voulait lui dire non, mais sa langue eut un brutal accès d'honnêteté.

« Oui. A moins que...

— Je ne pourrai plus jamais jouer, n'est-ce pas ? C'est Harry qui m'a persuadée de faire ça, cet imbécile de juif : ça sera bon pour ta réputation, qu'il disait. Ça te donnera plus de poids, qu'il disait. Qu'est-ce qu'il en sait ? Il prend ses foutus dix pour cent et il me laisse toute seule avec le bébé. C'est moi qui vais avoir l'air d'une idiote, n'est-ce pas ? »

A l'idée d'avoir l'air d'une idiote, la tempête éclata. Pas d'ondée passagère : c'était l'ouragan ou rien. Il fit tout son possible, mais c'était difficile. Ses sanglots étaient si bruyants que les sages conseils du metteur en scène se noyèrent dans les flots. Aussi l'embrassa-t-il, un peu comme l'aurait fait n'importe quel homme de théâtre dans sa situation, et (miracle des miracles) ça parut marcher. Il poussa son avantage et ses mains s'égarèrent jusqu'aux seins de l'actrice, s'insinuant sous sa chemise à la recherche des pointes de chair et les taquinant entre le pouce et l'index.

Cette technique fit des merveilles. Des traces de soleil apparurent entre les nuages ; elle renifla et défit la ceinture de son pantalon, laissant sa chaleur sécher les dernières traces de pluie. Les doigts de Calloway avaient trouvé les franges de sa culotte et elle soupira quand ils s'avancèrent en elle, gentiment mais pas trop, hardiment mais pas trop. Au cours de la manœuvre, elle fit tomber la bouteille de vodka, mais aucun d'eux ne se soucia de la redresser, aussi roula-t-elle jusqu'au bord de la table avant de tomber sur le plancher, offrant un contrepoint au rythme de leurs souffles et de leurs murmures.

Puis cette foutue porte s'ouvrit et un courant d'air s'insinua entre eux, rafraîchissant leur ardeur.

Calloway faillit se retourner, mais il se rendit compte que sa ceinture était défaite et il dirigea son regard vers le miroir placé derrière Diane pour découvrir le visage de l'intrus. C'était Lichfield. Il avait les yeux braqués sur Calloway, son visage était impassible.

« Je suis désolé, j'aurais dû frapper. »

Sa voix était aussi onctueuse que de la crème fouettée, ne trahissant pas le moindre signe d'embarras. Calloway se dégagea, reboucla sa ceinture et fit face à Lichfield, maudissant en silence ses joues écarlates.

« Oui... cela aurait été plus poli, dit-il.

— Je vous présente mes excuses. Je voulais dire un mot à... (ses yeux, si enfoncés dans leurs orbites qu'ils en devenaient indéchiffrables, étaient fixés sur Diane)... à votre étoile », dit-il.

Calloway aurait juré sentir l'ego de Diane se gonfler à ce mot. Cette démarche le confondait : Lichfield avait-il décidé de faire volte-face ? Venait-il ici en admirateur repentí afin de se mettre à genoux devant la grandeur ?

« J'apprécierais de pouvoir parler à Madame en privé, si cela est possible, continua la voix suave.

— Eh bien, nous étions...

— Mais bien sûr, interrompit Diane. Laissez-moi seulement un moment, voulez-vous ? »

Elle domina immédiatement la situation ; oubliées les larmes.

« J'attends dehors », dit Lichfield, prenant déjà congé.

Avant qu'il ait refermé la porte derrière lui, Diane avait déjà bondi devant son miroir et faisait faire le tour de son œil à un mouchoir pour effacer une traînée de mascara.

« Eh bien, roucoula-t-elle, quel plaisir de recevoir un admirateur. Tu sais qui c'est ?

— Il s'appelle Lichfield, lui dit Calloway. Il a fait partie des administrateurs de ce théâtre.

— Peut-être qu'il veut m'offrir quelque chose.

— J'en doute.

— Oh, ne joue pas les rabat-joie, Terence, gronda-t-elle. Tu ne supportes pas qu'on fasse attention à un autre que toi, n'est-ce pas ?

— Pardonne mon erreur. »

Elle scruta ses yeux dans le miroir.

« Comment suis-je ? demanda-t-elle.

— Très bien.

— Je suis désolée au sujet de ce qui s'est passé avant.

— Avant ?

— Tu sais bien.

— Oh... oui.

— On se retrouve au pub, hein ? »

Apparemment, on ne souhaitait plus le voir, on n'avait plus besoin de lui, ni comme amant ni comme confident.

Devant la loge, Lichfield attendait patiemment dans le couloir glacé. Bien que l'éclairage fût plus puissant ici que sur la scène, et bien qu'il se trouvât plus près de lui que la nuit précédente, Calloway ne parvenait toujours pas à distinguer tout à fait le visage sous le rebord du chapeau. Il y avait quelque chose – quelle était cette idée qui lui trottait dans la tête ? –, quelque chose d'artificiel dans les traits de Lichfield. La chair de son visage ne se mouvait pas comme l'aurait fait un système de muscles et de tendons en action, elle était trop lisse, trop rose, presque comme du tissu cicatriciel.

« Elle n'est pas tout à fait prête, lui dit Calloway.

— C'est une femme adorable, ronronna Lichfield.

— Oui.

— Je ne vous blâme pas.

— Hum.

— Mais ce n'est pas une actrice.

— Vous n'allez pas vous mêler de ça, Lichfield ? Je ne le permettrai pas.

— Loin de moi cette pensée. »

Le plaisir de voyeur que Lichfield avait pris à son embarras rendait Calloway moins respectueux qu'il ne l'avait été.

« Je ne veux pas que vous la perturbiez...

— Mes intérêts sont les vôtres, Terence. Je ne souhaite que la réussite de votre production, croyez-moi. Dans ces circonstances, me croyez-vous capable de tourmenter votre premier rôle ? Je serai doux comme un agneau, Terence.

— Je ne sais pas ce que vous êtes, répliqua-t-il d'un ton cinglant, mais vous n'êtes pas un agneau. »

Un sourire apparut de nouveau sur le visage de Lichfield, et les tissus qui entouraient sa bouche s'étirèrent à peine pour accommoder son expression.

Calloway se rendit au pub l'esprit toujours imprégné de ces dents de prédateur, anxieux, mais sans parvenir à définir la raison de son anxiété.

Dans la cellule qu'était le reflet de sa loge, Diane Duvall était presque prête à jouer sa grande scène.

« Vous pouvez entrer, monsieur Lichfield », annonça-t-elle.

Il était sur le seuil avant que la dernière syllabe de son nom n'ait achevé de mourir sur les lèvres de l'actrice.

« Mademoiselle Duvall. »

Il s'inclina devant elle en signe de déférence. Elle sourit – il était si courtois.

« Aurez-vous l'obligeance de pardonner mon intrusion si peu opportune ? »

Elle fit la moue – ça faisait toujours craquer les hommes.

« M. Calloway..., commença-t-elle.

— Un jeune homme très obstiné, je crois bien.

— Oui.

— Qui n'hésite pas à poursuivre son premier rôle de ses assiduités, peut-être ? »

Elle plissa légèrement le front, faisant naître une fossette là où convergeaient ses sourcils soigneusement épilés.

« J'en ai peur.

— Voilà qui n'est guère digne d'un professionnel, dit Lichfield. Mais – pardonnez-moi – c'est là une ardeur bien compréhensible. »

Elle s'éloigna un peu de lui, se dirigeant vers les lampes de son miroir, puis se retourna, sachant que l'éclairage à contre-jour flatterait sa chevelure.

« Eh bien, monsieur Lichfield, que puis-je faire pour vous ?

— Franchement, c'est une question bien délicate, dit Lichfield. Le fait est que – comment dirais-je ? – votre talent ne convient pas tout à fait à cette production. Votre style manque de délicatesse. »

Il y eut un silence l'espace de deux battements de cœur. Elle renifla, réfléchit à ce que sous-entendait cette remarque, puis quitta le centre de la scène pour se diriger vers la porte. Elle ne goûtait guère la façon dont cette scène s'engageait. Elle s'était

attendue à recevoir un admirateur et voilà qu'elle se retrouvait avec un critique sur les bras.

« Sortez ! dit-elle d'une voix sèche.

— Mademoiselle Duvall...

— Vous avez entendu ?

— Vous n'êtes guère à l'aise dans le rôle de Viola, n'est-ce pas ? continua Lichfield, comme si l'étoile n'avait rien dit.

— Ça ne vous regarde pas, lui cracha-t-elle.

— Oh, mais si. J'ai assisté aux répétitions. Vous étiez anodine, sans conviction. Tout le comique tombe à plat, la scène des retrouvailles – qui devrait briser le cœur – est gauche et empruntée.

— Je n'ai nul besoin de votre opinion, merci.

— Vous n'avez aucun style...

— Foutez le camp.

— Aucune présence et aucun style. Je suis sûr que vous êtes radieuse sur un écran de télévision, mais la scène exige une certaine sincérité, une grandeur d'âme qui, pardonnez ma franchise, vous manquent totalement. »

Cette scène devenait plus tendue. Elle voulait le frapper mais ne parvenait pas à trouver de raison pour le faire. Elle ne pouvait pas prendre au sérieux ce poseur défraîchi. Il évoquait plus l'opérette que le mélodrame, avec ses gants gris immaculés et son impeccable cravate grise. Tantouze stupide et ridicule, que savait-il de la comédie ?

« Sortez avant que j'appelle le régisseur », dit-elle, mais il s'interposa entre la porte et elle.

Une scène de viol ? Était-ce cela qu'ils allaient jouer ? Est-ce qu'il bandait pour elle ? Dieu l'en préserve.

« Mon épouse, disait-il, a joué Viola...

— Grand bien lui fasse.

— ... et elle pense pouvoir insuffler plus de vie à ce rôle que vous n'en êtes capable.

— La première a lieu demain », se surprit-elle à répondre, comme pour défendre sa présence.

Pourquoi diable essayait-elle de lui faire entendre raison, alors qu'il s'était introduit ici sans y être invité à seule fin de proférer ces terribles remarques ? Peut-être parce qu'elle avait

un peu peur. Son souffle, si proche d'elle à présent, sentait le chocolat de luxe.

« Elle connaît le rôle par cœur.

— Ce rôle est à moi. Et c'est moi qui le jouerai. Je le jouerai même si je dois être la pire Viola de toute l'histoire du théâtre, d'accord ? »

Elle s'efforçait de garder sa contenance, mais c'était fort difficile. Quelque chose en lui la rendait nerveuse. Ce n'était pas la violence qu'elle redoutait de lui, mais elle redoutait quelque chose.

« J'ai déjà promis ce rôle à mon épouse, j'en ai peur.

— Quoi ? »

Elle était confondue par son arrogance.

« Et Constantia jouera ce rôle. »

Elle éclata de rire en entendant ce nom. Peut-être s'agissait-il d'une comédie, après tout. Une scène sortie de Sheridan ou de Wilde, quelque chose de malicieux et d'impertinent. Mais il parlait avec une telle certitude : *Constantia jouera ce rôle* ; comme si tout était déjà décidé.

« Je n'ai plus envie de parler de ça, mec, alors si ta femme veut jouer Viola, il faudra qu'elle la joue dans la rue. Pigé ?

— Elle sera sur scène demain.

— T'es sourd, débile, ou les deux à la fois ? »

« Contrôle-toi, lui dit une voix intérieure, tu en fais trop, tu ne maîtrises plus la scène. Quelle que soit cette scène. »

Il fit un pas vers elle, et les lampes du miroir vinrent éclairer de plein fouet le visage sous le rebord du chapeau. Elle ne l'avait pas bien regardé lorsqu'il avait fait son apparition : à présent, elle vit les lignes profondément gravées, les creux autour de ses yeux et de sa bouche. Ce n'était pas de la chair, elle en était sûre. Il portait un maquillage à base de latex, et ce maquillage était mal fixé. Sa main la démangeait du désir de le lui arracher afin de révéler son vrai visage.

Bien sûr. C'était ça. La scène qu'elle jouait : Bas les masques.

« Voyons voir à quoi tu ressembles », dit-elle, sa main bondit vers la joue de l'homme avant qu'il n'ait eu le temps de l'arrêter, et elle vit que son sourire se faisait plus large alors

même qu'elle l'attaquait. « C'était ce qu'il voulait », pensa-t-elle, mais il était trop tard pour les regrets ou pour les excuses. Ses ongles avaient trouvé le bord du masque près de l'œil et ses doigts s'étaient refermés sur lui. Elle tira.

La mince pellicule de latex fut arrachée et la véritable physionomie de Lichfield fut exposée aux yeux du monde. Diane essaya de reculer, mais il lui avait saisi les cheveux de sa main. Elle ne parvenait pas à écarter ses yeux de ce visage presque dénué de chair. Quelques lambeaux de muscle racorni pendaient çà et là, et de rares poils de barbe se dressaient sur un morceau de peau flétrie accroché à sa gorge, mais tous ses tissus vivants s'étaient décomposés depuis bien longtemps. La majeure partie de son visage n'était faite que d'os : des os tachés et usés.

« Je n'ai pas été embaumé, dit le crâne. Contrairement à Constantia. »

Cette explication échappa à Diane. Elle n'émit aucun des bruits de protestation que cette scène aurait sûrement justifiés. Tout ce qu'elle réussit à pousser, ce fut un petit gémissement lorsque l'étreinte de la main gantée se resserra pour lui tirer la tête en arrière.

« Tôt ou tard, nous devons tous choisir, dit Lichfield, dont le souffle sentait moins le chocolat que la putréfaction avancée, entre servir nos désirs et servir notre art. »

Elle ne comprenait pas tout à fait.

« Les morts doivent choisir avec plus de soin que les vivants. Il nous est impossible de gaspiller notre souffle, si vous voulez bien me passer l'expression, sur autre chose que les plaisirs les plus purs. Vous ne voulez rien de l'art, je crois bien. N'est-ce pas ? »

Elle secoua la tête, priant Dieu pour que ce soit la réponse qu'il attendait.

« Vous voulez la vie du corps, pas celle de l'imagination. Et vous pouvez l'avoir.

— Mer... merci.

— Si vous la voulez tant que ça, vous pouvez l'avoir. »

Soudain, sa main, qui lui avait tiré si douloureusement les cheveux, la saisit à la nuque, et il porta ses lèvres à la rencontre

des siennes. Elle aurait pu crier à ce moment-là, avant que sa bouche putréfiée ne se colle à la sienne, mais son baiser était si insistant qu'il lui coupa littéralement le souffle.

Ce fut Ryan qui découvrit Diane étendue sur le sol de sa loge, quelques minutes avant deux heures. Il était difficile de déterminer ce qui s'était passé. Il n'y avait aucun signe de traumatisme sur sa tête ni sur son corps, et elle n'était pas tout à fait morte. Elle semblait plongée dans le coma. Peut-être avait-elle glissé et s'était-elle blessée à la tête en tombant. Quoi qu'il en soit, elle était hors d'état de jouer.

Il ne restait que quelques heures avant la répétition générale et Viola se trouvait dans une ambulance, en route vers le service de réanimation.

« Plus tôt on aura démoli cet endroit et mieux ça vaudra », dit Hammersmith.

Il s'était mis à boire durant les heures de travail, une chose que Calloway ne l'avait jamais vu faire auparavant. La bouteille de whisky était posée sur son bureau, à côté d'un verre à moitié plein. Des cercles laissés par le verre maculaient ses colonnes de chiffres et sa main était animée d'un sale tremblement.

« Quelles nouvelles de l'hôpital ?

— C'est une femme superbe », dit-il, les yeux fixés sur son verre.

Calloway aurait juré qu'il était au bord des larmes.

« Hammersmith ? Comment va-t-elle ?

— Elle est dans le coma. Mais son état est stationnaire.

— C'est déjà quelque chose, je suppose. »

Hammersmith leva les yeux vers Calloway, ses sourcils broussailleux déformés par la rage.

« Petit con, dit-il, vous la baisiez, n'est-ce pas ? Et ça vous rendait fier, hein ? Eh bien, laissez-moi vous dire quelque chose : Diane Duvall a plus de valeur qu'une douzaine de types comme vous. Une douzaine !

— C'est pour ça que vous m'avez laissé monter cette dernière production, Hammersmith ? Parce que vous l'aviez vue et que vous vouliez poser vos sales mains sur elle ?



— Vous ne comprenez rien. Vous pensez avec votre braguette. »

Il paraissait sincèrement offensé par la façon dont Calloway interprétait son admiration pour Mlle Duvall.

« D'accord, comme vous voulez. Nous n'avons toujours pas de Viola.

— C'est pour ça que j'annule la pièce », dit Hammersmith, détachant ses mots pour mieux savourer cet instant.

C'était inévitable. Sans Diane Duvall, il ne pouvait pas y avoir de *Nuit des rois* ; et peut-être cela valait-il mieux.

Un coup à la porte.

« Qui diable ça peut-il être ? dit Hammersmith à voix basse. Entrez. »

C'était Lichfield. Calloway fut presque heureux de voir son étrange visage marqué. Bien qu'il eût beaucoup de questions à poser à Lichfield, au sujet de l'état dans lequel il avait laissé Diane, de la conversation qu'ils avaient eue, il ne souhaitait pas conduire cet interrogatoire devant Hammersmith. De plus, toutes les vagues accusations qu'il aurait pu lancer tombaient d'elles-mêmes devant la présence de l'homme en ce lieu. Si Lichfield avait, pour une raison inconnue, usé de violence sur Diane, il ne serait pas revenu si vite avec un tel sourire aux lèvres...

« Qui êtes-vous ? demanda Hammersmith.

— Richard Warden Lichfield.

— Ça ne me dit rien.

— J'ai été jadis administrateur de l'Elysium.

— Oh.

— Je me fais un devoir...

— Qu'est-ce que vous voulez ? interrompit Hammersmith, irrité par les allures de Lichfield.

— J'ai entendu dire que des menaces planaient sur votre spectacle, dit Lichfield sans s'offusquer.

— Pas de menaces, dit Hammersmith, se permettant un léger rictus au coin des lèvres. Pas de menaces du tout, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de spectacle. Il est annulé.

— Ah ? »

Lichfield se tourna vers Calloway.

« Avec votre consentement ? demanda-t-il.

— Il n'a pas son mot à dire ; moi seul ai le droit d'annuler le spectacle si les circonstances l'exigent ; c'est dans son contrat. Le théâtre est fermé à partir d'aujourd'hui : il n'ouvrira plus jamais.

— Si, dit Lichfield,

— Quoi ? »

Hammersmith se leva derrière son bureau, et Calloway se rendit compte qu'il n'avait jamais vu cet homme debout auparavant. Il était très petit.

« Nous jouerons *La Nuit des rois* comme annoncé, » annonça Lichfield. Mon épouse a généreusement accepté d'interpréter le rôle de Viola à la place de Mlle Duvall. »

Hammersmith éclata de rire, un rire gras, un rire de boucher. Mais ce rire mourut sur ses lèvres lorsque la pièce s'emplit d'un parfum de lavande et lorsque Constantia Lichfield fit son entrée, toute chatoyante de soie et de fourrure. Elle avait l'air aussi parfaite que le jour de sa mort : même Hammersmith retint son souffle et garda le silence devant cette vision.

« Notre nouvelle Viola », annonça Lichfield.

Après quelques instants, Hammersmith retrouva sa voix.

« Cette femme ne peut pas rejoindre la troupe le jour de la générale.

— Pourquoi pas ? » dit Calloway, sans quitter un instant la jeune femme des yeux.

Lichfield avait beaucoup de chance ; Constantia était d'une beauté extraordinaire. Il osait à peine respirer en sa présence de peur de la voir s'évanouir.

Puis elle parla. Les vers venaient de l'acte V, scène 1 :

*« Si rien ne fait obstacle à notre bonheur partagé  
Sinon ces atours masculins que j'ai usurpés,  
Ne m'étreins pas avant que toutes choses,  
Tous lieux, tous temps, toutes chances n'aient crié  
Que je suis Viola. »*

Sa voix était légère et mélodieuse, mais elle semblait résonner dans son corps, imprégnant chaque phrase d'un courant souterrain de passion dominée.

Et son visage. Il était merveilleusement vivant, et ses traits soulignaient sa diction avec économie et délicatesse. Un véritable enchantement.

« Je regrette, dit Hammersmith. Mais il y a des règles à respecter dans ce genre de choses. Est-ce qu'elle est syndiquée ?

— Non, dit Lichfield.

— Alors vous voyez bien, c'est impossible. Le syndicat nous interdit d'engager des acteurs non enregistrés. Ils nous écorcheraient vifs.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, Hammersmith ? dit Calloway. Qu'est-ce que vous en avez à foutre ? Vous n'aurez plus besoin de mettre les pieds dans un théâtre une fois que cet endroit sera démoli.

— Mon épouse a assisté aux répétitions. Elle connaît le texte par cœur.

— Ce serait magique », dit Calloway, dont l'enthousiasme augmentait un peu plus chaque fois qu'il posait les yeux sur Constantia.

« Vous risquez de vous retrouver avec le syndicat sur le dos, Calloway, avertit Hammersmith.

— J'en prends le risque.

— Comme vous l'avez dit, je n'en ai rien à faire. Mais si quelqu'un les mettait au courant, vous en prendriez plein la gueule.

— Hammersmith, donnez-lui une chance. Donnez-*nous* une chance. Si le syndicat me met sur sa liste noire, c'est mon problème. »

Hammersmith se rassit.

« Personne ne viendra, vous le savez, n'est-ce pas ? Diane Duvall était une vedette ; ils auraient été heureux de supporter votre production minable rien que pour la voir, Calloway. Mais une inconnue... ? Enfin, ce sont vos oignons. Allez-y, agissez comme bon vous semble, je me lave les mains de toute cette histoire. Tout repose sur vous seul, Calloway, rappelez-vous-en. J'espère qu'ils vont vous écorcher vif.

— Merci, dit Lichfield. Vous êtes fort aimable. »

Hammersmith entreprit de ranger son bureau afin de mieux mettre en valeur la bouteille et le verre. L'entrevue était terminée : tous ces papillons ne l'intéressaient plus.

« Partez, dit-il. Allez-vous-en. »

« J'ai une ou deux requêtes à formuler, dit Lichfield à Calloway dès qu'ils furent sortis du bureau. Des changements dans la production qui feraient ressortir le jeu de mon épouse.

— Quels sont-ils ?

— Pour le confort de Constantia, je vous demanderai de diminuer sensiblement l'intensité de l'éclairage. Elle n'a pas l'habitude de jouer sous des lumières aussi fortes, aussi chaudes.

— Très bien.

— Je vous demanderai aussi de faire installer des feux sur la rampe.

— Des feux sur la rampe ?

— C'est une étrange requête, j'en conviens, mais elle se sent bien plus à l'aise avec des feux sur la rampe.

— Ils ont tendance à éblouir les acteurs, dit Calloway. Ça devient difficile de voir le public.

— Néanmoins... Je dois insister pour qu'on en installe.

— D'accord.

— Troisièmement, je vous demande de revoir la mise en scène de tous les passages durant lesquels Constantia pourrait être embrassée, étreinte ou tout simplement touchée, de façon à supprimer toute possibilité de contact physique.

— Tous les passages ?

— Tous.

— Pour l'amour de Dieu, pourquoi ?

— Mon épouse n'a nul besoin de promiscuité pour dramatiser les passions du cœur, Terence. »

Cette curieuse intonation sur le mot « cœur ». Les passions du *cœur*.

Calloway croisa le regard de Constantia l'espace du plus bref des instants. Il se crut béni.

« Allons-nous présenter notre nouvelle Viola au reste de la troupe ? suggéra Lichfield.

— Pourquoi pas ? »  
Le trio pénétra dans le théâtre.

Les changements d'éclairage et ceux destinés à éviter tout contact physique avec Constantia se révélèrent fort simples. Et bien que le reste de la troupe ait tout d'abord fait montre d'une certaine méfiance envers le nouveau membre, son attitude dénuée de toute prétention ainsi que sa grâce naturelle eurent vite fait de jeter tout le monde à ses pieds. De plus, son arrivée signifiait que le spectacle pouvait continuer.

A dix-huit heures, Calloway décréta une pause, annonçant que la répétition générale aurait lieu à vingt heures et priant tout le monde d'aller se détendre durant une heure. La troupe se sépara, bourdonnant d'un nouvel enthousiasme pour la production. Ce qui leur avait paru être un désastre un jour et demi plus tôt semblait à présent prendre forme. Il y avait un millier de choses à corriger, bien sûr : des incidents techniques, des costumes mal taillés, des erreurs de mise en scène. Mais tout ça était prévisible. En fait, les acteurs étaient bien plus heureux qu'ils ne l'avaient été depuis longtemps. Même Eddie Cunningham alla jusqu'à lancer un compliment ou deux.

Lichfield trouva Tallulah en train de nettoyer le foyer des acteurs.

« Ce soir...

— Oui, monsieur.

— Vous ne devez pas avoir peur.

— Je n'ai pas peur, répondit Tallulah. Quelle idée. Comme si...

— Il y aura quelque douleur, je le regrette. Pour vous, en fait pour nous tous,

— Je comprends.

— Bien sûr que oui. Vous aimez le théâtre autant que moi : vous connaissez le paradoxe de cette profession. Jouer la vie... ah, Tallulah, jouer la vie... quelle curieuse chose. Vous savez, je me demande parfois combien de temps je serai capable de maintenir cette illusion.

— Votre interprétation est merveilleuse, dit-elle.

— Le pensez-vous ? Le pensez-vous vraiment ? »

Cette critique favorable l'encourageait. C'était si épuisant d'avoir à feindre constamment ; feindre la chair, le souffle, l'aspect de la vie. Plein de reconnaissance envers Tallulah pour son opinion, il tendit la main vers elle.

« Voulez-vous mourir, Tallulah ?

— Est-ce que ça fait mal ?

— A peine.

— Cela me rendrait si heureuse.

— Comme il se doit. »

Sa bouche vint se poser sur celle de la vieille femme, et cette dernière décéda en moins d'une minute, succombant avec joie à sa langue hardie. Il l'étendit sur un sofa usé et referma la porte du foyer des acteurs avec la clé qu'il lui avait prise. Elle refroidirait sans problème dans cette pièce glacée et serait sur pied pour l'arrivée du public.

A dix-huit heures quinze, Diane Duvall descendit d'un taxi devant la porte de l'Elysium. Il faisait déjà noir, et le vent de novembre était glacé, mais elle se sentait fort bien ; rien ne pourrait la déprimer ce soir. Ni l'obscurité ni le froid.

Invisible, elle passa devant les affiches qui portaient son visage et son nom, et traversa la salle vide pour se rendre à sa loge. Elle y trouva l'objet de son affection, en train de descendre un paquet de cigarettes.

« Terry. »

Elle prit la pose un instant sur le seuil, le laissant absorber le choc de sa réapparition. Il devint blanc comme un linge en la découvrant, aussi se permit-elle une légère moue. Il n'était guère aisé de faire la moue. Il y avait une certaine raideur dans les muscles de son visage, mais elle fut satisfaite de l'effet obtenu.

Calloway ne trouvait pas ses mots. Diane avait l'air mal en point, impossible de le nier, et si elle s'était enfuie de l'hôpital pour prendre part à la générale, il fallait qu'il la convainque de n'en rien faire. Elle n'était pas maquillée et ses cheveux blond cendré avaient besoin d'être lavés.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il alors qu'elle refermait la porte derrière elle.

— Une affaire à conclure, dit-elle.

— Écoute... j'ai quelque chose à te dire. »

Bon Dieu, ça allait faire du foin.

« Nous t'avons trouvé une remplaçante. »

Elle le regarda sans rien dire. Il reprit la parole, trébuchant sur ses mots :

« Nous croyions que tu étais hors d'état de jouer, je veux dire, pas de façon permanente, mais, tu sais, au moins pour la première...

— Ne t'inquiète pas », dit-elle.

Sa mâchoire s'affaissa légèrement.

« Ne t'inquiète pas ?

— Qu'est-ce que j'en ai à faire ?

— Tu as dit que tu étais venue pour conclure... »

Il s'interrompit. Elle était en train de déboutonner le haut de sa robe. « Elle n'est pas sérieuse, pensa-t-il, elle ne peut pas être sérieuse. Faire l'amour ? Maintenant ? »

« J'ai beaucoup réfléchi durant ces dernières heures », dit-elle tout en faisant glisser la robe le long de son corps, avant de la laisser tomber pour en sortir complètement. Elle portait un soutien-gorge blanc qu'elle essaya d'ôter, sans succès.

« J'ai décidé que le théâtre ne m'intéressait pas. Aide-moi, veux-tu ? »

Elle fit demi-tour et lui présenta son dos. Machinalement, il défit le soutien-gorge, sans vraiment analyser son désir en cette circonstance. Apparemment, tout était déjà décidé. Elle était venue ici à seule fin d'achever ce qu'ils avaient été en train de faire lorsqu'on les avait interrompus, tout simplement. Et malgré les bruits bizarres qu'elle émettait au fond de sa gorge, et malgré son regard vitreux, c'était encore une femme séduisante. Elle se retourna et Calloway découvrit la plénitude de ses seins, bien plus pâles que dans ses souvenirs, mais toujours adorable. Son pantalon était devenu étroit et inconfortable, et l'attitude de Diane ne faisait qu'aggraver la situation, cette façon qu'elle avait de rouler ses hanches, comme la plus vulgaire des putes de Soho, ses mains qui allaient et venaient entre ses cuisses.

« Ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle. J'ai pris ma décision. Tout ce que je désire vraiment... »

Elle posa les mains qui venaient de caresser son sexe sur le visage de Terry. Elles étaient glacées toutes les deux.

« Tout ce que je désire vraiment, c'est toi. Je ne peux pas avoir à la fois le sexe *et* la scène... Il y a un moment dans la vie où il faut savoir prendre une décision. »

Elle se lécha les lèvres. Il n'y avait aucune pellicule de salive sur sa bouche quand sa langue eut cessé de la parcourir.

« Cet accident m'a fait réfléchir, m'a poussée à analyser ce que je veux vraiment. Et franchement... (Elle défaisait sa ceinture)... je n'en ai rien à foutre... »

La fermeture Eclair.

« ... de cette pièce, ni d'aucune foutue pièce... »

Son pantalon chut sur le sol.

« ... je vais te montrer ce que je veux vraiment. »

Elle glissa une main dans son slip et l'empoigna. Sa main froide rendait le contact plus excitant. Il éclata de rire quand elle fit glisser son slip le long de ses cuisses et s'agenouilla devant lui.

Elle était plus experte que jamais, sa gorge ouverte comme un tuyau de chair. Sa bouche était plus sèche qu'à l'habitude, sa langue plus râpeuse, mais ces sensations lui donnèrent le vertige. C'était si bon qu'il remarqua à peine l'aisance avec laquelle elle le dévorait, l'engloutissant plus profondément qu'elle n'avait jamais réussi à le faire, utilisant toutes ses ressources pour le faire monter de plus en plus haut. Lentement, plus profondément, puis une accélération qui faillit le conduire à l'orgasme, puis lentement à nouveau jusqu'à ce que l'extase s'éloigne. Il était complètement à sa merci.

Il ouvrit les yeux pour la voir à l'œuvre. Elle était empalée contre lui, le visage aux anges.

« Bon Dieu, hoqueta-t-il. C'est si bon. Oh oui, oh oui. »

Son visage ne s'anima même pas en réponse à ces mots, elle se contenta de le besogner sans dire un mot. Elle n'émettait pas ses bruits habituels, les petits grognements de satisfaction, le souffle court dans ses narines. Elle dévorait sa chair dans un silence absolu.



Il retint son souffle un instant, tandis qu'une idée naissait au creux de son ventre. La tête oscillante continuait d'osciller, les yeux clos, les lèvres scellées autour de son membre, complètement absorbée. Trente secondes s'écoulèrent ; une minute ; une minute et demie. Et son ventre était grouillant de terreur.

Elle ne respirait pas. Elle lui taillait cette pipe magistrale parce qu'elle ne s'arrêtait jamais, ne fût-ce qu'un instant, pour inspirer ou expirer,

Calloway sentit son corps devenir rigide, tandis que son érection se flétrissait dans la gorge avide. Elle n'interrompit pas son labeur ; son bas-ventre était toujours pompé avec alacrité alors même que son esprit formulait cette pensée impensable : elle est morte. Elle m'a pris dans sa bouche, sa bouche glacée, et elle est morte. C'est pour ça qu'elle est revenue, pour ça qu'elle s'est enfuie de la morgue et qu'elle est revenue. Elle était impatiente de finir ce qu'elle avait commencé, ne se souciait plus désormais de la pièce ni de son usurpatrice.

C'était cet acte qu'elle estimait entre tous, cet acte et lui seul. Elle avait choisi de l'accomplir pour l'éternité.

Calloway ne pouvait rien faire d'autre après cette révélation que de regarder sans un mot ce cadavre en train de lui tailler une pipe.

Puis il sembla qu'elle avait perçu son horreur. Elle ouvrit les yeux pour le regarder. Comment avait-il pu lire la vie dans ce regard mort ? Doucement, elle extirpa sa virilité flétrie de ses lèvres.

« Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, sa voix flûtée mimant toujours la vie.

— Tu... tu ne... respirez pas. »

Son visage s'effondra. Elle le lâcha.

« Oh, chéri, dit-elle, abandonnant tout semblant de vie, je ne suis pas très bonne pour jouer ce rôle, n'est-ce pas ? »

Sa voix était la voix d'un spectre : ténue, désolée. Sa peau, qu'il avait crue d'une pâleur flatteuse, était, à y regarder de plus près, d'un blanc cireux.

« Tu es morte ? dit-il.

— J'en ai peur. Depuis deux heures : dans mon sommeil. Mais il fallait que je vienne, Terry – tant d'affaires à conclure. J'ai fait mon choix. Tu devrais être flatté. Tu es flatté, n'est-ce pas ? »

Elle se leva et saisit son sac à main, qu'elle avait laissé à côté du miroir. Calloway regarda en direction de la porte, tentant de forcer ses jambes à avancer, mais elles étaient inertes. De plus, il avait les chevilles emprisonnées dans son pantalon. Deux pas, et il se casserait la gueule.

Elle se tourna vers lui, quelque chose d'argenté et de pointu dans la main. Malgré tous ses efforts, il ne put réussir à distinguer de quoi il s'agissait. Mais quoi que ce fût, c'était à lui qu'elle le destinait.

Depuis la construction du nouveau crématorium en 1934, les profanations s'étaient succédé dans le cimetière. On avait pillé ses sépultures à la recherche de garnitures de cercueil, on avait renversé et fracassé ses pierres tombales ; il était infesté de chiens et de graffitis. Très peu de parents fidèles venaient à présent fleurir ses tombes. Les générations s'étaient évanouies et les rares personnes encore susceptibles de pleurer un être aimé en ce lieu étaient trop faibles et trop infirmes pour se risquer sur ses allées encaissées, ou trop sensibles pour supporter un tel vandalisme.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Nombreuses étaient les familles illustres et influentes enfouies derrière les façades de marbre des mausolées victoriens. Pères fondateurs, industriels et dignitaires locaux, tous ceux qui avaient fait la fierté de la ville par leurs efforts. Le corps de l'actrice Constantia Lichfield avait été enterré ici («Jusqu'à ce que le jour se lève et que l'ombre s'enfuie<sup>4</sup>. »), et sa sépulture se remarquait par le soin dont l'entourait encore un admirateur anonyme.

Personne n'observa la scène qui se déroula cette nuit-là, il faisait bien trop froid pour les amoureux. Personne ne vit Charlotte Hancock ouvrir la porte de son sépulcre, ni n'entendit les ailes des pigeons applaudissant sa vigueur quand elle alla en

---

<sup>4</sup> Livre de Salomon, chapitre II, verset 17. (N.d.T.)

titubant à la rencontre de la lune. Gérard, son époux, était à ses côtés, bien moins frais qu'elle car mort treize ans plus tôt que sa moitié. Joseph Jardine, *en famille*<sup>5</sup>, arrivait non loin derrière les Hancock, ainsi que Marriott Fletcher, et Anne Snell, et les frères Peacock ; et la liste s'allongeait. Dans un coin, le capitaine Alfred Crawshaw (du 17<sup>e</sup> régiment de Lanciers) aidait sa ravissante épouse, Emma, à s'extraire de leur cercueil pourri. De toutes parts, les visages se pressaient aux fissures qui lézardaient les tombes – n'était-ce pas Kezia Reynolds, tenant dans ses bras son enfant mort dès son premier jour ? et Martin van de Linde (« Béni soit le souvenir des Justes. »), dont on n'avait jamais retrouvé l'épouse ; Rosa et Selina Goldfinch : deux femmes remarquables ; et Thomas Jerrey, et...

Beaucoup trop de noms pour qu'on les mentionne tous. Beaucoup trop de décrépitude pour qu'on en fasse état. Qu'il nous suffise de dire qu'ils se levèrent tous : leur dernière vêtue dévorée par les vers, leurs visages ne portant que les fondations de leur beauté. Mais ils marchaient, ils ouvraient la porte du cimetière et traversaient le terrain vague qui les conduirait à l'Elysium. Au loin, la rumeur de la circulation. En haut, le bruit d'un avion sur le point d'atterrir. Un des frères Peacock, levant la tête vers le géant clignotant qui passait au-dessus de lui, fit un faux pas et tomba face contre terre, se fracassant la mâchoire. Ils le relevèrent avec douceur et l'escortèrent vers leur destination. Il n'y avait pas eu grand mal ; et que serait une Résurrection sans quelques rires ?

Et le spectacle continuait.

*« Si la musique est un festin pour l'amour, jouez encore,  
Jouez avec excès ; et ainsi rassasié,  
Mon appétit pourra s'étioler et mourir... »*

Calloway était resté introuvable au moment du lever de rideau ; mais Ryan avait reçu des instructions d'Hammersmith (transmises par l'omniprésent M. Lichfield) pour commencer le spectacle même en l'absence du metteur en scène.

---

<sup>5</sup> En français dans le texte. (N.d.T.)

« Il est sans doute en haut, au paradis, dit Lichfield. En fait, je crois que je l'aperçois d'ici.

— Est-ce qu'il sourit ? demanda Eddie.

— Jusqu'aux oreilles.

— Alors c'est qu'il est furieux. »

Les acteurs éclatèrent de rire. Il y eut beaucoup de rires ce soir-là. La pièce progressait de façon satisfaisante, et bien qu'ils ne pussent pas distinguer le public derrière l'éclat des feux de la rampe nouvellement installés, ils pouvaient sentir des vagues d'amour et de plaisir déferler sur eux depuis la salle. Les acteurs étaient extatiques en regagnant les coulisses.

« Ils sont tous assis au paradis, dit Eddie, mais, monsieur Lichfield, vos amis savent faire plaisir à un vieux cabotin comme moi. Ils sont fort calmes, mais si vous voyiez les sourires sur leurs visages. »

Acte I, scène 2. La première entrée en scène de Constantia Lichfield dans le rôle de Viola fut accueillie par des applaudissements spontanés. Et quels applaudissements ! On aurait cru entendre un roulement de tambour, un millier de baguettes frappant en cadence un millier de peaux tendues à craquer. Des applaudissements délirants.

Et, mon Dieu, elle se montra à la hauteur. Elle commença à jouer comme elle avait l'intention de continuer, se jetant à plein cœur dans son rôle, n'ayant nul besoin de communiquer de façon physique la profondeur de ses sentiments, mais déclamant les vers avec tant d'intelligence et de passion que le simple frémissement de sa main était plus éloquent qu'une centaine de gestes affectés. Après cette première scène, chacune de ses entrées fut accueillie par le public avec une nouvelle salve d'applaudissements, suivie par un silence presque recueilli.

En coulisses, la confiance et l'enthousiasme avaient envahi toute la troupe. Tout le monde reniflait le triomphe ; un triomphe arraché au destin à deux doigts du désastre.

Et encore une fois ! Applaudissements !

Dans son bureau, Hammersmith perçut vaguement ce vacarme d'adoration dans un nuage d'alcool.

Il était en train de se servir son huitième verre lorsque la porte s'ouvrit. Il leva la tête un instant et vit que son visiteur était ce parvenu de Calloway. « Venu se vanter, je parie, pensa Hammersmith, venu me dire à quel point je me suis trompé. »

« Qu'est-ce que vous voulez ? »

Le minable ne répondit rien. Du coin de l'œil, Hammersmith eut l'impression de voir un large sourire plaqué sur le visage de Calloway. Débile autosatisfait qui ose venir déranger un homme en deuil.

« Je suppose que vous êtes au courant ? »

L'autre grogna.

« Elle est morte, dit Hammersmith en se mettant à pleurer. Elle est morte il y a quelques heures, sans jamais avoir repris conscience. Je n'ai rien dit aux acteurs. Ça ne vaut pas la peine. »

Calloway ne dit rien à l'annonce de cette nouvelle. Est-ce que ce salaud s'en foutait à ce point ? Ne pouvait-il pas voir que c'était la fin du monde ? La femme était morte. Elle était morte au cœur de l'Elysium. Il y aurait sûrement une enquête officielle, on examinerait son contrat d'assurance, il y aurait une autopsie, des questions à n'en plus finir ; cela mettrait trop de choses au grand jour.

Il avala une gorgée d'alcool, sans se soucier de regarder à nouveau Calloway.

« Votre carrière est foutue après ça, mon vieux. Et ce ne sera pas seulement de ma faute, oh que non. »

Et Calloway gardait toujours le silence.

« Ça vous est égal ou quoi ? » demanda Hammersmith.

Il y eut un nouveau moment de silence, puis Calloway répondit :

« Je n'en ai rien à foutre.

— Un régisseur monté en grade, c'est tout ce que vous êtes. Tous les metteurs en scène sont pareils ! Une seule bonne critique, et vous vous prenez pour Dieu le Père. Eh bien, laissez-moi vous dire... »

Il regarda Calloway, et ses yeux noyés dans l'alcool avaient de la difficulté à distinguer ce qu'ils voyaient. Mais ils finirent par y parvenir.

Calloway, ce foutu salaud, était nu en dessous de la ceinture. Il portait encore ses souliers et ses chaussettes, mais ni pantalon ni slip. Cette exhibition aurait été fort comique n'eût été l'expression de son visage. Cet homme était devenu fou : ses yeux roulaient dans ses orbites, de la salive et de la morve coulaient de sa bouche et de son nez, sa langue était pendante comme celle d'un chien enragé.

Hammersmith reposa son verre sur un buvard et découvrit le pire. Il y avait du sang sur la chemise de Calloway, une traînée de sang qui prenait naissance à la base de son cou, où le liquide s'accumulait en coulant de son oreille gauche, dans laquelle était enfoncée la lime à ongles de Diane Duvall. L'instrument de toilette avait été profondément enfoui dans le cerveau de Calloway. Il était sûrement mort.

Mais il se tenait debout, il parlait, il marchait.

Venue du théâtre, monta une nouvelle salve d'applaudissements, étouffée par la distance. Ce n'était pas un bruit qui ressortait de la réalité ; il provenait d'un autre monde, d'un endroit où les émotions régnaient en maîtresses. C'était un monde dont Hammersmith s'était toujours senti exclu. Il n'avait jamais été un très bon acteur, bien que Dieu sache qu'il avait essayé et les deux pièces qu'il avait commises étaient, il le savait bien, exécrables. La comptabilité était son point fort, et il s'en était servi pour rester le plus près possible de la scène, détestant sa carence artistique autant qu'il détestait le talent des autres.

Les applaudissements s'estompèrent et, comme s'il avait reçu un signal d'un souffleur invisible, Calloway se dirigea vers lui. Le masque qu'il arborait n'était ni comique ni tragique, il était fait à la fois de sang et de rire. Gémissant, Hammersmith se retrouva coincé derrière son bureau. Calloway bondit sur lui (il avait l'air si ridicule avec les pans de sa chemise et ses couilles qui s'agitaient dans l'air) et saisit Hammersmith par la cravate.

« Philistin », dit Calloway, qui ne devait jamais connaître la vérité sur le cœur d'Hammersmith, et il lui brisa le cou – snap ! – tandis que les applaudissements faisaient de nouveau éruption au loin.

*« Ne m'étreins pas avant que toutes choses,  
Tous lieux, tous temps, toutes chances n'aient crié  
Que je suis Viola. »*

Sortis de la bouche de Constantia, ces vers étaient une révélation. On aurait presque cru que cette *Nuit des rois* était une pièce inédite, et que le rôle avait été écrit pour Constantia Lichfield et pour elle seule. Les acteurs qui partageaient la scène avec elle sentaient leurs egos se contracter devant de tels dons.

Le dernier acte continua jusqu'à sa conclusion douce-amère, et le public était plus captivé que jamais à en juger par son silence concentré.

Le Duc parla :

*« Donne-moi ta main ;*

*Et laisse-moi te voir dans tes atours de femme. »*

Lors des répétitions, on avait ignoré l'invite contenue dans ce ver : personne ne devait toucher cette Viola, encore moins lui prendre la main. Mais dans l'enthousiasme du moment, le tabou fut oublié. Emporté par sa passion, l'acteur tendit la main vers Constantia. Et elle, oubliant à son tour le tabou, tendit sa main en réponse.

Dans les coulisses, Lichfield murmura « non » dans un souffle, mais son ordre ne fut pas entendu. Le Duc serra la main de Viola dans la sienne, la vie et la mort se faisaient la cour sous ce ciel bariolé.

C'était une main glacée, aucun sang ne coulait dans ses veines, aucune rougeur ne venait teindre sa peau.

Mais elle était là, comme si elle avait été vivante.

Ils étaient égaux, les vivants et les morts, et personne ne pourrait trouver une raison pour les séparer.

Dans les coulisses, Lichfield poussa un soupir et se permit un léger sourire. Il avait redouté ce contact, redouté qu'il ne rompe le charme. Mais Dionysos était avec eux cette nuit. Tout irait bien ; il le sentait dans ses os.

L'acte approchait de sa fin et Malvolio, claironnant toujours ses menaces même en pleine défaite, fut emporté au loin. Un par un, les acteurs sortirent de scène, laissant le bouffon conclure la pièce :

*« Il y a fort longtemps, le monde vit le jour,*

*Hé, ho ! dans le vent, hé, ho ! dans la pluie,  
Mais c'est tout un, notre pièce est finie  
Et nous nous efforçons de plaire chaque jour. »*

La scène s'assombrit jusqu'à être plongée dans les ténèbres et le rideau tomba. Venue du paradis, il y eut une nouvelle salve d'applaudissements, ces mêmes applaudissements secs et creux. Les membres de la troupe, dont les visages rayonnaient du succès de cette générale, se rassemblèrent derrière le rideau pour saluer le public. Le rideau se leva : les applaudissements redoublèrent.

Dans les coulisses, Calloway avait rejoint Lichfield. Il était habillé à présent, et il avait lavé les taches de sang sur son cou.

« Eh bien, il semble que ce soit un triomphe, dit le crâne. Quel dommage que cette troupe doive bientôt se disperser.

— En effet », dit le cadavre.

Les acteurs lançaient des cris vers les coulisses à présent, demandant à Calloway de les rejoindre. Ils l'applaudissaient, l'encourageaient à montrer son visage.

Il posa une main sur l'épaule de Lichfield,

« Nous irons ensemble, monsieur, dit-il.

— Non, non, je ne pourrais pas.

— Il le faut. C'est votre triomphe autant que le mien. »

Lichfield acquiesça, et ils avancèrent de concert pour aller s'incliner aux côtés de la troupe.

Dans les coulisses, Tallulah s'était mise à l'œuvre. Elle se sentait revigorée après avoir dormi dans le foyer des acteurs. Tant de souffrances l'avaient quittée avec sa vie. Elle ne ressentait plus aucune douleur à la hanche, son crâne n'était plus taraudé par les névralgies. Il n'était désormais plus nécessaire de respirer à travers des tuyaux encrassés par soixante-dix ans d'existence, ni de frictionner le dos de ses mains pour accélérer la circulation du sang ; même plus besoin de cligner des yeux. Elle alluma les foyers d'incendie avec des forces neuves, trouvant un nouvel usage aux détritiques productions passées : vieux éléments de décors, accessoires antiques, costumes usagés. Quand elle eut amassé assez de



combustible, elle craqua une allumette et fit naître une flamme. L'Elysium commença à brûler.

Couvrant le bruit des applaudissements, quelqu'un criait :  
« Merveilleux, mes chéris, merveilleux. »

C'était la voix de Diane, ils la reconnurent tous bien qu'ils n'aient pas pu la voir. Elle avançait dans l'allée centrale en direction de la scène, se rendant tout à fait ridicule.

« Connasse, dit Eddie.

— Oups », fit Calloway.

Elle était au bord de la scène à présent, et elle se mit à le haranguer.

« Tu as tout ce que tu veux maintenant, hein ? C'est ta nouvelle poule, hein ? Hein ? »

Elle essayait de grimper sur les planches, et ses mains vinrent agripper le métal brûlant d'un projecteur. Sa peau se mit à cramer : elle tenait vraiment à jeter de l'huile sur le feu.

« Pour l'amour de Dieu, arrêtez-la ! » dit Eddie.

Mais elle ne semblait ressentir aucune douleur à ses mains calcinées ; elle se contenta de lui rire au visage. Une odeur de chair brûlée monta des feux de la rampe. La compagnie s'éparpilla, oubliant son triomphe.

Quelqu'un hurla :

« Éteignez les lumières ! »

Un battement de cœur, puis les feux de la rampe s'éteignirent. Diane tomba en arrière, de la fumée s'élevait de ses mains. Un des membres de la troupe s'évanouit, un autre se précipita vers les coulisses pour aller vomir. Quelque part derrière eux, ils entendaient le murmure des flammes, mais il y avait autre chose pour attirer leur attention.

Une fois les feux de la rampe éteints, ils pouvaient distinguer la salle avec plus de netteté. L'orchestre était vide, mais le balcon et le paradis étaient pleins à craquer d'admirateurs enthousiastes. Toutes les rangées de sièges étaient comblées et le moindre centimètre carré d'espace était envahi par le public. Quelqu'un se mit de nouveau à applaudir là-haut, et au bout de quelques instants, une nouvelle salve

d'applaudissements fit éruption. Mais à présent, rares étaient les membres de la troupe qui en tiraient quelque fierté.

Même depuis la scène, même avec des yeux fatigués et éblouis par la lumière, il leur était évident qu'aucun homme, aucune femme, aucun enfant n'était vivant dans cette foule en délire. Ils agitaient vers les acteurs des mouchoirs de soie tenus par des mains pourrissantes, certains d'entre eux tambourinaient sur le siège devant eux, la plupart se contentaient d'applaudir, os contre os.

Calloway sourit, s'inclina bien bas, et reçut leur admiration avec gratitude. Durant ses quinze ans de carrière dans le théâtre, jamais il n'avait rencontré public aussi appréciateur.

Baignant dans l'amour de leurs admirateurs, Constantia et Richard Lichfield se prirent par la main et revinrent sur scène pour s'incliner une nouvelle fois tandis que les acteurs vivants reculaient, saisis par l'horreur.

Ils commencèrent à crier et à prier, poussèrent des hurlements, se mirent à courir dans tous les sens comme des amants de vaudeville. Mais, comme dans un vaudeville, il n'y avait aucune issue. Des flammes vives vinrent lécher les solives du toit et des pans de rideau tombèrent de tous côtés tandis que les cintres prenaient feu. Devant eux, les morts ; derrière, la mort. La fumée épaississait l'air, il était impossible de voir où l'on allait. Quelqu'un s'était vêtu d'une toge de rideau en feu et déclamait en hurlant. Quelqu'un d'autre agitait vainement un extincteur devant l'enfer qui se déchaînait. Tout ceci était inutile : l'intrigue était éculée et la mise en scène médiocre. Quand le toit commença à s'effondrer, des chutes mortelles de poutres réduisirent la plupart des protagonistes au silence.

Dans le paradis, la majorité du public s'était éclipsée. Ils se dirigeaient déjà vers leurs tombes bien avant que les pompiers n'aient fait leur apparition, leurs habits de cérémonie et leurs visages éclairés par les flammes lorsqu'ils se retournaient pour voir flamber l'Elysium. Le spectacle avait été excellent et ils étaient heureux de rentrer chez eux, satisfaits de pouvoir encore pour un temps murmurer dans les ténèbres.

L'incendie fit rage toute la nuit, en dépit des vaillants efforts déployés par les pompiers pour tenter de l'éteindre. Vers quatre heures du matin, ils finirent par renoncer et laissèrent la conflagration s'étouffer d'elle-même. L'Elysium périt avant l'aube.

Dans ses décombres, on découvrit les corps de plusieurs personnes, dont la plupart étaient dans un état qui rendait difficile toute tentative d'identification. On consulta les archives de divers dentistes, pour découvrir que l'un des corps était celui de Giles Hammersmith (administrateur), un autre celui de Ryan Xavier (régisseur) et un troisième, circonstance particulièrement choquante, celui de Diane Duvall. « La vedette de *L'Enfant de l'amour* brûlée vive », proclamèrent les journaux à sensation. On l'oublia en moins d'une semaine.

Il n'y eut aucun survivant. Certains corps ne furent jamais retrouvés.

Ils se tenaient au bord de l'autoroute et regardaient les voitures défiler à travers la nuit,

Lichfield était là, bien sûr, ainsi que Constantia, plus radieuse que jamais. Calloway avait choisi de les accompagner, ainsi qu'Eddie et Tallulah. Trois ou quatre acteurs s'étaient également joints à la troupe.

C'était leur première nuit de liberté, et ils avaient pris la route, comme une troupe itinérante. La fumée avait asphyxié Eddie, mais d'autres acteurs avaient souffert de blessures plus graves. Corps calcinés, membres brisés. Mais le public pour lequel ils joueraient désormais leur pardonnerait de si négligeables mutilations.

« Il y a des vies que l'on vit pour l'amour, dit Lichfield à sa nouvelle troupe, et des vies que l'on vit pour l'art. Notre joyeuse compagnie a choisi la seconde vocation. »

Il y eut une salve d'applaudissements parmi les acteurs.

« A vous, qui n'êtes jamais morts, permettez-moi de dire : bienvenue dans le monde ! »

Rires : nouveaux applaudissements.

Les phares des voitures qui fonçaient vers le nord sur l'autoroute découpèrent les silhouettes des membres de la

compagnie. Pour un regard non averti, ils ressemblaient à des hommes et à des femmes vivants. Mais n'était-ce pas là l'essence même de leur art ? Imiter si bien la vie qu'il devenait impossible de distinguer l'illusion de la réalité ? Et leur nouveau public, qui les attendait dans les cimetières, les nécropoles et les chapelles ardentes, apprécierait cet art plus que quiconque. Qui d'autre applaudirait avec autant d'enthousiasme la parodie de passion et de peine qu'ils allaient interpréter, qui d'autre que les morts, qui avaient fait l'expérience de ces sensations pour finir par y renoncer ?

Les morts. Ils avaient besoin de distraction autant que les vivants ; et ils formaient un marché scandaleusement négligé.

Non que cette compagnie eût décidé de jouer pour de l'argent, ils joueraient uniquement par amour de l'art, Lichfield l'avait précisé dès le début. On ne ferait plus d'offrandes à Apollon.

« A présent, dit-il, quelle route allons-nous prendre, celle du nord ou celle du sud ?

— Celle du nord, dit Eddie. Ma mère est enterrée à Glasgow, elle est morte avant que j'aie commencé à jouer professionnellement. J'aimerais qu'elle puisse me voir.

— Va pour le nord, dit Lichfield. Allons-nous nous chercher un moyen de transport ? »

Il les conduisit vers le Restoroute, dont les néons clignotaient capricieusement, tenant la nuit à distance. Ses couleurs avaient une brillance toute théâtrale : écarlate, citron, cobalt, et une traînée de blanc qui jaillissait des fenêtres vers le parking où ils se trouvaient. Les portes automatiques s'ouvrirent en sifflant sur un automobiliste, les bras chargés de hamburgers et de gâteaux destinés à un enfant qui l'attendait dans sa voiture.

« Un conducteur aimable nous trouvera sûrement de la place, dit Lichfield.

— Pour nous tous ? dit Calloway.

— Un camion fera l'affaire ; des mendiants ne doivent pas se montrer trop exigeants, dit Lichfield. Et nous sommes des mendiants à présent : assujettis aux caprices de nos mécènes.

— Nous pouvons toujours voler une voiture, dit Tallulah.

— Nul besoin de voler, sinon en dernière extrémité, dit Lichfield. Constantia et moi allons partir à la recherche d'un chauffeur. »

Il prit la main de son épouse.

« Personne ne refuse rien à la beauté, dit-il.

— Qu'allons-nous faire si on nous demande ce que nous faisons ici ? » demanda Eddie avec nervosité.

Il n'avait pas l'habitude de ce rôle ; il avait besoin d'être rassuré.

Lichfield se tourna vers la compagnie, sa voix résonnant dans la nuit.

« Qu'allez-vous faire ? dit-il. Jouer à la vie, bien sûr ! Et sourire ! »

# ***Dans les Collines, les Cités***

Ce ne fut que lors de leur première semaine en Yougoslavie que Mick découvrit quel réac il avait choisi pour amant. On l'avait prévenu, bien sûr. Une des tantes qui hantaient les bains-douches lui avait dit que Judd était encore plus à droite qu'Attila, mais c'était un des ex-amants de Judd et Mick avait pensé que ce jugement assassin était plus inspiré par le dépit que par la finesse psychologique.

Si seulement il l'avait écouté. Il ne serait pas alors en train de rouler sur cette route interminable, dans cette Volkswagen qui lui paraissait soudain aussi étroite qu'un cercueil, écoutant les opinions de Judd sur l'expansionnisme soviétique. Seigneur, que c'était lassant ! Ce n'était pas une discussion mais une conférence, une conférence qui n'en finissait pas. En Italie, le sermon avait porté sur l'exploitation du vote paysan par les communistes. Arrivé en Yougoslavie, Judd s'était vraiment échauffé et Mick était à deux doigts de taper à coups de marteau sur sa tête de fat.

Il n'était certes pas en total désaccord avec tout ce que disait Judd. Certains de ses arguments (ceux que Mick comprenait) paraissaient fort sensés. Mais après tout, qu'en savait-il ? Il n'était qu'un professeur de danse. Judd était un journaliste, un pontifiard professionnel. Comme la plupart des journalistes que Mick avait rencontrés, il se sentait obligé d'avoir une opinion sur tout. Et en particulier sur la politique – c'était une bauge idéale pour s'y vautrer. Quel plaisir de plonger son groin, ses yeux, sa tête et ses pattes dans cette fange et d'asperger tout ce qui se trouvait autour. C'était un sujet inépuisable, une pâtée qui contenait tous les ingrédients possibles et imaginables, car tout, selon Judd, était politique. L'art était politique. Le sexe était politique. La religion, le commerce, le jardinage, la nourriture, la boisson, la défécation – tout ça était politique.

Seigneur, c'était lassant à vous en faire exploser la tête, lassant au point d'étouffer leur amour.

Pis, Judd ne semblait pas remarquer à quel point Mick s'ennuyait, ou s'il l'avait remarqué, il ne s'en souciait guère. Il

continuait de déblatérer, ses arguments devenaient de plus en plus élaborés, ses phrases se faisaient de plus en plus longues à chaque nouveau kilomètre qu'ils parcouraient.

Judd, avait décidé Mick, était un salaud et un égoïste, et dès que leur lune de miel serait achevée, il laisserait tomber ce mec.

Ce ne fut que lors de leur voyage, ce périple sans but et sans fin à travers les nécropoles de la culture européenne, que Judd se rendit compte à quel point Mick était naïf en matière de politique. Ce mec ne montrait que peu d'intérêt pour les conditions économiques et politiques des pays qu'ils traversaient. Il avait fait montre d'une totale indifférence en apprenant les faits saillants de la situation italienne et il avait bâillé (oui, bâillé) lorsque Judd avait essayé (sans succès) de débattre de la menace que les Russes représentaient pour la paix mondiale. Il devait bien reconnaître l'amère vérité : Mick n'était qu'une tante ; il n'y avait pas d'autre mot pour le qualifier. D'accord, il ne minaудait pas et ne portait pas de bijoux trop voyants, mais c'était néanmoins une tante, tout heureuse de se vautrer dans un monde artificiel peuplé de fresques de la Renaissance et d'icônes yougoslaves. Les complexités, les contradictions, et même les supplices qui avaient fait prospérer et décliner ces cultures ne faisaient que le lasser. Son esprit n'était pas plus complexe que sa beauté ; c'était un moins-que-rien bien pomponné.

Tu parles d'une lune de miel.

La route qui allait de Belgrade à Novi Pazar était en bon état selon les critères yougoslaves. Il y avait moins de nids-de-poule que sur la plupart des routes qu'ils avaient empruntées et elle était relativement droite. La cité de Novi Pazar était située dans la vallée de la Raska, au sud de la ville qui portait le même nom que cette rivière. Ce n'était pas une région particulièrement populaire auprès des touristes. En dépit de l'état de la route, elle était toujours difficile d'accès et manquait de commodités satisfaisantes ; mais Mick était résolu à visiter le monastère de Sopocami, situé à l'ouest de la ville, et après une discussion aigre-douce, il l'avait emporté.



Le voyage s'était révélé sinistre. De chaque côté de la route, les champs cultivés avaient l'air desséchés et poussiéreux. L'été s'était montré exceptionnellement torride et la sécheresse affectait la plupart des villages. Les récoltes avaient été perdues et il avait fallu massacrer le bétail pour l'empêcher de périr de malnutrition. Il y avait un air défait sur les quelques visages qu'ils apercevaient au bord de la route. Même les enfants avaient des expressions amères ; le front aussi lourd que la chaleur sèche qui pesait sur la vallée.

A présent, ayant jeté cartes sur table lors de leur dispute de Belgrade, ils roulaient en silence ; mais cette route toute droite, comme la plupart des routes de ce type, invitait à la querelle. Quand la conduite ne posait pas de problèmes, l'esprit cherchait désespérément quelque chose pour l'occuper. Que pouvait-on trouver de mieux que le conflit ?

« Pourquoi diable veux-tu aller voir ce foutu monastère ? » demanda Judd.

C'était de la provocation pure et simple.

« Nous sommes arrivés jusqu'ici... »

Mick s'efforça de prendre le ton de la conversation. Il n'était pas d'humeur à se quereller.

« Encore des foutues Vierges, hein ? »

Gardant un ton aussi égal que possible, Mick ramassa le guide et lut à haute voix :

*« ... et là, on peut encore voir et apprécier certaines des plus grandes œuvres de l'art serbe, notamment ce tableau que la plupart des critiques s'accordent à considérer comme le chef-d'œuvre de l'école de Raska : "Le Sommeil de la Vierge". »*

Silence.

Puis Judd :

« J'en ai plein le cul des églises.

— C'est un chef-d'œuvre.

— Ce sont tous des chefs-d'œuvre à en croire ce foutu bouquin. »

Mick sentit son contrôle lui échapper.

« Deux heures et demie au plus...

— Je te l'ai déjà dit : je ne veux plus voir une seule église ; l'odeur de ces endroits me rend malade. L'encens fané, la vieille sueur et les vieux mensonges...

— Ce n'est qu'un petit détour ; ensuite, on pourra rejoindre la route et tu pourras me donner une autre conférence sur les cultures fermières subventionnées du Sandzak.

— Je ne cherche qu'à avoir une conversation intelligente pour ne pas écouter cette éternelle litanie sur les foutus chefs-d'œuvre de l'art serbe...

— Arrête la voiture !

— Quoi ?

— Arrête la voiture ! »

Judd gara la Volkswagen sur le bas-côté de la route. Mick sortit.

Il faisait très chaud, mais une petite brise s'était levée. Il inspira profondément et alla jusqu'au milieu de la route. Aucune voiture ni aucun piéton dans chaque direction. Dans chaque direction, le vide. Les collines frémissaient de chaleur derrière les champs. Des coquelicots poussaient dans le fossé. Mick traversa la route, s'accroupit et en cueillit un.

Derrière lui, il entendit la portière de la Coccinelle se refermer en claquant.

« Pourquoi nous as-tu fait arrêter ? » dit Judd.

Sa voix était crispée, espérant toujours une dispute, priant pour elle.

Mick se releva, jouant avec le coquelicot. La fleur était prête à lancer ses graines au vent, fort tard dans la saison. Les pétales churent de leur réceptacle dès qu'il les toucha, petites taches rouges voletant sur le bitume gris.

« Je t'ai posé une question », dit Judd.

Mick se retourna. Judd était adossé contre l'arrière de la voiture, le front sillonné par les rides d'une colère naissante. Mais beau – oh oui, un visage qui faisait pleurer les femmes de frustration lorsqu'elles apprenaient qu'il était pédé. Une épaisse moustache noire (parfaitement taillée) et des yeux que l'on pouvait regarder éternellement sans jamais voir deux fois la même couleur. « Au nom de Dieu, pensa Mick, pourquoi faut-il

qu'un homme aussi beau que lui ne soit qu'un petit con dénué de sensibilité ? »

Judd lui retourna son regard d'évaluation méprisante, détaillant le petit minet de l'autre côté de la route. Cela lui donnait envie de vomir, ce numéro que Mick lui faisait. Il aurait pu être plausible chez un gamin de seize ans encore vierge. Chez un homme de vingt-cinq ans, il manquait de crédibilité.

Mick laissa tomber la fleur et dégagea le bas de son tee-shirt de ses jeans. Un estomac plat, puis une poitrine lisse et mince furent révélés lorsqu'il l'ôta. Ses cheveux étaient en bataille quand sa tête réapparut, et son visage était orné d'un large sourire. Judd examina son torse. Bien dessiné, pas trop de muscles. Une vieille cicatrice d'appendicite au-dessus de ses jeans délavés. Une chaîne en or, discrète mais accrochant le soleil, reposait au creux de sa gorge. Sans l'avoir voulu, il retourna son sourire à Mick, et une paix incertaine fut conclue entre eux.

Mick débouclait sa ceinture.

« Tu veux baiser ? dit-il, toujours souriant.

— Ça ne sert à rien » fut la réponse, qui ne s'adressait pas à cette question.

« Quoi donc ?

— Nous ne sommes pas compatibles.

— On parie ? »

A présent, il avait ouvert sa braguette et il se tournait vers le champ de blé qui bordait la route.

Judd regarda Mick se frayer un chemin à travers l'océan d'épis, son dos avait la couleur des grains et il était presque camouflé par eux. C'était un jeu dangereux, baiser en plein air —on n'était pas à San Francisco, ni même à Hampstead Heath. Nerveux, Judd regarda des deux côtés de la route. Toujours vide. Et Mick se tournait vers lui, enfoncé dans le champ, se tournait et souriait et agitait les bras comme un nageur soulevé par une écume dorée. Au diable... il n'y avait personne pour les voir, personne pour savoir. Rien que les collines, liquéfiées par la chaleur, leurs flancs boisés recourbés sur la terre, et un chien perdu, assis sur le bord de la route, attendant son maître égaré.

Judd suivit le chemin tracé par Mick au milieu du champ, déboutonnant sa chemise tout en marchant. Des souris s'enfuyaient en courant devant lui, se dispersant au milieu des épis à l'approche du géant dont les pas résonnaient comme le tonnerre. Judd vit leur panique et sourit. Il ne leur voulait aucun mal, mais comment auraient-elles pu le savoir ? Peut-être avait-il mis fin à une centaine de vies, souris, scarabées, vers, avant d'atteindre l'endroit où Mick s'était étendu, tout nu, sur un lit de blé piétiné, toujours souriant.

Ils firent l'amour avec joie, avec force, avec un plaisir partagé ; il y avait une précision aiguë dans leur passion, chacun sentait l'instant où le plaisir indolent de l'autre se faisait plus urgent, où le désir devenait nécessité. Ils s'étreignirent, membre contre membre, langue contre langue, dans un nœud que seul l'orgasme pouvait défaire, leurs dos alternativement grattés et écorchés quand ils se roulaient dans le blé en échangeant coups et baisers. Au milieu de leur joute amoureuse, alors qu'ils s'engloutissaient mutuellement, ils entendirent le pout-pout-pout d'un tracteur qui passait ; mais ils ne se souciaient plus du danger.

Ils s'en retournèrent vers la Volkswagen avec des crains de blé plein les cheveux, plein les oreilles et plein les chaussettes. Leurs larges sourires avaient laissé la place à plus de discrétion : la trêve passée entre eux ne serait peut-être pas permanente, mais elle durerait au moins quelques heures.

La voiture était une étuve, et ils durent ouvrir toutes les portières pour laisser la brise la rafraîchir avant de repartir vers Novi Pazar. Il était seize heures, et ils avaient encore une heure à rouler.

Quand ils remontèrent dans la voiture, Mick dit :

« Oublions le monastère, hein ? »

Judd en resta bouche bée.

« Mais je croyais que...

— Je ne pourrai pas supporter une foutue Vierge de plus... »

Ils eurent tous les deux un petit rire, puis ils s'embrassèrent, chacun goûtant à l'autre et à lui-même, un mélange de salive et de l'arrière-goût salé du sperme.

Le lendemain, il faisait beau mais pas spécialement chaud. Pas de ciel bleu : rien qu'une couche uniforme de nuages blancs. L'air matinal agressait les narines, comme de l'éther ou de la menthe.

Vaslav Jelovsek observait les pigeons sur la grand-place de Popolac, les regardait courtiser la mort et s'envoler à l'approche des véhicules qui passaient à vive allure devant lui. Certains étaient des véhicules militaires, d'autres de simples voitures civiles. Son expression sobre et décidée parvenait à peine à dissimuler l'excitation qu'il ressentait en ce jour, une excitation qu'il savait partagée par chaque homme, chaque femme et chaque enfant de Popolac. Partagée aussi par les pigeons, pour ce qu'il en savait. Peut-être était-ce pour cela qu'ils jouaient à sautiller entre les roues des voitures avec une telle dextérité, sachant qu'aucun mal ne pourrait leur arriver en cette journée bénie entre toutes les journées.

Il examina de nouveau le ciel, ce ciel de plomb chauffé qu'il avait scruté depuis l'aube. La couche de nuages était fort basse ; ce n'était guère idéal pour la cérémonie. Une phrase lui traversa l'esprit, une expression anglaise qu'il avait entendue dans la bouche d'un ami : « Avoir la tête dans les nuages. » Elle signifiait, croyait-il, être perdu dans une rêverie, dans un rêve blanc et aveugle. C'était tout ce que l'Ouest savait des nuages, pensa-t-il avec ironie, qu'ils symbolisaient les rêves. Seul un esprit visionnaire qui lui était étranger pouvait donner un sens à cette tournure de phrase. Ici même, dans ces collines secrètes, lui et les siens n'allaient-ils pas créer une spectaculaire réalité à partir de ces mots innocents ? Un proverbe vivant.

Une tête dans les nuages.

Le premier contingent s'assemblait déjà sur la place. Il y avait deux ou trois absents pour cause de maladie, mais leurs remplaçants étaient prêts à se substituer à eux. Quel enthousiasme ! Quel sourire sur le visage d'un remplaçant quand il entendait appeler son nom et son numéro, et sortait des rangs pour aller rejoindre le membre qui se formait déjà ! De tous côtés, des miracles d'organisation. A chacun son travail et à chacun sa place. Il n'y avait ni cris ni disputes : en fait, personne n'élevait la voix et on n'entendait que des murmures

impatiens. Plein d'admiration, il observait les participants se mettre en position, puis entamer le bouclage de l'arrimage.

La journée allait être longue et le travail ardu. Vaslav était arrivé sur la place une heure avant l'aube, buvant du café dans des verres en plastique importés, commentant les bulletins météorologiques qui arrivaient toutes les demi-heures de Pristina et de Mitrovica, et observant le ciel sans étoiles dans lequel rampait la lumière grise du matin. A présent, il buvait son sixième café de la journée et il était à peine sept heures. De l'autre côté de la place, Metzinger avait l'air aussi fatigué et anxieux que Vaslav.

Ils avaient regardé ensemble l'aube émerger de l'est, Metzinger et lui. Mais ils étaient à présent séparés, oubliant leur compagnie réciproque, et ils ne se reparleraient pas avant la fin de l'épreuve. Après tout, Metzinger venait de Podujevo. Il avait sa propre cité à encourager lors de la bataille toute proche. Demain, ils échangeraient les récits de leurs aventures, mais pour aujourd'hui, ils devaient se conduire comme s'ils ne se connaissaient pas, ils ne devaient même pas échanger un sourire. Car aujourd'hui, ils ne devaient être que des partisans, seulement soucieux de la victoire de leur cité contre son adversaire.

A présent, la première jambe de Popolac était érigée, à la satisfaction mutuelle de Metzinger et de Vaslav. Tous les contrôles de sécurité avaient été effectués avec minutie et la jambe s'éloigna de la place, projetant son ombre démesurée sur la façade de l'hôtel de ville.

Vaslav sirota son café très doux et se permit un petit grognement de satisfaction. Quelle journée ! quelle journée ! Une journée pleine de gloire, pleine d'étendards agités par le vent et de spectacles à vous retourner l'estomac, de quoi s'en souvenir toute une vie. C'était un avant-goût du Ciel.

Que l'Amérique garde pour elle ses plaisirs tout simples, ses souris de dessins animés, ses châteaux aux créneaux de crème pâtissière, ses cultes et ses technologies, il n'en voulait absolument pas. La plus grande merveille du monde était ici, dissimulée au creux des collines.

Ah, quelle journée !

Sur la grand-place de Podujevo, la scène n'était pas moins animée et pas moins saisissante. Peut-être y avait-il une certaine tristesse pour ternir les préparatifs cette année, mais c'était bien compréhensible. Nita Obrenovic, l'organisatrice tant aimée et respectée de Podujevo, n'était plus de ce monde. L'hiver précédent l'avait emportée à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, privant la cité de ses opinions farouches et de sa forte carrure. Nita avait œuvré avec les citoyens de Podujevo durant soixante ans, préparant toujours à l'avance l'épreuve suivante et améliorant sans cesse son organisation, dépensant toute son énergie pour rendre chaque création plus ambitieuse et plus vivante que la précédente,

A présent, elle était morte et manquait cruellement à tous. Il n'y avait aucun désordre dans les rues en son absence, les citoyens étaient bien trop organisés pour cela, mais ils étaient déjà en retard sur leur horaire, et il était presque sept heures vingt-cinq. La fille de Nita avait pris la succession de sa mère, mais elle n'avait pas l'énergie de Nita quand il s'agissait de galvaniser les gens et de les pousser à l'action. Elle était, en un mot, trop gentille pour cette tâche. Celle-ci exigeait un maître d'œuvre qui soit à la fois prophète et garde-chiourme, capable de pousser les citoyens et de leur insuffler l'inspiration. Peut-être qu'au bout de deux ou trois décennies et avec l'expérience de plusieurs épreuves, la fille de Nita Obrenovic serait à la hauteur de la tâche. Mais aujourd'hui, Podujevo était en retard ; on négligeait certains contrôles de sécurité ; une expression nerveuse remplaçait le regard confiant des années précédentes.

Néanmoins, à huit heures moins six, la première jambe de Podujevo sortit de la cité pour se diriger vers le point de rassemblement et y attendre ses camarades.

A cette heure-là, les flancs étaient déjà assemblés et liés dans Popolac et les contingents des bras attendaient leurs ordres sur la grand-place.

Mick s'éveilla à sept heures précises, bien qu'il n'y eût aucun réveille-matin dans leur chambre simplement meublée de l'hôtel Beograd. Il resta étendu dans son lit à écouter le souffle régulier de Judd qui s'échappait du deuxième lit situé à l'autre

bout de la pièce. Une faible lumière matinale s'insinuait à travers les rideaux élimés, une lumière qui n'incitait guère à un départ immédiat. Après quelques minutes passées à observer les craquelures dans la peinture du plafond, et un intervalle plus long durant lequel il garda les yeux fixés sur le crucifix grossier accroché sur le mur en face de lui, Mick se leva et alla jusqu'à la fenêtre. La journée était fort maussade, comme il l'avait deviné. Le ciel était lourd et les toits de Novi Pazar étaient gris et mornes dans la lumière plate du matin. Mais au-delà des toits, vers l'est, il pouvait voir les collines. Il y avait du soleil là-bas. Il voyait des rais de lumière accrocher les nuances bleu-vert de leurs forêts, l'inviter à visiter leurs flancs.

Peut-être iraient-ils vers le sud aujourd'hui, vers Kosovska Mitrovica. Il y avait un marché là-bas, n'est-ce pas, ainsi qu'un musée ? Et ils traverseraient la vallée de l'Ibar, suivant la route qui longeait la rivière, là où les collines se dressaient de chaque côté, sauvages et chatoyantes. Les collines, oui ; aujourd'hui, décida-t-il, ils iraient voir les collines.

Il était huit heures et quart.

A neuf heures, les corps de Popolac et de Podujevo étaient en grande partie rassemblés. Dans leurs quartiers respectifs, les bras des deux cités étaient prêts et attendaient de rejoindre leurs torses impatients.

Vaslav Jelovsek porta ses mains gantées au-dessus de ses yeux et scruta le ciel. Le plafond de nuages s'était élevé durant l'heure précédente, cela ne faisait aucun doute, et il y avait des trouées dans les nuages à l'ouest ; et même, parfois, quelques éclairs de soleil. La journée ne serait peut-être pas parfaite pour le déroulement de l'épreuve, mais elle serait sûrement adéquate.

Mick et Judd dégustèrent un petit déjeuner tardif composé d'œufs au jambon et de plusieurs tasses d'un excellent café noir. Le temps s'éclaircissait, même à Novi Pazar, et ils établirent un programme ambitieux. Kosovska Mitrovica à midi, et peut-être une visite au château de Zvecan durant l'après-midi.

Vers neuf heures et demie, ils sortaient de Novi Pazar pour prendre la route du sud, qui conduisait jusqu'à Srbovac à



travers la vallée de l'Ibar. Ce n'était pas une très bonne route, mais les nids-de-poule et les dos-d'âne ne parvinrent pas à gâcher leur bonne humeur.

La route était vide, excepté un piéton occasionnel ; et au lieu des champs de blé et de maïs qu'ils avaient traversés la veille, la route était flanquée de collines ondoiyantes, dont les flancs étaient couverts d'une forêt sombre et touffue. Mis à part quelques oiseaux, ils n'aperçurent aucun animal sauvage. Même leurs rares compagnons de route finirent par disparaître au fil des kilomètres et les quelques fermes devant lesquelles ils passèrent semblaient condamnées ou abandonnées. Des cochons noirs déambulaient dans leurs cours, sans aucun enfant pour les nourrir ou pour les surveiller. Du linge flottait au vent sur un étendoir avachi, sans la moindre lavandière en vue.

Tout d'abord, ce voyage solitaire à travers les collines les rafraîchit par son manque de contacts humains, mais à mesure que la matinée s'avavançait, un certain malaise s'empara d'eux.

« Mick, est-ce qu'on n'aurait pas dû voir un panneau indiquant la direction de Mitrovica ? »

Il scruta la carte.

« Peut-être...

— ... qu'on n'a pas pris la bonne route.

— S'il y avait eu un panneau, je l'aurais vu. Je crois qu'on devrait essayer de quitter cette route, de se diriger un peu plus vers le sud – de rejoindre la vallée plus près de Mitrovica qu'on ne l'avait prévu.

— Comment sort-on de cette foutue route ?

— J'ai vu un ou deux tournants...

— Des pistes.

— Eh bien, c'est ça ou continuer dans la même direction. »

Judd pinça les lèvres.

« Tu me files une cigarette ? demanda-t-il.

— Ça fait plusieurs kilomètres qu'on a fini le paquet. »

Devant eux, les collines formaient une barrière impénétrable. Il n'y avait aucun signe de vie ; aucune mince colonne de fumée, aucun bruit de voix ou de véhicule.

« D'accord, dit Judd, on prend le prochain tournant. N'importe quoi vaut mieux que cela. »

Ils continuèrent de rouler. La route se détériorait rapidement, les nids-de-poule devenaient de véritables cratères, les dos-d'âne leur donnaient l'impression de rouler sur des corps.

Puis :

« Là ! »

Un tournant : un vrai tournant. Pas une route nationale, sûrement. En fait, à peine une piste semblable aux autres voies que Judd avait ainsi désignées, mais c'était une occasion d'échapper à la perspective de la route dont ils étaient prisonniers.

« Cette expédition est en train de se transformer en authentique safari, dit Judd alors que la Coccinelle commençait à cahoter le long du misérable chemin.

— Où est ton sens de l'aventure ?

— Je l'ai oublié quand j'ai fait mes bagages. »

Ils commençaient à grimper à présent, et la piste se mettait à faire des lacets sur le flanc de la colline. La forêt les engloutit, occultant le ciel, si bien qu'un échiquier mouvant d'ombre et de lumière se mit à danser sur le capot de la voiture. Il y eut soudain un chant d'oiseau, vide et optimiste, et l'odeur de la résine et de la terre remuée. Un renard traversa la piste devant eux et resta un long moment à observer la voiture peiner en se dirigeant vers lui. Puis, avec l'allure détachée d'un prince sans frayeur, il s'éloigna en flânant au milieu des arbres.

Où qu'ils aillent, pensa Mick, c'était bien mieux que la route qu'ils avaient quittée. Bientôt peut-être, ils s'arrêteraient et marcheraient un peu, à la recherche d'un promontoire, d'où ils pourraient apercevoir la vallée, et même Novi Pazar, nichée derrière eux.

Les deux hommes étaient encore à une heure de route de Popolac quand le contingent de la tête quitta enfin la grand-place pour prendre position sur le corps.

Son départ laissa la ville complètement désertée. Ni les malades ni les vieillards n'étaient négligés ce jour-là ; on ne pouvait priver personne du spectacle et du triomphe de l'épreuve. Tous les citoyens, les jeunes et les infirmes, les

aveugles, les mutilés, les nouveau-nés, les femmes enceintes, tous avaient quitté leur fière cité pour se diriger vers le champ de bataille. La loi voulait que tous participent à la cérémonie, mais on n'avait nul besoin de la faire respecter. Dans chacune des deux villes, aucun citoyen n'aurait laissé passer la chance de voir un tel spectacle, de faire l'expérience du frisson que dispensait un tel défi.

La confrontation devait être totale, cité contre cité. Il en avait toujours été ainsi.

Aussi les cités marchèrent-elles vers les collines. A midi, ils étaient tous rassemblés, les citoyens de Popolac et ceux de Podujevo, dans le gouffre secret des collines, dissimulés aux yeux de la civilisation, pour livrer leur ancienne et cérémonielle bataille.

Des dizaines de milliers de cœurs se mirent à battre plus vite. Des dizaines de milliers de corps s'étirèrent, se cambrèrent et transpirèrent lorsque les cités jumelles prirent position. Les ombres de ces corps occultaient des parcelles de terre vastes comme des villages ; le poids de leurs pieds écrasait l'herbe en une bouillie verte ; leurs mouvements massacraient les animaux, broyaient les fourrés et déracinaient les arbres. La terre résonnait littéralement de leur passage, les collines renvoyaient l'écho du vacarme assourdissant de leurs pas.

Dans le corps gigantesque de Podujevo, quelques défaillances techniques devenaient apparentes. Un léger défaut dans l'arrimage du flanc gauche avait entraîné une faiblesse à cet endroit : et il en résulta des problèmes dans le mécanisme de l'articulation de la hanche. Celle-ci était plus raide qu'elle n'aurait dû l'être et ses mouvements manquaient de souplesse. En conséquence, une contrainte particulière s'exerçait sur cette partie de la cité. On y faisait face avec bravoure ; après tout, l'épreuve était censée pousser les concurrents jusqu'aux limites de leurs forces. Mais le point de rupture était plus proche que quiconque n'aurait osé l'admettre. Les citoyens n'étaient pas aussi robustes que lors des épreuves précédentes. Une décennie de mauvaises récoltes avait produit des corps moins bien nourris, des échine moins souples, des volontés moins trempées. Le flanc mal tressé n'aurait peut-être pas suffi à lui

seul à causer un accident, mais affaibli par la mauvaise condition physique des concurrents, il créait les conditions d'une scène de mort d'une ampleur sans précédent.

Ils arrêterent la voiture.

« Tu as entendu ça ? »

Mick secoua la tête. Son acuité auditive avait souffert des excès de son adolescence. Un régime intensif de concerts de rock lui avait massacré les tympans.

Judd descendit de voiture.

Les oiseaux étaient silencieux à présent. Le bruit qu'il avait entendu en roulant refit son apparition. Ce n'était pas simplement un bruit : c'était presque une convulsion dans la terre, un rugissement qui semblait prendre naissance de la substance même des collines.

Le tonnerre, n'est-ce pas ?

Non, trop rythmé. Le bruit revint, transmis par les semelles de ses souliers...

Boum.

Mick l'entendit cette fois-ci. Il passa la tête par la vitre de la voiture.

« C'est quelque part devant nous. Je l'entends maintenant. »

Judd hocha la tête.

Boum.

Le tonnerre tellurique résonna de nouveau.

« Qu'est-ce que c'est que ce truc ? dit Mick.

— Quoi qu'il en soit, je veux voir ça... »

Judd remonta dans la Volkswagen, un sourire aux lèvres.

« On dirait presque des canons, dit-il en faisant démarrer la voiture. Des gros canons. »

Dans ses jumelles de fabrication russe, Vaslav Jelovsek vit l'officiel lever son pistolet. Il vit une bouffée de fumée blanche s'élever du canon et, une seconde plus tard, entendit le coup de feu venu de l'autre côté de la vallée.

L'épreuve avait commencé.

Il regarda les tours jumelles de Popolac et de Podujevo. La tête dans les nuages... enfin, presque. Elles s'étiraient pratiquement jusqu'à toucher le ciel. C'était un spectacle terrifiant et merveilleux, à vous couper le souffle, à hanter votre sommeil. Deux cités qui faisaient rouler leurs muscles et qui se préparaient à faire le premier pas l'une vers l'autre pour se livrer un combat rituel.

Des deux, Podujevo paraissait la moins stable. Il y eut une légère hésitation lorsque la cité leva sa jambe gauche pour se mettre en marche. Rien de sérieux, juste une petite difficulté dans la coordination des muscles de la hanche et de ceux de la cuisse. Un ou deux pas, et la cité aurait trouvé son rythme ; un ou deux autres, et ses habitants se déplaceraient comme une seule créature, un géant parfait décidé à dresser sa grâce et sa puissance contre son reflet.

Le coup de feu avait fait prendre leur essor à des volées d'oiseaux depuis les arbres qui encerclaient la vallée cachée. Ils s'élevèrent dans l'air, comme pour célébrer la grande épreuve, proclamant leur excitation en passant au-dessus du champ de bataille.

« Tu n'as pas entendu un coup de feu ? » demanda Judd.

Mick hocha la tête.

« Des manœuvres militaires... ? »

Le sourire de Judd s'était élargi. Il voyait déjà les gros titres : « Un reportage exclusif sur des manœuvres secrètes dans les profondeurs de la campagne yougoslave. » Des chars russes, peut-être, des exercices tactiques dissimulés aux yeux indiscrets de l'Occident. Avec un peu de pot, c'est lui qui révélerait cette affaire.

Boum.

Boum.

Il y avait des oiseaux dans l'air. Le tonnerre était plus lourd à présent.

Ça ressemblait bien à des canons.

« C'est derrière la prochaine colline..., dit Judd.

— Je crois qu'on ne devrait pas aller plus loin.

— Il faut que je voie ça.

— Non. Nous ne sommes pas censés être ici.  
— Je n'ai pas vu de pancartes.  
— Ils vont nous emprisonner, nous déporter... je ne sais pas... je pense seulement... »

Boum.

« Il faut que je voie ça. »

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche que les hurlements commencèrent.

Podujevo hurlait : un cri d'agonie. Un citoyen enfoui dans le flanc affaibli avait péri dans ses efforts et avait déclenché une réaction en chaîne dans le système. Un homme lâcha son voisin et ce voisin lâcha le sien, faisant se répandre un cancer de chaos à travers le corps de la cité. La cohérence de la gigantesque structure se détériora avec une terrifiante rapidité lorsque la défaillance d'une partie de son anatomie entraîna une pression accrue sur les autres.

Le chef-d'œuvre que les citoyens de Podujevo avaient édifié avec leur propre chair et leur propre sang vacilla, et puis... comme un gratte-ciel dynamité, se mit à tomber.

Le flanc brisé dégorgeait des citoyens comme une artère tailladée laissant jaillir le sang. Puis, dans un mouvement gracieux qui rendait le supplice des citoyens encore plus horrible, le géant s'inclina vers le sol, ses membres se désintégrant dans sa chute.

Sa tête énorme, qui avait si récemment effleuré les nuages, se renversa sur son cou épais. Dix milliers de bouches émirent un même cri dans sa vaste bouche, une supplique inarticulée et infiniment pitoyable lancée à la face du ciel. Un hurlement de douleur, un hurlement d'angoisse, un hurlement d'étonnement. Comment, demandait ce cri, cette journée bénie entre toutes les journées pouvait-elle s'achever ainsi, dans un amoncellement de corps en chute libre ?

« Tu as entendu ça ? »

C'était un bruit indiscutablement humain, bien que presque assourdissant. L'estomac de Judd se convulsa. Il se tourna vers Mick, qui était blanc comme un linge.

Judd arrêta la voiture.

« Non, dit Mick.

— Écoute... pour l'amour de Dieu... »

Le vacarme de cris d'agonie, de supplices et d'imprécations emplissait l'air. Il était tout près.

« Il faut qu'on s'en aille, maintenant », implora Mick.

Judd secoua la tête. Il était prêt à découvrir un spectacle militaire – toute l'armée russe massée derrière la colline – mais le bruit qui résonnait dans ses oreilles était un bruit de chair humaine – trop humain pour les mots. Il lui rappelait l'enfer tel qu'il l'avait imaginé étant enfant ; les supplices éternels et indicibles dont sa mère l'avait menacé s'il renonçait au Christ. C'était une terreur qu'il avait oubliée depuis vingt ans. Mais soudain, elle était de nouveau en lui, avec un nouveau visage. Peut-être était-ce l'abîme lui-même qui béait derrière l'horizon, avec sa mère debout près de sa gueule, l'invitant à goûter son châtiment.

« Si tu ne veux pas conduire, je vais le faire. »

Mick sortit de la voiture et en fit le tour par l'avant, jetant un regard devant lui en passant près du capot. Il eut un instant d'hésitation, rien qu'un instant, durant lequel ses yeux clignèrent d'incrédulité, avant qu'il ne se retourne vers le pare-brise, le visage plus pâle que jamais, et dise : « Seigneur », d'une voix épaisse de nausée refoulée.

Son amant était toujours assis derrière le volant, la tête enfouie dans ses mains, essayant de chasser ses souvenirs.

« Judd... »

Judd leva la tête, lentement. Mick dirigeait vers lui un regard de dément, le visage luisant d'une sueur soudaine et glacée. Judd regarda derrière lui. Quelques mètres devant la voiture, la piste s'était mystérieusement assombrie, et une marée se dirigeait vers lui, une épaisse et profonde marée de sang. La raison de Judd se retourna dans tous les sens pour tenter de donner une autre interprétation que cette inévitable conclusion. Mais il n'existait aucune explication plus sensée. C'était du sang, du sang en insupportable abondance, du sang, du sang sans fin...

Et à présent, la brise apportait l'odeur des carcasses fraîchement ouvertes : la senteur des profondeurs du corps humain, mi-douce, mi-amère.

Mick alla en trébuchant jusqu'à la portière de la Volkswagen et saisit sa poignée en tremblant. La portière s'ouvrit soudain et il s'engouffra à l'intérieur, les yeux vitreux.

« Recule », dit-il.

Judd tendit la main vers la clé de contact. La marée de sang venait déjà clapoter contre les pneus avant. Devant eux, le monde était bariolé d'écarlate.

« Démarre, bordel, démarre ! »

Judd ne tentait même pas de mettre le moteur en route.

« Il faut qu'on voie ça, dit-il sans conviction, il le faut.

— On n'a rien d'autre à faire que de foutre le camp d'ici, dit Mick. Ça ne nous regarde pas...

— Un accident d'avion...

— Il n'y a pas de fumée.

— Ce sont des voix humaines. »

L'instinct de Mick lui criait de s'enfuir. Il saurait tout sur la tragédie en lisant les journaux – il pourrait en voir les images demain, quand elles seraient grises et grenues. Aujourd'hui, c'était bien trop frais, bien trop imprévisible...

N'importe quoi pouvait se trouver au bout de cette piste, tout sanguinolent...

« Il faut... »

Judd fit démarrer la voiture, tandis qu'à côté de lui, Mick se mettait à gémir doucement. La Coccinelle avança en rampant, plongeant dans la marée de sang, ses roues patinant dans l'écume rouge et grasse.

« Non, dit Mick d'une voix éteinte. Je t'en prie, non...

— Il le faut, se contenta de dire Judd. Il le faut. Il le faut. »

A peine quelques mètres plus loin, la cité de Popolac se remettait de ses premières convulsions. Elle contemplait avec un millier d'yeux les ruines de son ennemi rituel, à présent éparpillé sur le sol défoncé dans un amoncellement de cordes et de corps, fracassé à jamais. Popolac s'éloigna de ce spectacle en trébuchant, ses jambes démesurées aplatissant la forêt qui



délimitait le champ de bataille, ses bras s'agitant dans l'air. Mais elle garda son équilibre, alors même qu'une démente fort banale, suscitée par l'horreur qui gisait à ses pieds, envahissait ses veines et incendiait son cerveau. Un ordre fut donné : le grand corps trembla, pivota sur lui-même, s'écarta de la tapisserie sanglante que dessinait Podujevo et s'enfuit dans les collines.

Alors que la cité se dirigeait vers l'oubli, sa silhouette gigantesque passa entre le soleil et la voiture, jetant une ombre froide sur la route ensanglantée. Mick ne vit rien, aveuglé par les larmes, et Judd, les yeux plissés en prévision du spectacle qu'il redoutait de découvrir au prochain tournant, ne fit que constater vaguement l'obscurité qui régna l'espace d'une minute. Un nuage, peut-être. Un vol d'oiseaux.

S'il avait levé la tête à ce moment-là, s'il n'avait jeté qu'un seul coup d'œil en direction du nord-est, il aurait aperçu la tête de Popolac, l'énorme tête grouillante de la cité saisie par la folie, qui disparaissait à la lisière de son champ de vision pour se diriger vers les collines. Il aurait su que ce territoire était au-delà de sa compréhension ; et qu'il était impossible d'apaiser quoi que ce soit dans ce coin de l'enfer. Mais il ne vit pas la cité, et le point de non-retour s'éloigna derrière Mick et lui. Désormais, tout comme Popolac et sa jumelle défunte, ils étaient perdus pour la raison, et pour tout espoir de vivre.

Ils franchirent le dernier tournant et les ruines de Podujevo apparurent devant eux.

Leurs imaginations domestiquées n'avaient jamais conçu un spectacle aussi indiciblement brutal.

Peut-être avait-on amassé autant de cadavres sur les champs de bataille de l'Europe, mais s'était-il trouvé parmi eux un nombre si élevé de cadavres de femmes et d'enfants, inextricablement mêlés à ceux des hommes ? Il avait peut-être existé des piles de morts aussi hautes, mais en avait-on vu qui contenaient autant de vies si récemment éteintes ? Il y avait peut-être eu des cités dévastées avec autant de rapidité, mais avait-on jamais vu une ville entière périr de la simple loi de la pesanteur ?

C'était un spectacle au-delà de la nausée. Confronté à lui, l'esprit réagissait avec la lenteur d'un escargot, les forces de la raison examinaient les preuves une à une, avec des mains méticuleuses, à la recherche d'une faille, d'un endroit où pouvoir dire :

« Ceci n'est pas arrivé. C'est un rêve de mort et non la mort elle-même. »

Mais la raison ne parvenait à trouver aucune faiblesse dans cette muraille. C'était la vérité. C'était vraiment la mort.

Podujevo était tombée.

Trente-huit mille sept cent soixante-cinq citoyens étaient éparpillés sur le sol, ou plutôt dispersés en piles inégales et suintantes. Ceux qui n'étaient pas morts des effets de la chute ou de ceux de l'étouffement étaient à l'agonie. Il n'y aurait aucun survivant parmi les habitants de la cité, excepté la poignée de spectateurs qui étaient sortis à grand-peine de leurs maisons pour regarder le spectacle. Ces rares Podujeviens, les invalides, les grabataires, les ancêtres, avaient à présent les yeux fixés, tout comme Mick et Judd, sur ce carnage auquel ils s'efforçaient de ne pas croire.

Judd fut le premier à descendre de voiture. Sous ses souliers de cuir, le sol était poisseux de sang coagulé. Il examina le carnage. Il n'y avait aucun débris, aucun reste de carcasse d'avion, aucun foyer d'incendie, aucune odeur de fumée. Juste des dizaines de milliers de corps, nus ou vêtus de la même toile grise, hommes, femmes et enfants. Certains d'entre eux, il le voyait à présent, portaient des harnais de cuir serrés autour de leurs torsos, et de ces harnais pendaient des kilomètres et des kilomètres de corde. Plus il y regardait de près et plus il comprenait le système extraordinaire de nœuds et d'amarrages qui maintenait toujours les corps ensemble. Pour une raison inconnue, ces gens s'étaient attachés les uns aux autres, côte à côte. Certains d'entre eux étaient juchés sur les épaules de leurs voisins, les chevauchant comme des petits garçons jouant aux cow-boys. D'autres se tenaient par le bras, ligotés pour former une farandole de muscles et d'os. D'autres encore étaient roulés en boule, la tête entre les genoux. Tous étaient d'une façon ou

d'une autre liés à leurs proches, ligotés les uns aux autres comme en un jeu dément de sadomasochisme collectif.

Un autre coup de feu.

Mick leva la tête.

De l'autre côté du champ, un homme solitaire, vêtu d'un manteau élimé, errait au milieu des corps, armé d'un revolver, et achevait les agonisants. C'était un acte de miséricorde pitoyablement inutile, mais il continuait à l'accomplir, donnant la priorité aux enfants qui souffraient le plus. Il vidait son revolver, le rechargeait, le vidait, le rechargeait, le vidait...

Mick craqua.

Il hurla de toutes ses forces pour couvrir les gémissements des blessés.

« *Qu'est-ce que c'est que ça ?* »

L'homme abandonna sa terrible besogne pour lever la tête, son visage était aussi gris que son manteau.

« Hein ? » grogna-t-il, fronçant les sourcils en scrutant les deux intrus à travers ses verres épais.

« Que s'est-il passé ici ? » cria Mick dans sa direction. Ça faisait du bien de crier, ça faisait du bien de se mettre en colère contre cet homme. Peut-être était-ce lui le responsable. Il serait bien agréable d'avoir un coupable à blâmer.

« Dites-nous... », dit Mick. Il sentait les larmes faire trembler sa voix. « Dites-nous, pour l'amour de Dieu. Expliquez-nous. »

Le manteau gris secoua la tête. Il ne comprenait pas un seul mot de ce que lui disait ce jeune crétin. Il s'exprimait en anglais, mais c'était tout ce qu'il pouvait saisir. Mick se dirigea vers lui, sentant à chaque pas les yeux des morts braqués sur lui. Des yeux pareils à des bijoux noirs et brillants enchâssés dans des visages fracassés : des yeux qui le voyaient à l'envers, ou qui l'observaient depuis des têtes coupées. Des yeux plaqués sur des têtes qui n'avaient plus que des cris pour voix. Des yeux sur des têtes au-delà des cris, au-delà du souffle.

Des milliers d'yeux.

Il arriva près de Manteau-Gris, dont l'arme était presque vide. Il avait ôté ses lunettes et les avait jetées au loin. Lui aussi pleurait, des sanglots qui secouaient son corps dégingandé.

Aux pieds de Mick, quelqu'un tendait une main vers lui. Il refusait de regarder, mais la main toucha son soulier et il fut obligé de baisser les yeux vers son propriétaire. Un jeune homme, gisant comme une svastika de chair, les articulations disloquées. Une enfant était coincée sous lui, ses jambes ensanglantées dépassaient de son corps comme deux bâtonnets roses.

Il voulait prendre le revolver de l'autre, pour empêcher cette main de le toucher. Mieux, il voulait une mitrailleuse, un lance-flammes, n'importe quoi pour effacer la vision de ce supplice.

Alors qu'il quittait des yeux le corps fracassé, Mick vit Manteau-Gris lever son revolver.

« Judd... », dit-il, mais alors même que ce nom franchissait ses lèvres, la gueule du revolver s'engouffra dans la bouche de Manteau-Gris et sa gâchette fut actionnée.

Manteau-Gris s'était mis la dernière balle de côté. Le sommet de son crâne s'ouvrit comme un œuf renversé et des morceaux de sa boîte crânienne s'envolèrent. Son corps s'affaissa et chut sur le sol, le revolver toujours entre les lèvres.

« On doit..., commença Mick, sans s'adresser à personne. On doit... »

Quel était son impératif ? Dans une telle situation, que *devaient-ils* faire ?

« On doit... »

Judd était derrière lui.

« Les aider..., dit-il à Mick.

— Oui. On doit aller chercher de l'aide. On doit...

— S'en aller. »

S'en aller ! C'était ce qu'ils devaient faire. En invoquant n'importe quel prétexte, fût-il fragile ou lâche, ils devaient s'en aller. Quitter ce champ de bataille, se mettre hors de portée de cette main mourante qui n'avait qu'une blessure en guise de corps.

« Il faut qu'on aille prévenir les autorités. Trouver une ville. Chercher de l'aide... »

— Des prêtres, dit Mick. Ils ont besoin de prêtres. »

C'était absurde, de penser ainsi à donner l'extrême-onction à tant de personnes. Il aurait fallu pour cela une armée de

prêtres, un canon à eau bénite, un haut-parleur pour prononcer les bénédictions.

Ils tournèrent le dos de concert à cette horreur, se passèrent un bras autour des épaules, puis traversèrent le carnage pour retourner à leur voiture.

Celle-ci était occupée.

Vaslav Jelovsek était assis au volant et essayait de faire démarrer la Volkswagen. Il fit tourner la clé de contact une fois. Deux fois. A la troisième fois, le moteur se mit en route et les roues patinèrent dans la boue écarlate quand il fit faire marche arrière à l'automobile pour la faire reculer le long de la piste. Vaslav vit les deux Anglais se précipiter vers la voiture en l'injuriant. Il n'avait pas le choix – il ne souhaitait pas voler ce véhicule, mais il avait un travail urgent à effectuer. En tant qu'arbitre, il était responsable de la bonne tenue de l'épreuve et de la sécurité des participants. Une des deux cités héroïques était déjà tombée. Il devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher Popolac de rejoindre sa jumelle. Il devait se lancer à la poursuite de Popolac et tenter de lui faire entendre raison. Chasser la terreur de son esprit par des promesses et des paroles de réconfort. S'il venait à échouer, il y aurait une nouvelle catastrophe de la même amplitude que celle qui se trouvait devant lui, et sa conscience était déjà suffisamment brisée.

Mick poursuivait toujours la Coccinelle, criant à Jelovsek de s'arrêter. Le voleur l'ignora, concentré sur les manœuvres qu'il devait effectuer pour faire reculer la voiture le long de la piste étroite et glissante. Mick perdait rapidement du terrain. La voiture avait pris de la vitesse. Furieux, mais ayant perdu le souffle nécessaire pour exprimer sa fureur, Mick resta immobile au milieu de la piste, les mains sur les genoux, suffoquant et pleurant.

« Salaud ! » dit Judd.

Mick regarda au bout de la piste. Leur voiture avait déjà disparu.

« Ce con ne sait même pas conduire correctement.

— Il faut... il faut... qu'on le... rattrape, dit Mick en reprenant son souffle.

- Comment ?
- A pied...
- On n'a même pas de carte... elle est dans la voiture.
- Dieu... tout... puissant. »

Ils se mirent à marcher ensemble sur la piste, s'éloignant du champ.

Quelques mètres plus loin, la marée de sang avait perdu de sa force. Seuls quelques ruisseaux en voie de coagulation s'écoulaient vers la route nationale. Mick et Judd suivirent les traces sanglantes laissées par les pneus jusqu'au carrefour.

La route de Srbovac était vide dans chaque direction. Les traces de pneus indiquaient que la voiture avait obliqué sur la gauche.

« Il s'est enfoncé dans les collines », dit Judd, contemplant la piste charmante qui s'enfonçait vers le lointain bleu-vert. « Il a perdu l'esprit !

- Est-ce qu'on retourne d'où on vient ?
- A pied, ça va nous prendre toute la nuit.
- On fera du stop. »

Judd secoua la tête : son visage était flasque et son regard perdu.

« Tu ne comprends pas, Mick, ils savaient tous ce qui allait arriver. Les gens dans les fermes, ils ont foutu le camp pendant que ces types faisaient les dingues là-haut. On ne va pas trouver une seule voiture sur cette route, je te le parierais – excepté peut-être un ou deux connards de touristes comme nous –, et aucun touriste ne s'arrêterait pour nous prendre en stop. »

Il avait raison. Ils ressemblaient à deux bouchers – éclaboussés de sang. Leurs visages étaient luisants de graisse, leurs yeux étaient fous.

« Il faudra qu'on le suive à pied », dit Judd.

Il désigna la route de la main. Les collines étaient assombries à présent ; le soleil avait soudainement déserté leurs flancs.

Mick haussa les épaules. Quoi qu'ils fassent, ils avaient une nuit de route devant eux. Mais il voulait désespérément aller quelque part – n'importe où –, mettre de la distance entre lui et les morts.

Dans Popolac régnait un certain apaisement. Au lieu d'une panique frénétique, une acceptation quasi bovine du monde tel qu'il était. Bloqués dans leur position, ligotés et harnachés les uns aux autres pour former un système vivant qui ne permettait à aucune voix de parler plus fort que l'autre, ni à aucun dos de travailler avec moins de force que celui du prochain, les citoyens laissèrent un consensus dément remplacer la voix tranquille de la raison. Leurs convulsions faisaient d'eux un esprit unique, une pensée unique, une ambition unique. Ils devinrent, en l'espace de quelques instants, le géant animé et pensant dont ils avaient si brillamment recréé l'image. Toute illusion d'individualité mesquine fut balayée par une marée irrésistible de sentiments collectifs – ce n'était pas la passion d'une foule enragée, mais une impulsion télépathique qui dissolvait la voix de ces milliers d'êtres pour formuler une seule et irrésistible commande.

Et cette voix disait :

« Allez ! »

La voix disait :

« Que l'on éloigne cet horrible spectacle, là où je n'aurai plus à le voir. »

Popolac se dirigea vers la colline, arpentant plusieurs kilomètres en quelques enjambées. Chaque homme, chaque femme et chaque enfant de cette tour grouillante était aveugle. Ils ne voyaient que par les yeux de la cité. Ils n'avaient plus de pensées, sinon les pensées de la cité. Et ils se croyaient immortels, animés par une force maladroite et impitoyable. Démesurés, fous, immortels.

Après avoir marché trois kilomètres, Mick et Judd sentirent une odeur d'essence dans l'air, et un peu plus tard, ils tombèrent sur la Volkswagen. Elle s'était retournée dans le fossé encombré de roseaux qui se trouvait au bord de la route. Elle n'avait pas pris feu,

La portière était ouverte et le corps de Vaslav Jelovsek était à moitié hors du véhicule. Son visage avait le calme de l'inconscience. Il ne semblait y avoir aucun signe de blessure,

excepté une ou deux écorchures sur son visage posé. Avec une grande douceur, ils achevèrent d'extraire le voleur du véhicule accidenté et l'étendirent sur la route, loin de la fange du fossé. Il gémit un peu tandis que les deux hommes s'affairaient autour de lui, lui ôtant sa veste et sa cravate et glissant sous sa tête le pull-over de Mick en guise d'oreiller.

Soudain, l'homme ouvrit les yeux.

Il les regarda tous les deux.

« Est-ce que vous vous sentez bien ? » demanda Mick.

L'homme resta muet durant plusieurs instants. Il ne paraissait pas comprendre.

Puis :

« Anglais ? » dit-il.

Son accent était atroce, mais sa question était compréhensible.

« Oui.

— J'ai entendu vos voix. Anglais. »

Il plissa le front et grimaça.

« Est-ce que vous souffrez ? » dit Judd.

L'homme parut trouver cette question amusante.

« Est-ce que je souffre ? » répéta-t-il, le visage déformé par une grimace de supplice et de plaisir.

« Je vais mourir, dit-il à travers des dents serrées.

— Non, dit Mick. Tout ira bien... »

L'homme secoua la tête, son autorité était absolue.

« Je vais mourir, répéta-t-il d'une voix pleine de détermination. Je veux mourir. »

Judd s'accroupit pour être plus près de lui. Sa voix s'affaiblissait un peu plus à chaque instant.

« Dites-nous ce qu'il faut faire », demanda-t-il.

L'homme avait fermé les yeux. Judd le secoua sans ménagement afin de le réveiller.

« Dites-nous, répéta-t-il, laissant tomber tout semblant de compassion. Dites-nous ce qui s'est passé.

— Ce qui s'est passé ? dit l'homme, les yeux toujours clos. C'était une chute, voilà tout. Rien qu'une chute...

— Qu'est-ce qui est tombé ?

— La cité. Podujevo.



— De quoi est-elle tombée ?

— D'elle-même, bien sûr. »

Cet homme ne leur fournissait aucune explication ; il ne faisait que répondre à une énigme par une autre.

« Où alliez-vous ? demanda Mick, s'efforçant de paraître le moins agressif possible.

— Je suivais Popolac, dit l'homme.

— Popolac ? » dit Judd.

Mick commença à comprendre une partie de l'histoire. « Popolac est une ville. Comme Podujevo. Des cités jumelles. Elles sont sur la carte...

— Où est la cité à présent ? » dit Judd.

Vaslav Jelovsek sembla choisir de dire la vérité. Il y eut un instant durant lequel il hésita entre mourir avec une énigme sur les lèvres et vivre assez longtemps pour se débarrasser du fardeau de son histoire. Quelle importance s'il révélait tout à présent ? Il ne pourrait plus jamais y avoir d'épreuve : tout était fini.

« Elles sont venues se battre, dit-il d'une voix qui était devenue fort douce. Popolac et Podujevo. Elles s'affrontent tous les dix ans...

— Se battre ? dit Judd. Vous voulez dire que tous ces gens ont été massacrés ? »

Vaslav secoua la tête.

« Non, non. Ils sont tombés. Je vous l'ai dit.

— Comment se battent-ils, alors ? dit Mick.

— Dans les collines », fut sa seule réponse.

Vaslav ouvrit un peu les yeux. Les deux visages penchés sur lui étaient épuisés et malades. Ils avaient souffert, ces deux innocents. Ils méritaient bien une explication.

« Des géants, dit-il. Les cités se battent comme des géants. Les citoyens forment un seul corps à partir de leurs corps, vous comprenez ? La carcasse, les muscles, les os, les yeux, le nez, les dents, tous faits d'hommes et de femmes.

— Il délire, dit Judd.

— Dans les collines, répéta l'homme. Allez voir par vous-mêmes que je dis vrai.

— Même en supposant... », commença Mick.

L'homme l'interrompt, impatient d'en avoir fini :

« Elles étaient habiles au jeu des géants. Il a fallu plusieurs siècles d'expérience : bâtir le même corps tous les dix ans, de plus en plus grand. Chaque cité avait l'ambition d'être plus grande que l'autre. Des cordes pour lier les citoyens ensemble, pour leur faire former un tout sans défaut. Les tendons... les ligaments... Il y avait de la nourriture dans son ventre... il y avait des tuyaux à la hauteur des reins, pour évacuer les excréments. Ceux qui avaient la meilleure vue prenaient place dans les orbites, ceux qui avaient la voix la plus claire dans la bouche et dans la gorge. Vous ne me croiriez pas si je vous disais à quel point les mécanismes étaient élaborés.

— Je ne vous crois pas », dit Judd, et il se releva.

« C'est le corps de l'État, dit Vaslav, si doucement que sa voix était à peine plus forte qu'un murmure, c'est la forme de nos vies. »

Il y eut un long silence. Des petits nuages passèrent au-dessus de la route, leur masse s'effilochant en silence dans l'air.

« C'était un miracle », dit-il. On aurait cru qu'il se rendait compte pour la première fois de l'énormité de ce fait. « C'était un miracle. »

C'était assez. Oui. C'était bien assez.

Sa bouche se ferma une fois ces paroles prononcées, et il mourut.

Mick ressentit cette mort de façon plus aiguë qu'il n'avait ressenti les milliers de morts qu'ils avaient fuies, ou plutôt, cette mort-ci était la clé qui ouvrait la porte du désespoir qui était le sien.

Que cet homme ait choisi de leur raconter un mensonge fantastique à l'article de la mort ou que son histoire ait un fond de vérité, Mick se sentait inutile face à tout cela. Son imagination était trop étriquée pour pouvoir embrasser cette idée. Son cerveau était douloureux rien que d'y penser et sa compassion s'effondrait sous le poids de la misère qu'il ressentait.

Ils restèrent immobiles sur la route, tandis que les nuages continuaient de dériver, leurs ombres vagues et grises les caressant avant de se diriger vers les collines énigmatiques.

Le crépuscule tombait.

Popolac n'avait plus la force d'avancer. Elle sentait l'épuisement tarauder chacun de ses muscles. Ça et là, dans son anatomie de titan, des morts étaient survenues ; mais la cité ne ressentait aucune peine pour ses cellules mortes. Si les morts se trouvaient à l'intérieur de son corps, on laissait les cadavres pendre à leurs harnais. S'ils formaient la peau de la cité, on les dégageait de leur position pour les laisser choir dans la forêt.

Le géant n'avait aucune pitié. Il n'avait pas d'autre ambition que celle de continuer jusqu'à la fin.

Lorsque le soleil plongeait hors de vue, Popolac se reposa, s'asseyant sur une petite colline, laissant reposer sa tête énorme dans ses mains énormes.

Les étoiles apparaissaient avec leur prudence familière. La nuit approchait, elle viendrait panser les blessures du jour, aveugler les yeux qui en avaient trop vu.

Popolac se dressa de nouveau sur ses pieds et se mit à marcher, pas après pas, tonitruant. Il ne s'écoulerait sûrement guère de temps avant que la fatigue ne la terrasse, avant qu'elle ne s'étende dans le tombeau de quelque vallée perdue pour y périr.

Mais pour un temps, elle devait encore marcher, chaque pas plus lent et plus pénible que le précédent, tandis que la nuit laissait choir sur sa tête son manteau de ténèbres.

Mick voulait enterrer le voleur de voiture, quelque part à la lisière de la forêt. Judd, cependant, lui fit remarquer qu'enterrer un cadavre pourrait paraître suspect de leur part pour des gens non prévenus. Et de plus, n'était-il pas absurde de se soucier du sort d'un corps quand il y en avait littéralement des milliers qui gisaient à quelques kilomètres de là ?

Le corps fut donc laissé là, à côté de la voiture qui continuait de s'enfoncer dans le fossé.

Ils se remirent à marcher.

Il faisait un peu plus froid à chaque instant, et ils étaient affamés. Mais les quelques maisons devant lesquelles ils

passèrent étaient désertées, fermées et barricadées, jusqu'à la dernière.

« Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? dit Mick, alors qu'ils se trouvaient à contempler une nouvelle porte close.

— Il parlait par métaphores...

— Toutes ces histoires de géants ?

— Ce n'était que de la propagande trotskiste..., insista Judd.

— Je ne crois pas.

— J'en suis sûr. C'étaient ses dernières paroles, il avait probablement répété ce discours depuis plusieurs années.

— Je ne crois pas », répéta Mick, et il se mit en marche vers la route.

« Oh, et pourquoi donc ? dit Judd dans son dos.

— Il ne répétait pas la propagande du Parti.

— Est-ce que tu veux dire qu'à ton avis il y a un géant qui se balade dans les environs ? Pour l'amour de Dieu ! »

Mick se tourna vers Judd. Son visage était difficile à distinguer dans le crépuscule. Mais sa voix était posée et convaincue.

« Oui. Je crois qu'il disait la vérité.

— C'est absurde. C'est ridicule. Non. »

Judd détesta Mick à ce moment-là. Détesta sa naïveté, sa tendance à croire passionnément n'importe quel bobard pourvu qu'il ait une once de romantisme. Et ça ? C'était le pire, le plus ridicule des...

« Non, répéta-t-il. Non. Non. Non. »

Le ciel était lisse comme de la porcelaine, et la silhouette des collines aussi noire que la nuit.

« Je me les gèle, dit la voix de Mick dans l'air d'encre. Est-ce que tu restes ici ou est-ce que tu continues avec moi ?

— On ne va rien trouver par là ! cria Judd.

— Eh bien, on est trop loin pour faire demi-tour.

— On va seulement s'enfoncer dans les collines.

— Fais ce que tu veux, moi, je continue. »

Le bruit de ses pas s'éloigna, les ténèbres l'enveloppèrent.

Une minute plus tard, Judd le suivit.

La nuit était amère et sans nuages. Ils marchaient, le col de leurs vestes relevé pour les protéger du froid, les pieds gonflés dans leurs souliers. Au-dessus d'eux, le ciel tout entier était devenu une parade d'étoiles. Un triomphe de lumière répandue, dans lequel l'œil pouvait percevoir autant de formes qu'il aurait la patience d'en dessiner. Après quelque temps, ils passèrent leurs bras fatigués autour de leurs tailles, à la recherche de quelque réconfort ou de quelque chaleur.

Vers vingt-trois heures, ils virent la lueur d'une fenêtre au loin.

La femme qui les accueillit sur le seuil de la petite maison de pierre ne leur sourit pas, mais elle vit dans quel état ils se trouvaient et les laissa entrer. Il paraissait totalement inutile de tenter d'expliquer ce qu'ils avaient vu à cette femme ou à son époux invalide. La maison n'avait pas le téléphone et il n'y avait aucune trace de véhicule, si bien que, même s'ils avaient trouvé une façon de s'exprimer, il n'y aurait rien eu à faire.

Grâce à des mimiques et à des grimaces, ils expliquèrent qu'ils étaient affamés et épuisés. Ils tentèrent également d'expliquer qu'ils étaient perdus, se maudissant d'avoir laissé leur lexique dans la Volkswagen. Elle ne sembla pas comprendre grand-chose de ce qu'ils lui dirent, mais elle les fit asseoir devant une cheminée flambante et mit un plat à réchauffer sur le poêle.

Ils dévorèrent une soupe aux pois épaisse et sans sel, ainsi que quelques œufs, et lancèrent de temps en temps un sourire à la femme en signe de gratitude. Son mari restait assis devant le feu, sans se donner la peine de dire un mot ni de regarder les deux visiteurs.

La nourriture était fort bonne. Elle leur remonta le moral.

Ils dormiraient jusqu'au matin avant de reprendre leur longue route. A l'aube, les cadavres auraient commencé à être quantifiés, identifiés, emballés et renvoyés à leurs familles. L'air serait plein de bruits rassurants qui couvriraient les gémissements qui résonnaient toujours à leurs oreilles. Il y aurait des hélicoptères, des camions emplis d'hommes pour organiser les opérations de nettoyage. Tous les rites et les accessoires d'une catastrophe civilisée.

Et avec le temps, tout deviendrait supportable. Cela ferait partie de leur histoire : une tragédie, bien sûr, mais une tragédie qu'ils pourraient expliquer, classer, et avec laquelle ils pourraient apprendre à vivre. Tout irait bien, oui, tout irait bien. Le matin venu.

Le sommeil dû à l'épuisement s'abattit soudain sur eux. Ils restèrent là où ils s'étaient effondrés, toujours assis à la table, la tête reposant sur leurs bras croisés. Une nature morte de bols vides et de morceaux de pain les entourait.

Ils ne savaient rien. Ne rêvaient à rien. Ne ressentait rien. Puis le tonnerre retentit.

Dans la terre, dans les profondeurs de la terre, un bruit cadencé, comme produit par un titan, qui, peu à peu, se faisait plus proche.

La femme réveilla son époux. Elle souffla sur la lampe et alla jusqu'à la porte. Le ciel nocturne était brillant d'étoiles : les collines noires de toutes parts.

Le tonnerre résonnait toujours : trente secondes s'écoulaient entre chaque boum, mais ceux-ci étaient plus proches maintenant. Et plus forts à chaque pas.

Ils restèrent côte à côte sur le seuil, mari et femme, et écoutèrent les collines enténébrées résonner de l'écho de ce bruit titanesque. Il n'y avait aucun éclair pour accompagner ce tonnerre.

Rien que le boum...

Boum...

Boum...

Il faisait trembler le sol : il faisait tomber la poussière du linteau de la porte et frémir les montants des fenêtres.

Boum...

Boum...

Ils ne savaient pas ce qui s'approchait, mais quelle que soit sa forme, et quelles que soient ses intentions, il ne semblait guère sensé de s'enfuir à son approche. Là où ils se trouvaient, sous l'abri pitoyable de leur maison, ils étaient aussi en sécurité que dans le giron de la forêt. Comment auraient-ils pu choisir, entre une centaine de milliers d'arbres, celui qui serait toujours

debout après le passage du tonnerre ? Mieux valait attendre, et guetter.

Les yeux de la femme n'étaient plus très bons, et elle douta de ce qu'elle vit lorsque la masse obscure des collines changea de forme et se dressa pour occulter les étoiles. Mais son mari l'avait vue lui aussi, cette tête énorme au-delà de toute imagination, paraissant plus vaste dans les ténèbres trompeuses, et qui augmentait encore d'altitude, dominant les collines de son ambition.

Il tomba à genoux, bafouillant une prière, sa jambe déformée par l'arthrite se tordant sous lui.

Son épouse hurla ; aucune des paroles qu'elle aurait pu prononcer n'aurait été capable de faire reculer ce monstre – aucune prière, aucune supplique, n'avait de pouvoir sur lui.

Dans la maison, Mick s'éveilla et son bras tendu, secoué par une crampe soudaine, fit tomber l'assiette et la lampe de la table.

Elles se fracassèrent.

Judd s'éveilla.

Dehors, les cris avaient cessé. La femme avait disparu du seuil et se précipitait vers la forêt. Un arbre, n'importe quel arbre valait mieux que cette vision. Son mari laissait toujours un chapelet de prières s'échapper de sa bouche pendante, alors que l'immense jambe du géant se levait pour faire un nouveau pas...

Boum...

La maison se mit à trembler. Les assiettes dansaient sur l'étagère et se brisaient en tombant. Une pipe en argile roula au-dessus de la cheminée et alla se fracasser au milieu des cendres du feu.

Les deux amants reconnurent le bruit qui résonnait dans leur chair : ce tonnerre qui rugissait dans la terre.

Mick tendit une main vers Judd et le saisit à l'épaule.

« Tu vois ? dit-il, ses dents gris-bleu dans la pénombre de la maison. Tu vois ? Tu vois ? »

Il y avait une certaine hystérie qui bouillonnait derrière ses paroles. Il courut jusqu'à la porte, trébuchant sur une chaise dans l'obscurité. Jurant et frottant ses contusions, il avança en titubant dans la nuit...

Boum...

Le tonnerre était assourdissant. Cette fois-ci, il brisa toutes les fenêtres de la maison. Dans la chambre, une des poutres craqua et des débris de plâtre se mirent à tomber.

Judd rejoignit son amant sur le seuil. Le vieil homme était à présent face contre terre, ses doigts malades et boursouflés étaient recroquevillés, ses lèvres tremblantes pressées contre le sol humide.

Mick avait les yeux levés vers le haut, vers le ciel. Judd suivit son regard.

Il y avait un endroit où les étoiles étaient éclipsées. C'était une ténèbre de forme humaine, une silhouette d'homme large et immense, un colosse qui se dressait à l'assaut du ciel. Ce n'était pas tout à fait un géant parfait. Ses contours n'étaient pas bien dessinés ; ils grouillaient et frémissaient.

Il semblait également plus large, ce géant, que n'importe quel homme. Ses jambes étaient anormalement épaisses et courtaudes, et ses bras n'étaient guère longs. Ses mains, qui s'ouvraient et se refermaient sans cesse, avaient d'étranges articulations et semblaient bien trop délicates pour son torse.

Puis il leva un de ses pieds plats et démesurés, et le reposa sur la terre, faisant un pas dans leur direction.

Boum...

Ce pas fit s'effondrer le toit de la maison. Tout ce qu'avait dit le voleur de voiture était vrai. Popolac était une cité et un géant ; et cette cité était partie dans les collines...

Leurs yeux s'habituèrent à présent à la pénombre. Ils pouvaient voir chaque détail horrible de la structure de ce monstre. C'était un chef-d'œuvre d'ingéniosité humaine : un homme entièrement formé d'hommes. Ou plutôt, un géant asexué fait d'hommes, de femmes et d'enfants. Tous les citoyens de Popolac se convulsaient et se cambraient dans le corps de ce géant façonné dans la chair, leurs muscles étirés à se rompre, leurs os près de se briser.

Ils pouvaient voir à présent comment les architectes de Popolac avaient subtilement altéré les proportions du corps humain ; comment cette créature avait été rendue trapue pour abaisser son centre de gravité ; comment ses jambes avaient été



rendues éléphantines afin de pouvoir supporter le poids de son torse ; comment sa tête était profondément enfoncée dans son cou, de façon à minimiser les problèmes qu'aurait pu causer un cou trop faible.

En dépit de ses malformations, le géant paraissait horriblement vivant. Les corps qui étaient liés les uns aux autres pour former son enveloppe étaient nus et ne portaient que leurs harnais, si bien que sa peau luisait sous les étoiles, comme celle d'un énorme torse humain. Même les muscles étaient bien reproduits, quoique de façon simplifiée. Ils voyaient comment les corps reliés les uns aux autres poussaient et tiraient, formant des cordages solides de muscles et d'os. Ils voyaient les citoyens entremêlés qui formaient l'ensemble du corps : leurs dos courbés comme des brassées de tortues pour dessiner le modelé des pectoraux ; les acrobates noués et liés aux articulations des bras et des jambes, roulant et ondoyant pour assurer les mouvements de la cité.

Mais le spectacle le plus étonnant était sans conteste le visage.

Des joues façonnées de corps ; des orbites caverneuses dans lesquelles des têtes les regardaient, groupées par cinq pour former chaque globe oculaire ; un nez plat et épaté, et une bouche qui s'ouvrait et se refermait en suivant les mouvements rythmés des mâchoires qui se creusaient et se crispaient. Et issue de cette bouche bordée de dents faites d'enfants rasés, la voix du géant, qui n'était plus à présent que l'ombre de sa puissance passée, éructait la note solitaire d'une musique débile.

Popolac marchait et Popolac chantait.

Y avait-il en Europe un spectacle qui fût l'égal de celui-ci ?

Ils le regardaient toujours, Mick et Judd, quand il fit un nouveau pas vers eux.

Le vieil homme avait souillé son pantalon. Bafouillant et priant, il s'éloigna en rampant des ruines de sa maison pour se diriger vers les arbres tout proches, traînant ses jambes mortes derrière lui.

Les deux Anglais demeurèrent là où ils se trouvaient, observant le spectacle qui approchait. Ils ne ressentaient ni

horreur ni épouvante, rien qu'une terreur sacrée qui les clouait au sol. Ils savaient que c'était une vision qu'ils ne pourraient jamais espérer revoir ; c'était le point culminant – après cela, il n'y aurait plus que des expériences banales. Mieux valait alors rester, bien qu'avec chaque pas s'approchât la mort, mieux valait rester et contempler cette vision tant qu'on pouvait encore la contempler. Et s'il venait à les tuer, ce monstre, alors au moins auraient-ils entrevu un miracle, au moins auraient-ils connu cette terrible majesté durant un bref instant. Cela leur paraissait un échange équitable.

Popolac était à deux pas de la maison. Ils pouvaient voir les complexités de sa structure avec toute la clarté nécessaire. Les visages de ses citoyens devenaient plus distincts : blancs, luisants de sueur, et satisfaits dans leur épuisement. Certains pendaient à leurs harnais, morts, les jambes oscillant comme celles d'un pendu. D'autres, les enfants en particulier, avaient cessé d'obéir à leurs instructions et avaient relâché leur position, si bien que la forme du corps était en train de dégénérer, commençait à bouillonner d'amas de cellules rebelles.

Mais elle marchait toujours, et chaque pas représentait un effort incalculable de force et de coordination.

Boum...

Le pas qui écrasa la maison arriva plus tôt qu'ils ne l'auraient cru.

Mick vit la jambe se lever, aperçut les visages des citoyens placés dans le mollet, la cheville et le pied – ils étaient aussi gros que le sien à présent –, tous des hommes robustes choisis pour supporter tout le poids de cette grandiose création. Beaucoup étaient morts. La plante du pied, vit-il, était un puzzle de corps écrasés et sanglants, pressés à mort par la masse de leurs concitoyens.

Le pied descendit dans un rugissement.

En quelques secondes, la maison fut réduite en une masse d'échardes et de poussière.

Popolac occultait complètement le ciel. Elle fut, l'espace d'un instant, le monde entier, le ciel et la terre, sa présence envahit les sens jusqu'à saturation. A une si faible distance, un

seul regard ne suffisait pas pour l'envelopper, l'œil devait prendre du recul pour appréhender sa masse tout entière, et même s'il y parvenait, l'esprit refusait d'accepter cette vérité.

Un fragment de pierre, projeté par la maison qui s'effondrait, vint frapper Judd en plein visage. Dans sa tête, il entendit le bruit de ce coup mortel, pareil à celui d'une balle rebondissant sur un mur : une mort de cour de récréation. Aucune douleur, aucun remords. Soufflé comme une bougie, une bougie minuscule et insignifiante ; son cri d'agonie passa inaperçu dans le pandémonium, son corps fut avalé par la fumée et les ténèbres. Mick ne vit ni n'entendit Judd mourir.

Il était trop fasciné par le spectacle du pied qui s'immobilisait un instant au milieu des ruines de la maison, tandis que l'autre jambe rassemblait ses forces afin de bouger.

Mick saisit sa chance. Hurlant comme un damné, il se précipita vers la jambe, impatient d'étreindre ce monstre. Il trébucha dans les décombres et se releva, couvert de sang, pour tendre une main vers le pied avant qu'il ne se soulève et ne l'abandonne. Il y eut une clameur de souffles agonisants lorsque l'ordre de bouger parvint au pied ; Mick vit les muscles du mollet se contracter quand la jambe commença à se lever. Il fit un dernier bond vers le membre alors qu'il quittait le sol, saisissant un harnais, ou une corde, ou des cheveux, ou de la chair humaine – n'importe quoi pour attraper ce miracle et en faire partie. Mieux valait aller avec lui, où qu'il aille, servir ses buts, quels qu'ils soient ; mieux valait vivre avec lui que mourir sans lui.

Il attrapa le pied et trouva une prise solide sur sa cheville. Poussant un cri d'extase pure devant son succès, il sentit la jambe énorme se soulever et baissa les yeux afin de distinguer à travers un tourbillon de poussière l'endroit où il s'était tenu, lequel s'éloignait déjà à mesure que le membre s'élevait.

La terre avait disparu sous ses pieds. Il faisait du stop sur un dieu ; la vie banale qu'il avait vécue n'était désormais plus rien pour lui, ne serait plus jamais rien. Il vivrait avec cette chose, oui, il vivrait avec elle, ne ferait que la voir et la voir et la dévorer des yeux jusqu'à en mourir d'étouffement.

Il cria, hurla et se balança sur les cordes, buvant à pleine bouche son triomphe. Loin, loin en dessous, il aperçut le corps de Judd, pâle et gisant, recroquevillé sur le sol assombri, irrécupérable. L'amour, la vie et la raison avaient disparu, disparu comme le souvenir de son nom, de son sexe et de son ambition.

Tout cela ne signifiait rien. Rien du tout.

Boum...

Boum...

Popolac marchait, et le bruit de ses pas s'éloignait vers l'est. Popolac marchait, et le bourdonnement de sa voix se perdait dans la nuit.

Une journée plus tard, les oiseaux vinrent, les renards vinrent, les mouches, les papillons et les guêpes vinrent. Judd bougeait, Judd s'étirait, Judd donnait la vie. Au creux de son ventre, les asticots se réchauffaient ; dans la tanière d'une renarde, on se disputait la chair tendre de sa cuisse. Après, tout fut rapide. Ses os jaunirent, ses os s'effritèrent – bientôt, un espace vide qu'il avait jadis peuplé de son souffle et de ses opinions.

Ténèbres, lumière, ténèbres, lumière. Il n'interrompt plus leur flot de son nom.

## Remerciements

Je me dois de remercier beaucoup de monde. Mon professeur de littérature à Liverpool, Norman Russell, pour ses encouragements au tout début ; Pete Atkins, Julie Blake, Doug Bradley et Oliver Parker, pour les leurs, un peu plus tard ; James Burr et Kathy Yorke, pour leurs conseils avisés ; Bill Henry, pour son œil de professionnel ; Ramsey Campbell, pour sa générosité et son enthousiasme ; Mary Roscoe, qui a transcrit à grand-peine mes hiéroglyphes, et Marie-Noëlle Dada, qui a fait de même ; Vernon Conway et Bryn Newton, pour la Foi, l'Espérance et la Charité ; et Nann du Sautoy et Barbara Boote de Sphere Books.